
U d'/of OTTAWA
39003002548617







JEAN GIGON

Brigadier au premier régiment de Chasseurs d'Afrique

ANTOINE GANDON

LES

TRENTE-DEUX DUELS

DE

JEAN GIGON

HISTOIRE D'UN ENFANT TROUVÉ

HUITIÈME ÉDITION



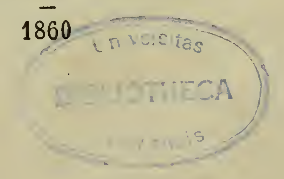
PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Ce, ÉDITEURS

1860



DÉDICACE

Je dédie ce livre à mes confrères de la presse française et étrangère qui, tous, n'ont eu pour mon premier ouvrage: *les Souvenirs intimes d'un vieux chasseur d'Afrique*, que des paroles d'encouragement dont je les remercie du fond du cœur.

ANTOINE GANDON.

Paris, novembre 1859.

AVANT-PROPOS

Dans cet ouvrage, qui contient le récit historique de la vie d'un brave soldat, je ne me fais ni l'adversaire ni le défenseur du duel. Mais si l'on me demande quel enseignement pourront en tirer les lecteurs, je répondrai :

— Évitez autant que possible de vous battre en duel, car vous pourriez, sans le savoir, vous exposer à tuer votre propre frère ou à être tué par lui.

LES

TRENTE-DEUX DUELS

DE JEAN GIGON

CHAPITRE Ier

Ce que c'était que Jean Gigon

Deux gendarmes, un beau dimanche...

Au moment de livrer à l'impression le manuscrit de l'histoire de *Jean Gigon et de ses trente-deux duels*, je suis forcé d'ouvrir une parenthèse qui sera la première et la dernière de ce genre, à paraître dans ce récit, de tout point véridique. La phrase qui commence le premier chapitre : *Deux gendarmes, un beau dimanche*, a été écrite, lorsque Jean Gigon me fit ses premières confidences en

1839, à Alger. Bien longtemps après j'ai, comme tout le monde, entendu chanter et j'ai admiré de bonne foi la ravissante légende des *Deux gendarmes*, de Gustave Nadaud.

Aussi serais-je très-désolé, si le plus spirituel et le plus philosophe de nos chansonniers allait m'accuser de plagiat. La suite de mon récit prouvera, je l'espère, que le commencement n'a pas été écrit après coup. J'ai eu le bonheur d'employer en prose, et par anticipation, le vers par lequel débute la célèbre chanson de *Pandore*, voilà tout.

Puissent cette heureuse rencontre et mon aveu sincère procurer aux *Trente-deux duels de Jean Gigon* autant de lecteurs que les *Deux gendarmes* de Nadaud ont eu et auront de chanteurs.

Maintenant j'ai fermé la parenthèse, et avec le calme d'un historien dont la conscience est parfaitement pure, je reprends.

Deux gendarmes, un beau dimanche de l'année qui commença le siècle présent, étaient sur le point de rentrer, après une tournée matinale, dans la petite ville du Midi qui leur servait de résidence, lorsque leur attention fut attirée par des vagisse-

ments qui semblaient sortir d'un fossé creusé sur le bord de la grande route. Les deux agents de la force publique dont l'un portait les aiguillettes et les. galons de brigadier, étaient à cheval. Ils arrêtèrent leurs montures, pour mieux entendre, et ils ne tardèrent pas à deviner qu'il s'agissait plutôt de porter secours à quelque pauvre créature abandonnée que d'avoir à redouter un danger.

En effet, les vagissements faibles d'abord comme ceux d'un enfant qui s'éveille, ne tardèrent pas à se changer en cris perçants, dont la signification ne pouvait échapper longtemps aux oreilles exercées qu'ils venaient de frapper.

A n'en pas douter, il y avait dans le fossé un enfant qui mourait de soif et de faim tout à la fois.

Un des deux cavaliers mit lestement pied à terre et s'avança vers ce fossé au fond duquel, enveloppé dans un lambeau de grossière couverture, gisait un gros gaillard paraissant âgé d'environ six mois. Saisir l'enfant, le remettre à son camarade, et remonter à cheval fut l'affaire d'un instant pour notre cavalier, et tous deux pressèrent le pas de leurs montures, afin d'arriver au plus tôt à la ville.

Cet enfant, recueilli au fond d'un fossé sur le bord d'une grande route, d'où venait-il? Par qui avait-il été délaissé? C'est ce qu'il était impossible de savoir. Ceux qui l'avaient abandonné s'étaient bien gardés de fixer, après le lambeau de couverture dont il était enveloppé, le moindre signe destiné à faire reconnaître l'enfant trouvé. Mais la Providence l'avait fait tomber entre bonnes mains.

Le brigadier de gendarmerie qui commandait la patrouille s'appelait le père Jean, le gendarme placé sous les ordres du brigadier s'appelait Gigon, et en remettant leur trouvaille à la mairie de leur résidence, les braves agents de la force publique proposèrent à l'officier municipal de servir de parrains au petit être inconnu.

Le maire se trouvait justement sur la place de l'hôtel de ville, occupé à regarder si le vent venait d'un côté favorable à ses vignes, lorsque la patrouille rentra de sa tournée.

— Monsieur le maire, dit le père Jean après avoir mis pied à terre et reçu de son gendarme l'enfant trouvé, qui commençait à pousser des cris faméliques, voilà une petite créature qui ne demande

qu'à vivre, vous l'entendez, et le plus pressé serait de trouver une nourrice; la mère Jean est bien vieille...

— Eh bien! est-ce que la mère Gigon n'est pas là? dit à son tour le gendarme. Quand il y en a pour une...

— L'enfant n'a pas de papiers? interrompit le maire qui regardait toujours le coq de fer-blanc pirouettant sur le clocher de l'église, située vis-à-vis de l'édifice communal.

— Des papiers! fit le père Jean, en fourrant le bonhomme sous le nez de son interlocuteur par trop distrait. Mais regardez donc le marmot; il n'a pas six mois...

— Ah! enfin, le voilà fixé au sud, continua le maire en se frottant les mains:

Soleil et vent chaud,
Font le raisin beau.

— Faudrait pourtant terminer cette affaire-là, murmura le gendarme Gigon. Voyons, monsieur le maire, ajouta-t-il, si nous laissions un peu le soleil et le vent pour nous occuper du petit. Ma femme a

déjà une grosse nourrissonne, mais elle est solide au poste, et si la commune veut y mettre un peu du sien, j'emporte l'enfant à la maison, où il poussera à la grâce de Dieu! Si la commune ne peut rien faire, j'emporte tout de même le marmot, qui m'a l'air de mourir de soif; nous réglerons nos comptes plus tard.

— Très-bien, reprit le maire. Comment s'appelle-t-il?

— Jean, dit le brigadier.

— Gigon, dit en même temps le gendarme.

Et l'excellent homme, prenant l'enfant des mains de son supérieur, fit sentir l'éperon à sa monture qui en deux bonds atteignit la maison servant de caserne à la gendarmerie, pendant que l'officier municipal, suivi du brigadier, rentrait à la mairie pour inscrire sur les registres de l'état civil le nouveau citoyen sous les noms de Jean Gigon, né de père et mère inconnus, trouvé sur la grande route de... à... le 15 septembre 1800.

Cette simple formule, à défaut d'une réclamation ultérieure qui n'eut jamais lieu, faisait, peut-être du fils d'une gitana, un citoyen français de plus.

Cela arrivait fort à propos, car on en consommait déjà passablement à cette époque.

Ainsi que l'avait si énergiquement dépeinte en deux mots son brave cœur de mari, la mère Gigon n'était pas femme à s'effrayer d'un surcroît de famille, et le nouveau venu fut accueilli dans l'humble logis du gendarme avec une sollicitude toute maternelle. Le premier soin de la ménagère, on le devine de reste. Dix minutes après son entrée sous le toit hospitalier, l'enfant du grand chemin dormait paisiblement dans un propret berceau, côte à côte avec une grosse fillette, dont la respiration aussi douce qu'égale et les joues rebondies et rosées, annonçaient au premier coup d'œil une heureuse et florissante santé.

Pendant cette première journée, Jean Gigon ne fit que boire et dormir, et personne ne s'en plaignit; bien au contraire. Le vieux gendarme se permit seulement de faire remarquer à l'excellente nourrice que si leur fils adoptif continuait de ce train-là, il deviendrait en grandissant un fier ivrogne, en supposant, dit-il, pour compléter sa pensée, que le gaillard s'éprît pour le jus de la treille d'une ar-

deur pareille à celle qu'il mettait à s'acquitter de ses fonctions de nourrisson.

— Laisse-nous donc tranquille, avec ton jus de la treille, ce n'est toujours pas cette bonne boisson-là qui le grisera, répliquait la mère Gigon, en allaitant l'enfant pour la cinquième ou sixième fois. Mais regarde donc comme il se remet et comme il est bâti. Tout ça n'est pas bien gros, mais ça paraît bien solide tout de même. A-t-il des yeux!

— Des vraies chandelles allumées! c'est vrai, reprenait le brave gendarme. Mais vois donc, femme, là, sur la tempe gauche de ton nourrisson, on dirait une mouche peinte.

— Une mouche!

— Une mouche, un hanneton, ce que tu voudras, mais il y a quelque chose.

— C'est ma foi vrai! Arrête-toi un peu, mon garçon, que ton papa examine ton signalement.

— Il est certain, dit le père Gigon, avec l'intelligence d'un gendarme exercé, que des signes ça vaut souvent mieux que des papiers. C'est singulier, ajouta-t-il en examinant avec le plus grand soin l'amas bizarre de lignes bleuâtres tracées sur

la tempe de l'enfant, à la naissance des cheveux, je n'y reconnais rien. Ce n'est pas une étoile, ce n'est pas un insecte.

— Attends donc, reprit la nourrice, dont les yeux semblaient dévorer la tête du nourrisson. Mais c'est le tonnerre; tiens, vois la pointe qui passe par en bas. N'est-ce pas que ça ressemble à celui qui est tombé l'autre jour sur le clocher, avec tous ses zigzags?

— Effectivement, ajouta le père Gigon, après un nouvel examen, ça doit être la foudre! au repos, s'entend. Je vais aller prévenir mon brigadier.

— C'est bon, c'est bon; tu iras demain, qu'est-ce que tu veux qu'il y fasse maintenant! Il est tard et nous avons tous besoin de dormir. Tu as fait six lieues ce matin; j'ai eu deux nourrissons à soigner toute la journée, et, pour la première fois, tu comprends...

— C'est bien, madame Gigon, j'ai saisi. J'attendrai le lever de l'aurore pour aller, demain, signaler le tonnerre à mon chef.

Et, sur ces derniers mots, le digne gendarme embrassa sa ménagère qui, à son tour, donna un

bon gros baiser aux deux enfants, et le calme le plus profond régna bientôt dans l'humble logis du vieux soldat, qui dormit plus tranquillement cette nuit-là que s'il eût trouvé un gros trésor.

Le père Gigon ne manqua pas, le lendemain au matin, d'aller trouver son brigadier pour lui faire part de la découverte de la veille, et tous deux prévinrent le maire, qui se contenta d'ajouter sur le registre de l'état civil la mention suivante, après les noms de l'enfant trouvé :

« Signe particulier : un petit tonnerre bleu sur la tempe gauche. »

Cela n'avançait pas à grand'chose, mais la loi était satisfaite, et le signe mystérieux ne fit jamais retrouver ses parents à Jean Gigon, qui ne sut jamais non plus qu'un signe absolument semblable à celui gravé sur sa tempe gauche fut bien plus tard découvert, également sur la tempe gauche d'un homme que Dieu lui évita l'horrible douleur de connaître.

Une bonne action, un trait de courage ou de dévouement ne trouvent pas toujours leur récompense; mais lorsqu'il veut s'en donner la peine,

le hasard ne laisse pas que de bien faire les choses.

Deux années après que le père Gigon et sa femme eurent adopté l'enfant de la grande route, le gendarme prenait sa retraite avec une modeste pension. Mais presque en même temps, la belle et brave mère Gigon, dont la fille et l'enfant adoptif ne cessaient de croître en force et en santé, la mère Gigon apprenait la mort d'un de ses oncles, propriétaire de quelques pauvres *journaux* de vignes, croyait-on, et en réalité assez riche pour laisser à sa nièce une véritable fortune en vignes, en terres et en prés, le tout estimé plus de dix mille écus.

Personne ne fut jaloux dans la petite ville où Jean Gigon avait été si heureusement recueilli. Au contraire, on ne manqua pas de voir dans cet événement la récompense toute naturelle du désintéressement montré par les excellentes gens qui n'avaient pas un seul instant cessé de traiter et d'aimer le pauvre abandonné à l'égal de leur propre fille, la petite Gigonnette, ainsi que l'appelaient les commères de l'endroit.

CHAPITRE II

Jeunesse de Jean Gigon

Les faits et gestes remarquables des plus grands héros connus depuis le commencement du monde n'ont pas été accomplis, sauf quelques très-rares exceptions, pendant la période d'enfance de ces héros, et Jean Gigon, qui n'était pas un enfant phénomène, vit s'écouler ses premières années au milieu du calme le plus parfait. Il n'aimait et n'aima peut-être que trois personnes sur la terre : le père Gigon, sa femme et Gigonnette.

Jusqu'à l'âge de six ans, l'orphelin ne fit que boire, manger, rire et dormir.

A six ans, comme il poussait avec une vigueur peu commune, grandement favorisée par un si bon régime, il commença à se rendre utile, en faisant tout ce que lui commandaient ses parents adoptifs qui avaient quitté la ville pour aller exploiter eux-mêmes la plus belle des fermes laissées en héritage à l'excellente femme du vieux gendarme.

Il ne manquait pas de valets dans la ferme, dont les vastes prairies s'étendaient au pied du versant septentrional des Pyrénées, mais le brave petit Jean voulait tout faire.

Matinal comme un oiseau, il était toujours éveillé le premier. Il aidait le berger à faire sortir ses brebis, le pâtre à conduire ses bœufs au pâturage, les garçons de labour à atteler les robustes et placides animaux à la charrue, et il jouait avec le gros taureau sans plus de souci des cornes de la puissante bête qu'il n'en avait des chevaux sur lesquels il s'élançait, en véritable gitano qu'il devait être.

Mais toute la fougue de son sang, mélangé probablement d'espagnol et d'arabe, tombait devant la

jolie Gigonnette qui, elle aussi, grandissait à vue d'œil en force et en beauté.

Aussitôt que la charmante enfant apparaissait aux yeux de son frère de lait, on n'avait plus à s'occuper d'elle. Jean la prenait dans ses bras, l'emportait, pendant les beaux jours, sur les bords d'un frais ruisseau qui coulait à cent pas de la ferme, et courait dans le vallon pour rapporter à sa petite sœur les plus belles fleurs des prés, moins fraîches que les joues de l'heureuse Gigonnette.

En hiver, lorsque la neige et le froid mettaient obstacle aux promenades et que toute la famille était groupée au coin du feu, Jean s'arrangeait toujours de façon à garder la meilleure place pour l'enfant gâtée, à laquelle il racontait de son mieux les légendes que lui avaient apprises les bergers de la ferme.

Le père Gigon ne trouvait pas grand mal à dire à propos de la douce harmonie qui s'était si naturellement établie entre sa fille et l'orphelin, mais lorsque tous deux eurent atteint leur septième année, il songea très-sérieusement à commencer leur éducation morale et littéraire,

— Vois-tu, mon garçon, dit un soir le brave homme au petit Jean, si j'avais eu de la littérature, au lieu d'avoir ma retraite de gendarme, je serais peut-être aujourd'hui chef d'escadron ; mais si j'ai toujours bien su lire un passe-port, c'était le diable quand j'avais à rédiger un procès-verbal. Aussi je ne veux pas qu'il t'en arrive autant. Nous avons la chance d'avoir un bon maître d'école pas loin de la ferme; je le ferai venir ici et il faudra travailler avec autant de cœur que vous en mettez à vous amuser. Tu m'as bien compris ?

— Oui, papa Gigon, répondit Jean ; tu verras comme je travaillerai.

— Eh bien! mon garçon, vous commencerez demain. Fais-moi un beau demi-tour et va embrasser ta mère qui me paraît toute joyeuse de ta bonne promesse.

Jean n'avait pas besoin de la permission de son père adoptif pour embrasser la mère de Gigonnette, mais ce soir-là, il le fit encore avec plus de tendresse que d'habitude, comme s'il avait prévu qu'il n'aurait plus longtemps à prodiguer ses caresses à l'excellente femme.

Dès le lendemain, le maître d'école annoncé venait régler à la ferme les heures des leçons, qui commencèrent aussitôt et se continuèrent avec d'autant plus de régularité que jamais le pauvre magister n'avait, affirmait-il, trouvé d'élèves plus dociles, ni mieux disposés que Jean Gigon et Gigonnette.

A dix ans, les deux enfants en savaient autant que leur digne professeur, qui déclara un beau jour à l'ex-gendarme, qu'à moins d'apprendre le plain-chant à ses élèves, il était complétement au bout de son rouleau. Le digne instituteur n'avait jamais été reçu bachelier, il est vrai, mais s'il ne se calomniait pas, du moins montrait-il en parlant ainsi qu'il avait assez appris pour connaître la puissance de la flatterie, cette flatterie s'adressât-elle à un vieux gendarme sceptique par état et méfiant de par les règlements.

Le père Gigon fut si enchanté de la déclaration du magister qu'il résolut, de concert avec sa femme, de donner une petite fête à tous les gens de la ferme. Il avait été assez souvent de service à des distributions de prix, dans les villes où il avait tenu garnison, pour organiser chez lui une solennité de

ce genre, mais il se garda bien d'en parler à Jean et à Marie qui, à leur grand étonnement, reçurent un matin, de la bouche du chef de la famille, communication de l'ordre du jour suivant :

— Marie, et toi Jean, attention à l'ordre. Votre digne professeur m'a demandé un congé de trois jours pour aller à la ville. Accordé. Nous sommes aujourd'hui jeudi ; je vous donne *campo* d'ici à dimanche matin. Amusez-vous, jouez toute la journée, faites ce que vous voudrez, car je sais que vous ne faites jamais mal, mais je vous défends de mettre les pieds dans la grange avant que votre mère ne vous y autorise. C'est dimanche la Sainte-Marie, la fête de l'excellente femme, je n'ai pas besoin de vous le rappeler, et j'espère que vous lui ferez un beau bouquet pour ce jour-là. Maintenant, mes enfants, allez courir.

Marie et Jean ne se le firent pas dire deux fois, et le vieux gendarme n'avait pas eu le temps d'essuyer une larme de bonheur qu'un double baiser bien appliqué venait de faire couler sur sa joue, que les deux enfants franchissaient d'un bond le frais ruisseau sur les bords duquel tous deux avaient si

souvent et si bien appris les leçons de l'humble maître d'école du village.

Les joyeux enfants avaient à peine disparu que le père Gigon s'armant d'une plume toute neuve, taillée en moyen par le précepteur de Jean et de Marie, écrivait la lettre suivante à son ancien supérieur, celui qu'il accompagnait le jour de la découverte de l'orphelin dans le fossé de la grande route :

« Mon maréchal des logis, — le brigadier Jean avait été promu à ce grade, — notre filleul Jean et ma jolie fille, votre filleule à vous tout seul, viennent de compléter leur dixième année. Depuis quatre ans que leur éducation est commencée, ils ne nous ont causé à ma chère femme et à moi-même que du contentement. Leur professeur, qui est le maître d'école de l'endroit, m'a avoué qu'il leur avait appris tout ce qu'il savait, et comme je veux récompenser de mon mieux Jean, notre filleul de la grande route, et Marie, votre filleule à vous tout seul, de la joie qu'ils nous ont donnée, j'ai organisé pour dimanche prochain une manière de distribution de prix, à laquelle vous me ferez grand honneur d'assister, en qualité de président.

» Étant chef de la brigade, vous pouvez vous demander et vous accorder en même temps la permission de vingt-quatre heures, et vous pouvez vous flatter que vous serez le bienvenu et le bien reçu par toute la famille de votre ancien gendarme et ami.

» GIGON,

» propriétaire de la ferme des Vieux-Chênes.

» *P. S.* Ne prenez pas grand'chose avant de partir. Nous déjeunerons avant la cérémonie; nous dînerons après et nous souperons avant de vous faire la conduite. »

En écrivant sa lettre, l'ancien gendarme jetait de temps à autre les yeux sur une sorte de brouillon placé à côté de son papier et qui semblait avoir été oublié là tout exprès par le maître d'école, mais c'était bien pardonnable. Le vieux soldat, avec des enfants aussi savants que les siens, n'aurait pas voulu que son style rappelât trop celui de ses procès-verbaux.

L'invitation fut expédiée par un garçon de charrue, et le propriétaire de la ferme des Vieux-Chênes alla s'enfermer dans la grange, où déjà il avait fait

transporter en cachette et soigneusement enveloppés, nombre d'objets dont la nature n'était connue que de lui seul, et de la mère Gigon, bien entendu.

Pendant trois jours, tout ne fut que mystère à la ferme. A l'heure des repas, lorsque toute la famille et les serviteurs se trouvaient réunis comme d'habitude à la même table, Jean et Marie avaient beau interroger, par leurs curieux regards, d'abord la maîtresse et le maître du logis, et puis ensuite les serviteurs et les garçons de ferme, personne ne faisait semblant de les comprendre. La bonne et toujours fraîche fermière se hasardait parfois seule à jeter sur les deux enfants un coup d'œil furtif, dont la douceur ne pouvait annoncer rien de mauvais.

Le samedi au soir, un peu avant la tombée du jour, le maître d'école descendait d'une carriole devant la grande porte de la ferme, où le père Gigon avait l'air de s'être placé en védette depuis une heure. La carriole soigneusement remisée et les portes de la ferme une fois closes, tout le monde était invité à se coucher de bonne heure pour se préparer à célébrer gaillardement la iournée du lendemain.

Il avait été convenu qu'on attendrait l'arrivée du maréchal des logis Jean pour souhaiter, tous ensemble, la fête de la fermière.

Ce lendemain tant désiré ne se fit pas attendre plus longtemps que les autres jours, mais Jean et Marie avaient eu beaucoup de peine à s'endormir, et ils ne croyaient certes pas avoir reposé plus d'une heure, lorsque le hennissement joyeux d'un cheval vint tout à coup se mêler aux chants répétés de tous les coqs de la ferme.

Ce cheval, réjoui par la pénétrante odeur des foins nouveaux, c'était celui du père Jean. Le brave maréchal des logis l'avait sellé au point du jour et, comme la distance n'était pas grande de la ville à la ferme des Vieux-Chênes, tous deux, l'un portant l'autre, venaient d'arriver avec le soleil levant. Le père Gigon était déjà debout. Ouvrir la grande porte, la porte d'honneur, tendre la main à son vieil ami, faire conduire le vaillant cheval dans une écurie bondée de foin et de fraîche litière et emmener le maréchal des logis dans une des salles basses de la ferme, tout cela fut l'affaire d'un instant.

Quelques minutes après l'arrivée de son ami, le

père Gigon réunissait tout le personnel de la maison et tout le monde, Jean et Marie en tête, tout le monde, armé d'énormes bouquets, montait en silence dans la chambre de la fermière qui, suivant les recommandations de son brave mari, avait parfaitement fait semblant de ne pas entendre le vacarme qui avait eu lieu à l'arrivée de son compère.

Jamais l'excellente femme, que tous ses gens adoraient, ne reçut les souhaits de bonheur de sa famille et de ses amis avec une émotion plus profonde que ce jour-là. Elle embrassait surtout Jean et Marie avec passion, si bien que le compère Jean ne put s'empêcher de lui dire :

— Mais, ma commère, si vous dévorez toute seule les joues de vos enfants, il n'en restera plus pour le parrain. Je réclame mon droit.

— Vous l'embrasserez deux fois pour la punir, dit à son tour le père Gigon. Tenez, faites comme moi.

Et joignant l'action aux paroles, le vieux gendarme appliquait sur les joues de sa femme, fraîches comme celles des enfants, deux baisers retentissants, dont le bruit empêchait d'entendre ces

paroles prononcés à voix basse, il est vrai, par la mère de famille :

— Ah ! mon pauvre Gigon, nous sommes trop heureux ! J'ai peur d'un malheur !

Le maréchal des logis, qui marchait sur les talons de son ex-gendarme, empêcha ce dernier de répliquer à la triste pensée de sa femme, qu'il n'avait du reste pas très-bien comprise, et les embrassades terminées on s'occupa de faire honneur au déjeuner préparé dans la vaste cuisine de la ferme.

Le déjeuner terminé, le père Gigon fit un signe au maître d'école, qui s'esquiva du côté de la grange mystérieuse, et pendant que l'heureux propriétaire des Vieux-Chênes portait à sa femme une santé accueillie par d'unanimes bravos, un roulement de tambour vint subitement arrêter les exclamations et, il faut le dire, les verres aussi, sur le bord des lèvres de tous les convives.

Ce n'était pas l'ennemi ; au contraire.

C'était tout simplement le tambour de la commune, un ancien de la trente-deuxième demi-brigade, qui annonçait sur sa caisse que l'heure de la

cérémonie préparée en cachette par le père Gigon venait de sonner.

— Debout, tout le monde ! s'écria le vieux soldat ; maréchal des logis, la main aux dames ; Marie et Jean sur le même rang, derrière votre mère ; les autres, comme vous voudrez, et en avant.

Conduite par le chef de la famille, la bande joyeuse se dirigea vers la grange dont les portes, ouvertes pour la première fois depuis trois jours, laissèrent apercevoir une décoration mi-partie champêtre, mi-partie militaire, dont la disposition faisait le plus grand honneur au brave Gigon et à son complice le maître d'école.

Rien n'y manquait.

Au fond de la grange, au-dessus d'un vieux fauteuil garni de velours jaune d'Utrecht, et flanqué de deux belles chaises toutes neuves, un trophée d'armes formé par le mousqueton, le sabre et les pistolets du vieux gendarme, attira d'abord tous les regards.

Le chapeau d'ordonnance galonné d'argent dominait ce trophée, disposé de façon à servir d'encadrement à une jolie statuette de la Vierge, toute

dorée des pieds à la tête. Au-dessous de l'image de Marie, on lisait, sur un fond rouge, l'inscription suivante, dont les lettres, découpées en papier d'or, n'avaient pas moins de six bons pouces de hauteur :

MARIE PROTÉGE LES ENFANTS BIEN SAGES !

VIVE L'EMPEREUR !

En voyant la resplendissante statue de la reine des cieux, Marie et Jean se mirent spontanément à genoux, et ce mouvement si naturel ne laissa pas que de jeter un peu de trouble parmi les assistants, dont les yeux éblouis ne parvenaient pas trop facilement à distinguer si la grange était transformée en chapelle ou en salle de mairie, un jour de grande solennité. Le restant de la grange était à l'avenant. Depuis l'aire jusqu'aux combles, ce n'étaient que guirlandes de fleurs et de verdure.

Je laisse à penser si la belle fermière était heureuse et si elle oublia bien vite ses fâcheux pressentiments lorsque son compère, le maréchal des logis Jean, la fit asseoir à sa droite, tandis que le père

Gigon prenait place à gauche du président, qui n'en était pas moins digne pour n'avoir jamais rempli ces hautes fonctions.

Le magister était assis sur un escabeau, à droite et en avant du président. Devant lui se trouvait une petite table toute chargée de livres et d'objets inconnus recouverts par un beau drap de toile fine et blanche comme neige.

Les voisins et les serviteurs prirent place à leur choix sur des bancs de bois rangés symétriquement derrière un banc plus élevé, destiné à Jean et à Marie.

Ce n'était pas une sorte de distribution des prix, ainsi que l'avait mandé le père Gigon à son ancien supérieur, c'était dans toute l'acceptation du mot, une véritable solennité de ce genre.

Seulement, il n'y avait que deux élèves et un professeur.

Quant à la musique, le tambour était là, et il produisait une sensation d'autant plus vive, qu'ayant perdu la jambe gauche à je ne sais plus quelle bataille, le vieux brave était obligé de jouer de son

instrument sur la jambe droite, ce qui ne l'empêchait pas d'en jouer à tour de bras.

Lorsque tout le monde eut pris place, le propriétaire de la ferme des Vieux-Chênes fit un signe, le tambour exécuta un sonore roulement, et tout le monde attendit dans un profond silence, après les derniers coups de baguettes.

Le maréchal des logis, président, sur l'invitation de son vieil ami, voulut adresser un petit discours à l'assemblée ; mais Jean Gigon m'a raconté plus tard qu'il n'avait absolument entendu que ces mots :

« Mes chers enfants , votre père et votre mère..... La vertu trouve toujours sa récompense.....

» Vive l'Empereur ! »

Le maître d'école parla à son tour.

Le digne homme ne fit guère que répéter ce qu'i avait déjà dit au père Gigon, c'est-à-dire que les enfants en savaient plus long que lui, et il se dépêcha, tant était grande son émotion. de proclamer les lauréats.

Prix de lecture, d'écriture, de calcul, de géographie, d'histoire, Jean et Marie avaient tout mérité.

Si à cette époque on avait donné des prix de croissance, sans aucun doute ils les eussent remportés d'emblée.

Après la distribution des prix, qui consistaient en jolis volumes à images, choisis à la ville par le maître d'école, le père Gigon se leva à son tour, et s'approchant de la table, il prit d'abord sous le beau drap blanc un charmant fusil, un vrai fusil avec une vraie baïonnette et une vraie pierre de pur silex.

Ensuite il retira de dessous leur cachette une poire à poudre, un sac à plomb, tout cela pour Jean Gigon; une croix d'or et une belle robe de soie rose pour Marie, puis des foulards, des jouets de toute sorte, un trésor de fantaisies dont l'apparition était saluée par des battements de mains et les cris de joie de Jean et de Marie qui, malgré la solennité du jour, s'élancèrent de leur banc pour sauter au cou du fermier, et, de là, sur les genoux de la fermière dont le visage rayonnait de bonheur.

A partir de ce moment tout le monde se leva et il fut impossible de rétablir l'ordre.

Le père Gigon lui-même, étouffé par les caresses des enfants, laissa ceux-ci à la discrétion de leur mère qui se mit à faire le partage des cadeaux, pendant que toute l'assemblée allait s'ébattre dans la prairie, en attendant le dîner.

Au dîner, tout se passa aussi gaiement qu'au déjeuner. Après ce deuxième repas, le maréchal des logis Jean apprit à son filleul la manière de charger son fusil et lui recommanda bien de ne jamais s'en servir sans la permission du père Gigon qui, du reste, se promit d'y veiller.

Les jeunes gens de la ferme firent plusieurs belles parties de paume ; on dansa, on chanta jusqu'à l'heure du souper, et la journée si bien remplie par cette fête de famille se termina sans le moindre accident, sans la moindre égratignure.

Décidemment la fermière n'avait plus le moindre souvenir de ses pressentiments, lorsque après avoir vu partir son compère Jean, elle put enfin goûter un repos bien gagné après tant de fatigue et d'émotions.

Elle se traita même de folle, le lendemain, en apprenant que, malgré les trois repas auxquels il

avait fait largement honneur, le maréchal des logis était arrivé gai comme pinson à son logis.

Le jour qui suivit la fête, chacun reprit sa vie accoutumée, et rien ne semblait devoir troubler de sitôt le calme qui régnait d'ordinaire dans la ferme des Vieux-Chênes, où tout continua à prospérer d'une merveilleuse façon, jusqu'à la fin des vendanges de la même année, l'année 1811 de bachique mémoire.

CHAPITRE III

Catastrophe

Deux mois après la fête de famille dont j'ai raconté les détails dans le but de prouver, par les récompenses qui lui avaient été accordées, le bon naturel et les excellentes dispositions du héros de cette histoire, un événement terrible jetait la désolation dans la ferme des Vieux-Chênes et semait la terreur par toute la contrée environnante.

Par une belle matinée d'octobre, Jean avait obtenu de son père adoptif la permission d'aller

tirer un lapin sur un coteau situé à quatre portées de fusil de la ferme. Vingt fois déjà, pareille autorisation lui avait été accordée, car il était très-adroit et surtout très-prudent dans le maniement de son petit fusil.

Marie suivait toujours, d'un peu loin, à la vérité, son ami dans ses courtes excursions, qui se terminaient ordinairement par la mort d'un beau lapin de garenne, et, si Jean l'avait laissée faire, la brave petite fille n'eût peut-être pas été plus maladroite que lui.

Ce jour-là, le père Gigon était absent de la ferme; il s'était rendu de grand matin à la ville pour faire une visite à son ancien brigadier, le maréchal des logis Jean, qui venait d'être nommé sous-lieutenant et devait prochainement quitter sa résidence, pour aller prendre le commandement d'un détachement de gendarmerie, destiné à rejoindre la grande armée qui s'organisait pour entreprendre la mémorable et funeste campagne de 1812, en Russie.

Avant de quitter la ferme, l'ancien gendarme avait, comme d'habitude, embrassé les enfants, et il avait bien recommandé à Jean de ne jamais tirer

un coup de fusil si, par hasard, le lapin poursuivi prenait la direction du ruisseau coulant à proximité des bâtiments d'exploitation. Marie avait en effet la bonne précaution de s'arrêter sur les bords de ce ruisseau et, de là, elle pouvait contempler sans danger les exploits de son frère de lait.

De l'autre côté du coteau, au pied du versant opposé à celui situé en vue de la ferme et du ruisseau, existait un chemin creux, bordé d'une double haie d'aubépine haute d'environ trois pieds; mais rarement le gibier se faisait poursuivre dans cette direction, tous les terriers se trouvant sur les deux versants du coteau.

Et puis, Jean Gigon, qui connaissait parfaitement les habitudes des lapins, savait très-bien les attendre à l'entrée de leurs demeures souterraines, lorsqu'ils venaient s'y réfugier après eur repas du matin.

Voilà donc notre chasseur parti. Marie prend son poste habituel sur un beau tapis de gazon formant une petite élévation au bord du ruisseau qu'elle vient de traverser avec son frère de lait, et celui-ci se dirige lestement vers l'ouverture d'un terrier fraichement creusé.

Cinq minutes ne se sont pas écoulées qu'une famille entière de lapins, le père, la mère et une demi-douzaine de lapereaux arrivent au galop pour rentrer chez eux, mais en apercevant le chasseur à l'affût, ils rebroussent chemin et se dirigent en bondissant précisément vers le tertre occupé par Marie. Jean se met à leur poursuite, mais il se garde bien de tirer, quoique à belle portée, dans la crainte d'envoyer quelques plombs dans la direction de Marie.

Celle-ci s'est levée, et, par ses cris, elle effraye la bande qui s'éparpille le long du ruisseau et se tapit où elle peut.

— Monte sur le coteau, crie Jean à sa sœur et tu les empêcheras de rentrer dans les trous.

— Oui, oui, répond Marie en courant ; mais regarde bien là-bas, sous le saule mort ; je crois que le plus gros s'y est caché.

Jean continue sa course vers le ruisseau. Marie s'est élancée sur le coteau, dont elle atteint bien vite le sommet, mais à peine a-t-elle eu le temps de reprendre haleine, qu'elle voit une partie de la bande fugitive grimper le revers opposé à la ferme,

et s'approcher rapidement des terriers creusés sur ce côté.

La joyeuse enfant se jette au-devant des fuyards qui redescendent vers la haie du chemin creux; Marie continue sa course, mais au moment où elle est sur le point d'atteindre une trouée faite dans la haie, un homme, un sauvage plutôt, apparaît à cette ouverture.

Il saisit la jeune fille, lui enveloppe rapidement la tête d'un mouchoir, et, avant que la pauvre Marie encore toute essoufflée ait eu le temps de pousser le moindre cri, le ravisseur saute sur un cheval tenu en main dans le chemin creux par un autre bandit auquel il vient de remettre sa proie, et les deux chevaux, lancés au galop, disparaissent bientôt dans les sinuosités du chemin qui conduit vers les montagnes.

Jean n'avait rien entendu.

Tout entier à sa chasse, il avait suivi les indications de Marie, et il n'était pas arrivé à quatre pas du saule mort, qu'il voyait bondir hors de son refuge passager le gros lapin, le père de la bande, qui s'était abrité dans le sol crevassé d'où surgis-

saient les racines du vieil arbre. Jean Lapin courait vite, mais le plomb du coup de fusil tiré par Jean Gigon courait encore plus vite que le gibier, dont la mort ne fut pas longue ; toute la charge lui avait brisé les reins.

Tout fier de son adresse, Jean saisit le trophée de sa chasse par les pattes de derrière, et, se retournant vers le coteau, il appelle de toute la force de ses poumons :

— Marie ! Marie !

Marie n'avait garde de répondre.

— Marie ! Marie ! répète Jean Gigon : accours bien vite, j'ai tué le plus gros, celui que tu avais vu se cacher au pied du saule mort.

L'écho seul répond à la voix de l'enfant, qui commence à trembler.

Nouvel appel, nouveau silence.

Jean n'y tient plus. Il laisse là fusil et lapin, l'un sur l'autre, et il s'élance vers le coteau, dont il a bien vite atteint le sommet le plus élevé.

— Marie, ma sœur, où es-tu ? s'écrie-t-il d'une voix que l'émotion étrangle dans son gosier. Ne te cache pas, Gigonnette, viens vite, viens vite.

Marie ne pouvait même plus entendre. De son rapide passage dans le chemin creux il ne restait au loin qu'un nuage de poussière, mais ce nuage, Jean vient de l'apercevoir.

Le courageux enfant, trop habitué à courir à cheval pour se tromper sur la cause qui soulève cette poussière révélatrice, mesure d'un coup d'œil la distance qui l'en sépare ; en deux bonds, il franchit la double haie du chemin et, rapide comme le vent, il se précipite en droite ligne vers un point de la route tortueuse où il devra, si Dieu le sert, se rencontrer avec les fuyards.

Hélas ! dans sa course folle, Jean n'a pas vu à temps une large crevasse qui lui barre le passage. Il tombe, et roule tout meurtri de sa chute, au fond de cette espèce de ravin, peu profond à la vérité, mais dont les bords coupés à pic présentent un nouvel obstacle au pauvre blessé, qui cherche en vain à grimper sur le sol qui vient de manquer sous ses pieds.

Dix fois l'intrépide enfant est sur le point d'atteindre le bord du maudit ravin, dix fois il retombe, sans songer aux nouvelles meurtrissures qui le dé-

chirent à chacune de ses infructueuses tentatives.

A bout de forces et tout couvert de sang, le pauvre Jean appelle encore sa chère Marie et il s'évanouit au fond de l'abîme.

On se rappelle que le coteau sur lequel Jean avait l'habitude de chasser était situé à quatre portées de fusil environ de la ferme. Presque toujours, après avoir entendu un coup de feu, la mère de Marie, certaine de l'adresse de son fils adoptif, venait au-devant de ses enfants. Ce jour-là elle avait entendu résonner de plus près l'arme favorite du jeune chasseur et, de la cuisine où elle se trouvait pour apprêter le déjeuner, elle avait plusieurs fois dirigé ses regards vers la grande porte, s'attendant à chaque instant à voir apparaître Jean et Marie.

Inquiète de ne rien apercevoir, inquiète surtout de ne pas entendre le cri de triomphe habituel de Jean lorsque celui-ci avait fait un beau coup, la fermière laisse là son déjeuner et traverse à pas pressés la cour de la ferme.

Un garçon de charrue y rentrait précisément avec son attelage.

— Avez-vous vu mes enfants ? lui demanda-t-elle d'une voix altérée.

— Oui, la maîtresse, répond le garçon. Mais n'ayez pas peur comme ça ; vous êtes tout je ne sais comment.

— Où sont-ils ? dites-le moi vite.

— Oh ! il n'y a pas de danger. Comme je tournais le coin du mur, j'ai vu Jean qui courait comme un lapin sur le haut de la colline. Bien sûr qu'il avait blessé un gibier et qu'il voulait l'attraper.

— Et Marie ?

— Ah ! dame ! je ne l'ai point vue. Mais v'là que vous pâlissez, la maîtresse.

— Joseph, venez avec moi, reprend la pauvre mère dont la vue perçante interroge en vain et la vallée et la colline. Je crains un malheur.

— Un malheur ! allons donc, dit Joseph ; mais je vous suis tout de même, la maîtresse. La chose seulement de dételer les chevaux et je suis à vous.

La fermière n'a pas attendu Joseph. Elle court vers le ruisseau et ses pressentiments se changent en certitude lorsqu'elle découvre au pied du saule mort le fusil et le lapin abandonnés par Jean Gigon.

Précipitant sa course, elle atteint bientôt le sommet du coteau où elle est rejointe par Joseph, qui commence, lui aussi, à croire qu'un grand malheur a dû arriver.

D'un seul regard la pauvre mère a parcouru toute la plaine, et son visage s'est couvert d'une pâleur mortelle.

— Appelle-les, Joseph. Appelle mes enfants, murmura-t-elle d'une voix suppliante, je n'en ai pas la force.

Joseph obéit. L'écho, plus fortement frappé qu'aux appels désespérés de Jean, répond plus fortement, mais il répond seul comme tout à l'heure.

Tout à coup, la fermière pousse un cri terrible, et, avant que Joseph ait pu soupçonner la cause de cette exclamation déchirante, il voit sa maîtresse se précipiter vers la haie du chemin creux.

Aux épines de la haie flottait un mince lambeau d'étoffe. L'œil d'une mère pouvait seul le distinguer et le reconnaître, et la malheureuse femme venait de deviner que sa fille adorée avait dû être violemment entraînée par l'étroite ouverture, car ce lambeau presque invisible provenait du mouchoir qui

après avoir entouré le cou de l'enfant, venait s'attacher au bas de sa taille.

Pendant que l'infortunée fermière contemple tour à tour, avec une sorte de terreur, l'étoffe qu'elle crispe dans ses mains et les profondeurs du chemin creux, Joseph n'a pas perdu de temps. Il a interrogé les herbes du chemin et il n'a pas tardé à découvrir, de l'autre côté de la seconde haie, les traces visibles du passage de Jean, dont les pieds s'étaient profondément enfoncés dans la terre lorsque, se mettant à la poursuite des ravisseurs, il avait franchi le double obstacle pour courir à travers champs au secours de Marie.

Joseph avait également franchi la haie ; il avait suivi les traces des bonds exécutés par celui qu'il aimait à appeler son jeune maître, et, arrivé sur le bord de la crevasse, il avait aperçu le corps inanimé du pauvre enfant !

D'abord Joseph le crut mort et il n'osait appeler sa maîtresse ; mais après être descendu non sans peine auprès de Jean et s'être convaincu qu'il n'était qu'évanoui, il avait enlevé le blessé et, grâce à sa haute taille, il l'avait déposé sur le sol, en dehors

de la crevasse, d'où il était ensuite sorti pour reprendre son précieux fardeau qu'il ne tarda pas à transporter dans le chemin creux, à l'endroit même où le bon serviteur avait laissé sa maîtresse.

Le grand air, le mouvement du transport avaient suffi pour faire reprendre connaissance à Jean Gigon. Le premier nom qu'il prononça fut celui de Marie, à l'instant même où la mère de l'enfant disparue disait aussi à Joseph :

— Et Marie !

— Marie ? répondit Joseph tout effrayé de la fixité des regards de la fermière, Marie ?

— Oui, Marie ! où est-elle ? qu'en as-tu fait ?

— Jean va nous dire ça, quand il sera bien remis. Pauvre garçon, il est tout en sang.

Et Joseph, après avoir recueilli avec son mouchoir les dernières gouttes de rosée répandues sur les herbes qui garnissaient le pied des deux haies, pansait de son mieux les blessures apparentes de Jean.

Malheureux Jean Gigon ! il semblait anéanti en présence de la fermière. Il aurait voulu se jeter à son cou, mais une terreur instinctive le retenait. Ja-

mais il n'avait éprouvé une douleur pareille à celle qu'il ressentait en ce moment. Le visage de celle qu'il croyait sa mère l'épouvantait.

Joseph continuait son œuvre.

— Allons, ça va mieux, mon garçon, se mit-il à dire tout en finissant d'essuyer la figure de l'enfant. Embrasse ta mère, ça la remettra et.....

— Sa mère ! s'écria en se relevant avec horreur, la fermière. Sa mère ! Est-ce que je suis la mère d'un misérable qui laisse enlever mon enfant?

— Oh ! notre maîtresse, qu'est-ce que vous dites là, reprit presque avec colère le bon Joseph. Mais regardez donc votre fils ; on dirait qu'il va mourir.

— Mon fils, lui ! mon fils ! un bohémien ! un enfant trouvé !

Jean n'en entendit pas davantage. S'échappant des mains de Joseph, il se mit à courir du côté de la ferme, comme si les dernières paroles de la pauvre mère eussent fait bouillonner tout son sang et il ne s'arrêta que dans la cour, à l'instant où le père Gigon, de retour de la ville et heureux d'avoir pu presser une dernière fois la main de son ancien ma-

réchal des logis, mettait gaiement pied à terre en fredonnant un refrain de bivouac.

Le propriétaire de la ferme des Vieux-Chênes n'avait jamais paru aussi joyeux que ce jour-là, jour de malheur s'il en fut pour mon ami Jean Gigon.

— Tiens, te voilà, mon garçon, dit-il à son fils adoptif qu'il venait d'apercevoir, sans remarquer la pâleur de l'orphelin. Toujours le premier à ma rencontre. Et Marie, et ma femme, où sont-elles donc?

— Mon père Gigon, répondit Jean, est-ce que je suis un enfant trouvé?

Si l'ancien gendarme en tirant son vieux sabre du fourreau avait trouvé la lame remplacée, comme dans les féeries, par une plume de dindon, il n'eût pas été plus stupéfait qu'en entendant cette étrange demande de Jean, dont le pâle visage et les lèvres contractées annonçaient une douloureuse mais ferme résolution.

— Un enfant trouvé, finit-il par répéter; un enfant trouvé! quel est le misérable qui t'a dit cela?

— Ce n'est pas un misérable, mon père Gigon, répondit l'orphelin qui se mit à sangloter en songeant que cette cruelle épithète s'adressait à celle

qu'il avait aimée comme une véritable mère. Ce n'est pas une misérable, c'est ma mère Gigon !

— Ta mère ! ma femme ! C'est impossible !

— Tenez, la voilà, dit Jean en montrant la fermière qui, suivie par Joseph, franchissait à ce moment le seuil de la grande porte, et, sans faire attention au groupe arrêté au milieu de la cour, se dirigea sans mot dire vers l'escalier qui conduisait à sa chambre.

— Marie, ma chère femme, où vas-tu? s'écria l'ex-gendarme à peine revenu de la stupeur dans laquelle l'avaient plongé les paroles de l'orphelin.

— Marie est morte, répondit sans s'arrêter la fermière. Marie est morte, et c'est le bâtard qui l'a tuée !

La pauvre femme était devenue folle.

Le soir même de cette déplorable journée, Jean Gigon, après avoir eu une longue conversation avec son père adoptif, quittait la ferme des Vieux-Chênes et partait pour les montagnes. Deux jours plus tard, il entrait au service d'un autre fermier, en qualité d'aide-berger.

CHAPITRE IV

Jean Gigon se fait soldat

J'ai dit dans le chapitre précédent que Jean Gigon, avant de quitter la ferme des Vieux-Chênes, avait eu avec son père adoptif une longue conversation. Voici ce qui s'était passé :

Le vieux gendarme, sur les pressantes sollicitations de l'orphelin et après s'être convaincu que sa présence à la ferme pouvait peut-être causer un nouveau malheur, avait appris au pauvre garçon comment il avait été trouvé sur la grande route,

onze ans auparavant. L'excellent homme avait ajouté que tout le monde, à la ferme, le croyait le frère de Marie et que s'il voulait rester, Joseph, le seul des serviteurs qui avait entendu les paroles de la fermière, n'en parlerait à personne.

Mais Jean fut inébranlable. Après avoir raconté en détail tout ce qui s'était passé le matin, il avait supplié le père Gigon de le laisser partir.

— Mais que vas-tu devenir? avait objecté celui-ci.

— J'irai garder les troupeaux dans la montagne, répondit le courageux enfant, et si jamais je rencontre ceux qui m'ont enlevé Marie...

— Tu les tueras, n'est-ce pas? s'écria le vieux soldat. Mais, malheureux enfant, tu ne les connais pas; tu ne les as pas vus!

— C'est égal, je les devinerai. Je suis certain que ce sont des contrebandiers, et quand j'aurai passé deux ans dans la montagne, je les connaîtrai tous. Vous verrez, mon père Gigon, que je retrouverai ma petite Gigonnette. Mais ma mère... madame Gigon, reprit vivement l'orphelin, comment l'avez-vous laissée tout à l'heure?

— Elle s'est endormie en pressant dans ses bras la belle robe que j'avais donnée à Marie le jour où je t'ai apporté ton fusil, qui a été cause de tout le mal. J'ai profité du sommeil de la pauvre femme pour faire avertir la brigade de mon vieux camarade et prévenir le docteur de la résidence.

— Eh bien, mon brave père Gigon, laissez-moi monter dans votre chambre; laissez-moi embrasser une dernière fois ma mère nourrice et je vous réponds que je partirai sans pleurer.

— Je le veux bien, mon pauvre garçon. Je vais monter avec toi, mais surtout ne fais pas de bruit, car si elle te voyait encore... Allons, viens!

Tous deux montèrent dans la chambre de la fermière. Jean, qui marchait nu-pieds, s'avança doucement jusqu'auprès du lit de la mère de Marie et lui déposa un pieux et dernier baiser sur le front, pendant que le père Gigon, arrêté sur le seuil de la porte, murmurait tout bas ces mots partis du cœur!

— Jean, mon pauvre Jean, reste avec nous!

Jean fit semblant de ne pas entendre et il sortit précipitamment de cette chambre où tout lui rappelait son bonheur passé, en entraînant son père

adoptif, avec lequel il redescendit dans une des salles basses de la ferme.

Le vieux soldat avait dans ce moment moins de courage que l'enfant.

Devant l'inflexible volonté de Jean, il fallut enfin se séparer. Le vieux gendarme donna à l'orphelin une lettre de recommandation pour un gros fermier de la montagne avec lequel il était en relations d'affaires; dans son ancien portemanteau de cavalier il plaça les meilleurs vêtements et le linge du courageux enfant, en ayant soin d'y glisser une centaine de francs, un trésor. Et Jean Gigon, après avoir embrassé bien tendrement son père adoptif, partit pour la ville, d'où le lendemain il se dirigea vers les montagnes.

Dans sa nouvelle condition, Jean Gigon se fit bien vite aimer par tout le monde, mais il refusa constamment d'autre emploi que celui de berger. Le grand air, la solitude et son troupeau, voilà tout ce qu'il demandait.

Ainsi qu'il l'avait promis au père Gigon, deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis le jour où il avait quitté la ferme des Vieux-Chênes, qu'il connaissait

tous les contrebandiers de la contrée, leurs habitudes, leurs ruses, les sentiers qu'ils suivaient de préférence et jusqu'à leurs retraites les plus secrètes.

Pour mieux gagner la confiance de ses nouveaux amis, le jeune pâtre n'hésita pas dans maintes occasions à leur servir de guide et d'espion. Il les aida à dérouter la surveillance et les poursuites des douaniers et des détachements de soldats chargés de surveiller la frontière, et lorsqu'il crut le moment favorable arrivé, lorsqu'il eut acquis la conviction que ses demandes ne pourraient éveiller aucun soupçon, il prit la résolution d'interroger un des plus vieux contrebandiers auquel il avait entendu prononcer parfois le nom de la ferme des Vieux-Chênes.

Le vieux fraudeur, qui répondait au nom d'Antonio, n'avait pas d'occupations ce jour-là. Il était venu se promener en amateur, disait-il, sur les derniers contreforts des Pyrénées pour admirer de plus près les belles vallées françaises où il croyait avoir reçu le jour; mais le véritable but de son voyage était d'étudier l'état politique et militaire de la contrée avant d'entreprendre une nouvelle expédition

à laquelle devaient prendre part deux ou trois cents autres contrebandiers.

— Eh bien, mon garçon, dit-il à Jean Gigon qui prétendait avoir un important secret à lui révéler, est-ce que tu t'ennuierais de la vie de berger. Veux-tu t'enrôler avec nous ?

— Je ne dis pas non, répondit Jean à cette ouverture d'Antonio; mais pour l'instant il ne s'agit pas de cela.

— Enfin, tu as quelque chose à me dire, et quelque chose de sérieux. Car si c'était une plaisanterie, une histoire en l'air, tu n'y mettrais pas tant de mystère et tu n'aurais pas quitté ton troupeau pour m'amener dans ce véritable nid à isards.

— Oh ! ce n'est pourtant pas bien sérieux ce que j'ai à vous demander.

— Mais encore, de quoi s'agit-il ?

— Voilà ce que c'est, père Antonio. Je vous ai entendu prononcer par-ci par-là le nom de la ferme des Vieux-Chênes et...

— Et tu voudrais savoir ce que cela veut dire ? Tu n'en seras pas beaucoup plus avancé lorsque je te l'aurai expliqué.

Ici Jean Gigon ouvrit toutes grandes ses oreilles.

Le vieux contrebandier continua :

— La ferme des Vieux-Chênes, mon garçon, c'est une bien belle propriété située à une quinzaine de lieues d'ici, dans la plaine, et si tu m'as entendu prononcer ce nom-là c'est...

— C'est..., interrompit Jean qui se croyait déjà sur les traces de sa chère Marie.

— C'est, reprit Antonio, que si jamais le bon Dieu bénit mon travail et me permet d'amasser une petite fortune, c'est que je voudrais y finir mes jours. Es-tu content, maintenant ?

Tout désappointé qu'il était, Jean ne se tint pas pour battu et il continua la conversation.

— Mais, père Antonio, comment la connaissez-vous, la ferme des Vieux-Chênes ?

— Comment je la connais ? mais comme tout le monde. Je n'ai pas toujours vécu dans la montagne et il y a bien des années que la ferme des Vieux-Chênes est renommée pour ses belles prairies, pour ses vignes, pour toutes les terres qui en dépendent. Tiens, mon garçon, il y a...

Antonio s'arrêta un instant, comme si la mémoire lui eût tout à coup fait défaut.

Jean se croyait arrivé au but. Ses yeux s'ouvraient encore plus grands que ses oreilles.

— Oui, reprit le flibustier des montagnes, il y a bientôt quinze ans que j'ai passé une fameuse nuit dans cette ferme-là. C'était en...

— Quinze ans, dit le pauvre berger, mais je n'étais pas au monde.

— Ni toi, ni bien d'autres, mon garçon, mais cela ne fait rien. Le propriétaire de la ferme, un vieil avare pourtant, nous avait permis, à un de mes camarades et à moi, de passer la nuit, une nuit d'hiver bien froide, dans une des étables et je ne me rappelle pas avoir si bien dormi de ma vie.

— Et c'est tout ce que vous savez sur la ferme des Vieux-Chênes, père Antonio?

— Ma foi oui.

— Ah bien! si je répétais tous les jours le nom de toutes les fermes dans lesquelles j'ai dormi, j'en aurais une fameuse kyrielle de noms à réciter.

— Que veux-tu, mon garçon, c'est une idée fixe. J'ai déjà un petit magot de côté, et, comme j'ai une

mission à remplir dans la plaine, il est bien possible que je pousse jusqu'aux Vieux-Chênes. Les terrains ne sont pas chers à cause de la guerre et si on pouvait s'arranger...

Jean Gigon interrompit vivement le vieux contrebandier :

— Tiens, c'est vrai, c'est une bonne idée que vous avez là, père Antonio ; en revenant, est-ce que vous passerez par ici?

— Par ici, ou par là, je n'en sais trop rien. Ça dépendra un peu des douaniers et des gendarmes, quoique j'aie de bons papiers. Mais, à ton tour, tu m'as joliment l'air de t'intéresser à la belle métairie. Voudrais-tu aussi l'acheter, avec tes économies de berger? dit en riant le vieil Antonio.

— Ne vous moquez donc pas d'un pauvre malheureux comme moi. C'est bon pour un gros commerçant comme vous de vouloir acheter une ferme qui a plus de deux cents journaux de terrain.

— Mais te voilà plus savant que moi, maintenant; qui diable a pu te dire...

Jean répara bien vite sa maladresse :

— Oh ! je dis deux cents ! c'est-à-dire que c'est

une supposition. Vous m'avez dit tout à l'heure que c'était une grande ferme, et...

— Et, et, tout cela ne m'explique pas pourquoi tu m'as demandé si je repasserais par ici.

— C'est pourtant bien simple. Voyez-vous, je n'ai guère envie de devenir contrebandier, ce qui pourrait bien m'arriver si je restais dans la montagne à vous voir toujours passer et repasser avec tant de belles choses. D'un autre côté, je ne veux pas rester berger toute ma vie, et je serais bien heureux d'aller dans la plaine pour apprendre à devenir aussi un bon fermier. Voilà pourquoi je vous demandais si on vous reverrait par ici à votre retour, puisque vous auriez pu vous informer aux Vieux-Chênes si on avait besoin d'un garçon de ferme.

— Pourquoi ne t'adresses-tu pas à ton maître? Il paraît t'aimer assez pour t'accorder tout ce que tu lui demanderas.

— Je le sais bien, père Antonio, mais franchement je commence à m'ennuyer dans la montagne et je ne serais pas fâché de changer un peu d'air

Après tout si cela vous ennuie de revenir par ici, n'en parlons plus.

— Est-ce que je t'ai dit que cela m'ennuyait? Est-ce que tu ne nous as pas rendu assez souvent des petits services d'amitié pour que je ne te fasse pas plaisir une fois par hasard? Voyons, nous sommes aujourd'hui lundi. D'ici à huit jours j'aurai vu ce que j'ai envie de voir et je te promets, si je vais aux Vieux-Chênes, de faire ta commission. Es-tu content?

Jean fut sur le point de sauter au cou du vieux maraudeur, mais il se contint et répondit non sans quelque tremblement dans la voix :

— Vous savez, père Antonio, il ne faut pas trop vous déranger à cause de moi. Certainement je serai très-content de vous revoir, mais si cela devait vous attirer du désagrément...

— C'est bon, c'est bon, mon garçon; en voilà assez là-dessus. Dans huit jours je t'apporterai des nouvelles. Allons, donne-moi une poignée de main et va rejoindre ton troupeau. Moi, je vais me mettre en route, à la grâce de Dieu.

— Bon voyage, père Antonio, dit Jean Gigon

en sortant du recoin où il avait conduit le contrebandier. N'oubliez pas la ferme des Vieux-Chênes.

— C'est entendu, je te le répète, à moins que les douaniers ne s'en mêlent.

— Mais puisque vous avez vos papiers.

— C'est juste ; quoique les papiers, ça n'empêche pas les vieilles peccadilles. Allons, adieu mon garçon, et au revoir dans huit jours.

Et le père Antonio s'éloigna en fredonnant gaiement l'air espagnol si connu sur toute la frontière des Pyrénées :

Io que soy contrabandista,

pendant que le pauvre Jean, désolé de ne rien avoir appris de ce qui lui tenait tant au cœur, rejoignait, tout pensif, le troupeau confié à ses soins.

Huit jours après cet entretien, Antonio fidèle à sa parole vint trouver le jeune berger. Mais, cette fois, le vieux contrebandier était trop pressé pour causer longtemps, malgré les instances de Jean, dont la douleur ne saurait se décrire, lorsqu'il apprit que le père Gigon et son excellente femme étaient morts tous deux, à quelques jours d'intervalles, trois se-

maines avant la dernière visite d'Antonio à la ferme des Vieux-Chênes.

La malheureuse fermière n'avait jamais pu recouvrer la raison; et l'ancien gendarme, s'il n'était pas devenu fou, n'avait fait que languir depuis le jour funeste où il avait à la fois perdu sa fille et son fils adoptif. A peine avait-il pu donner aux travaux de la ferme la direction nécessaire, absorbé qu'il était par les soins dont il entourait incessamment sa femme, qui rendit l'âme dans ses bras en prononçant une dernière fois le nom de Marie. La pauvre folle avait complétement oublié Jean Gigon.

Le père Gigon ne survécut pas longtemps à sa femme, et, lorsque Antonio se présenta à la ferme des Vieux-Chênes, la belle métairie était occupée par des héritiers collatéraux. Dans la douleur qui l'accablait, le vieux soldat n'avait eu ni la force, ni la pensée peut-être de faire son testament.

Jean Gigon se retrouvait donc seul sur la terre, comme le jour où il avait été abandonné dans un fossé de la grande route. Mais il avait de la force et du courage, et sa première pensée fut de quitter immédiatement la montagne pour aller prier sur la

tombe des braves gens qui l'avaient aimé et élevé comme leur propre enfant.

Les préparatifs de l'orphelin ne furent pas longs. Après avoir remercié Antonio, il rentra à la ferme et déclara à son maître qu'il allait quitter son service.

Le fermier voulut faire quelques objections, mais il vit bien que toutes les remontrances seraient inutiles, lorsque Jean lui eut appris qu'un devoir sacré le forçait à partir.

Le soir même de sa rapide et dernière entrevue avec Antonio, Jean Gigon prenait le chemin de la plaine, et, trois jours plus tard, les nouveaux propriétaires de la ferme des Vieux-Chênes, qui n'avaient jamais prié pour ceux auxquels ils venaient de succéder, étaient tout étonnés de voir un grand et robuste garçon, paraissant âgé de quatorze à quinze ans, prosterné sur la terre qui recouvrait les dépouilles mortelles du vieux gendarme et de la mère de Marie.

De tous les anciens serviteurs de la ferme, Joseph seul était resté avec les héritiers du père Gigon, et seul il comprit la présence de l'orphelin

qui, après une longue prière, se releva le visage baigné de larmes, et s'éloigna sans prononcer une parole, de la contrée où s'était écoulée si joyeusement son enfance.

A partir de cette suprême visite au dernier asile de ses parents adoptifs, Jean Gigon commença à devenir misanthrope.

Jusqu'à l'âge de vingt ans, il erra de ferme en ferme sans pouvoir se déterminer à prendre d'autre métier que celui de berger, attendant avec impatience le moment où la conscription l'appellerait sous les drapeaux.

On n'a pas oublié que l'enfant trouvé avait été inscrit sur les registres de la commune sur le territoire de laquelle il avait été recueilli, et c'est dans la petite ville même où l'avait emporté le père Gigon qu'il se présenta au jour désigné pour le tirage de la classe de l'année 1820.

— Je ne voulais pas m'engager, m'a souvent dit Jean Gigon, mais je ne voulais pas non plus me soustraire aux lois du pays qui m'avait adopté. Si je n'étais pas tombé au sort, muni de mon certificat de libération, qui me constituait un état civil,

bien triste à défaut d'autre, j'eusse parcouru le monde entier pour retrouver ma chère Marie. Et pourtant je l'ai revue précisément parce que j'ai tiré un mauvais numéro.

Le lecteur verra bientôt dans quelle circonstance eut lieu cette rencontre, bizarre et presque incroyable, comme tout ce qui était arrivé et devait arriver à Jean Gigon.

A l'appel de son nom, le jour du tirage, Jean Gigon se présenta fièrement devant les autorités chargées de présider à cette importante cérémonie, et plongeant sa main dans l'urne municipale, il en tira le numéro *un*.

Le parti du jeune conscrit fut bien vite pris. Après avoir subi la visite réglementaire, et avoir entendu prononcer la formule : *Bon pour le service*, il demanda à devancer l'appel, et quinze jours ne s'étaient pas écoulés qu'il entrait dans la grande famille militaire de France, en qualité de chasseur à cheval au régiment de *Chasseurs des Alpes*, dont le numéro était le dix-septième.

Un seul incident, assez curieux du reste, signala l'entrée au service du jeune soldat.

L'escadron pour lequel avait été désigné Jean Gigon était commandé par un vieux et brave capitaine, qui voyait avec un profond chagrin s'avancer l'heure de sa retraite, sans pouvoir espérer d'atteindre le grade de chef d'escadron.

La persuasion où il était que le gouvernement d'alors n'accordait, ce qui ne manquait pas de vérité, ses faveurs qu'aux jeunes gens appartenant aux familles nobles, surtout à celles des émigrés, avait rendu le digne capitaine d'une humeur déplorable pour ses subordonnés. Il n'aimait absolument que les rares soldats de la vieille armée servant dans son escadron, et lorsqu'il passait l'inspection des recrues nouvellement incorporées, il avait une manière de les interroger à laquelle les jeunes soldats ne pouvaient rien comprendre.

Le jour où Jean Gigon entra aux *Chasseurs des Alpes*, il fut, ainsi que cela se pratique toujours, conduit avec plusieurs conscrits devant le terrible capitaine.

On fit placer les nouveaux venus sur un seul rang, et le capitaine commença son inspection par la droite du rang.

Jean Gigon se trouvait le troisième.

— Comment êtes-vous entré au service? dit le capitaine au premier des conscrits.

— Monsieur... répondit celui-ci tout tremblant à l'aspect des moustaches hérissées de son interrogateur.

— Appelez-moi capitaine.

— Capitaine, je suis engagé volontaire.

— Ah! très-bien! c'est-à-dire un paresseux, un fléau de famille, un propre à rien. A un autre.

Et vous? continua l'officier en s'adressant au second chasseur.

— Remplaçant, mon capitaine.

— De mieux en mieux, répliqua l'irrascible capitaine. Tu as vendu le pourceau de ton père. Un beau métier, ma foi.

Et vous, jeune homme? dit-il en s'adressant à Jean Gigon?

— J'ai tiré le numéro *un*, capitaine, et j'ai devancé l'appel.

— Parfait, parfait; soldat par force, n'est-ce pas? Ah! voilà une belle remonte pour mon escadron.

Jean ne savait pas le premier mot de la disci-

pline militaire. Aussi crut-il tout naturel de faire une observation.

— Mais capitaine, est-ce que vous êtes entré au service par l'opération du Saint-Esprit, que vous ne voulez ni d'engagé volontaire, ni de remplaçant, ni de jeune soldat ?

Le capitaine, stupéfait de cette réponse qu'il entendait pour la première fois, regarda Jean Gigon dans le blanc des yeux ; puis voyant que le jeune soldat ne bronchait pas, il se contenta de dire :

— Tâchez de marcher droit, vous, jeune homme, ou je vous soignerai.

Et le vieux soldat s'éloigna sans daigner continuer son inspection, mais sans songer en aucune façon à punir Jean Gigon de son audace.

Jean Gigon apprit bien vite son métier de cavalier, et il ne lui arriva rien d'extraordinaire jusqu'au jour où la cause la plus futile du monde lui procura l'honneur de se battre, pour la première fois, en duel avec une des plus vieilles moustaches du régiment des *Chasseurs des Alpes*.

CHAPITRE V

Comme quoi l'interjection : hélas ! fut cause du premier duel de Jean Gigon

Dans tous les régiments de l'armée française et probablement aussi dans tous les autres régiments du monde, on adopte parfois un mot, un proverbe, une locution qui n'ont en eux-mêmes rien de bizarre ni d'extraordinaire, mais dont l'application, faite par hasard en manière de *pointe* ou de trait d'esprit, se trouve adoptée pour un temps plus ou moins long, jusqu'au jour où le mot, la locution ou le proverbe favoris, usés, ressassés et finalem

répudiés, cèdent la place à quelqu'autre locution, sinon plus spirituelle, du moins plus nouvellement appliquée.

Que le mot en faveur ait été dans le principe bien ou mal lancé, il n'en fait pas moins son tour de France, pour de là gagner l'Algérie, les Antilles, Pondichéry, la Chine, voire même la Cochinchine et le Japon. Il court aussi vite par les airs que l'étincelle électrique sur son conducteur de métal.

Dans n'importe quel coin de l'univers où se trouvera un uniforme français, à Nossi-bé, par exemple, on peut être certain qu'un mot adopté par un régiment caserné à l'École-Militaire, sera presque aussitôt répété là-bas qu'il aura été prononcé à Paris.

Quant à l'origine de la locution, on s'en inquiète généralement fort peu. On l'a entendue, on la répète à tort à travers, sans rime ni raison, le soir, le matin, au corps de garde, à la chambrée, à la promenade, à la manœuvre. En paix comme en guerre le mot en vogue, parti on ne sait d'où, est prononcé des milliards de fois avant de battre en retraite.

Il y en a qui durent depuis plus de vingt ans dans notre armée, qui renferme des statisticiens dont tout le bonheur consiste à découvrir le lieu et le jour de la naissance de ces terribles mots, devenus trop souvent la source de punitions, de disputes et de duels.

Quel est, par exemple, le soldat, quel est l'artiste musicien, peintre, sculpteur, comédien ; quel est l'homme de lettres, le journaliste, j'oserai même dire quel est l'avocat, l'avoué, le notaire qui ne se soit servi, en plaisantant, comme presque tout le monde, du reste, de ces trois mots, dont l'origine authentique m'a été révélée par un des plus célèbres contrebassistes des anciens concerts dirigés par le grand Musard ?

Ces trois mots, que je cite comme modèle du genre, les voici :

— *Et votre sœur ?*

Ou bien : Et ta sœur, selon que l'on se tutoie ou non.

Eh bien, parmi les millions de Français, soldats ou autres, qui ont répété depuis bientôt trente années cette interrogation, si mystérieuse pour ceux

qui n'ont jamais eu de sœur, il n'en existe peut-être aucun, à l'exception de mon contrebassiste, qui se soit jamais préoccupé de la véritable signification de cette phrase, dont je suis heureux à mon tour de découvrir la source, pour l'enseignement de la génération actuelle et de la postérité.

C'est au délicieux bivouac d'Aïn-Alméria, dans la province d'Oran, que mon ami le contrebassiste, alors chef de musique d'un de nos régiments d'infanterie de ligne, me fit la confidence suivante à propos de ces mots immortels : ***Et votre sœur!***

J'aime à préciser les époques, pour les grandes comme pour les petites choses.

C'était en 1837, au mois de mai.

Le deuxième régiment de chasseurs à cheval d'Afrique, avait reçu l'ordre d'aller s'établir sur les bords d'un ruisseau d'eau vive dans le frais vallon d'Aïn-Alméria, à quarante kilomètres environ d'Oran, pour y mettre ses chevaux au vert.

Le premier régiment d'infanterie de ligne accompagnait la cavalerie et devait la protéger en cas de besoin.

Quelques jours après notre installation, le chef de

musique ayant tué un lièvre m'invita à venir en manger ma part, et au dessert, entre la salade de *pissenlits* et le café, au milieu d'un cercle choisi de fumeurs attentifs :

Notre musicien, assis sur un tambour,
Fit entendre ces mots, saisis avec amour !

— « Vous désirez connaître l'origine de cette *scie* qui retentit chaque jour et à tout propos à nos oreilles ? la voici :

» Il y a deux ans, c'est-à-dire en 1835, j'étais en semestre, et pour utiliser mes soirées, je jouais de la contrebasse aux concerts Musard où les contrebassistes se trouvaient au nombre de quatorze, sept de chaque côté du demi-cercle formé par l'orchestre. Sur le même rang que moi et à deux pupitres de distance, j'avais remarqué un de mes collègues qui ne manquait jamais, avant le commencement du concert, d'aborder notre second chef d'orchestre d'une façon mystérieuse en lui glissant, tout bas dans l'oreille, des mots non moins mystérieux qui semblaient toujours produire une commotion sensible chez notre excellent sous-chef.

» Cette manœuvre répétée chaque soir ne pouvait manquer d'éveiller la légitime curiosité des treize autres contrebassistes d'abord, et ensuite celle des violoncellistes, des ophicléides, des timballier et grosse caisse, pour remonter jusqu'aux premiers violons en passant par les cors, les altos, les hautbois, les flûtes et les clarinettes.

» Toutes les fois que le second chef posait le pied sur la première marche de l'escalier conduisant sur le plancher de l'orchestre, le contrebassiste interrogateur s'élançait au-devant de sa victime, lui prenait la main et se penchant vers son oreille, prononçait les paroles inconnues de la veille, toujours suivies d'une commotion semblable à celle produite par le coup de fouet de la torpille sur la jambe d'un baigneur imprudent.

» Si le malheureux sous-chef, croyant éviter la rencontre quotidienne de son acharné persécuteur, montait à l'orchestre par le côté opposé au nôtre, l'obstiné contrebassiste, profitant du premier repos, quittait sa place, et, se glissant comme une couleuvre au milieu des tabourets et des pupitres, il atteignait l'infortuné qui, malgré toute sa bienveillance et sa

longanimité, voulut enfin mettre un terme au supplice qu'il endurait depuis trop longtemps.

» Il nous réunit un soir, après le concert, tous les contrebassistes et nous parla en ces termes :

— » Vous savez, mes amis, que je n'ai plus au monde d'autre parent qu'une sœur âgée et souvent malade ; tant que la santé de cette pauvre amie me l'a permis, je n'ai jamais refusé à X..., votre collègue, l'autorisation de nous rendre visite quoiqu'il s'arrangeât toujours de façon à venir au moment où nous allions nous mettre à table...

— » Oh ! il est bien connu pour un *pique-assiette* de la pire espèce ! nous écriâmes-nous en chœur.

— » Je ne m'en suis jamais plaint, reprit doucement notre excellent sous-chef, mais depuis un mois, ma sœur est forcée de garder le lit ; je ne puis recevoir X..., qui, tous les soirs, sans méchanceté, j'aime à le penser, vient me jeter mystérieusement ces trois mots dans l'oreille :

» *Et votre sœur?*

» Il n'ajoute même pas... : comment va-t-elle ?

» Le voile était déchiré, reprit avec feu le chef de musique en quittant le tambour qui lui servait de

tribune et qui rendit un sourd gémissement parfaitement en harmonie avec le triste et doux reproche exprimé par la dernière phrase du second chef d'orchestre des concerts Musard.

» Les trois mots, si longtemps enveloppés de mystère, une fois connus de tous les contrebassistes qui les transmirent aux quatre trompettes de l'orchestre, tous les quatre chefs de musique dans la cavalerie, il n'en fallut pas davantage pour faire parvenir aux détachements les plus éloignés de l'armée française l'interrogation déplorablement répétée du *pique-assiette* qui dut quitter les concerts Musard, poursuivi qu'il fut nuit et jour par les trois mots vengeurs prononcés sur tous les tons et en toute occasion par les cent cinquante musiciens de l'orchestre.

» Maintenant, mes amis, dit en terminant le chef de musique, maintenant que votre légitime curiosité doit être satisfaite, je rentre sous ma tente et je vous souhaite une bonne nuit. »

— Et votre sœur? fit entendre au même instant la voix perçante d'un enfant de troupe, une mauvaise tête de petite flûte qui avait écouté le récit de

son chef et n'avait pas cru pouvoir le couronner plus dignement que par l'application immédiate des trois mots dont l'origine ne sera plus un mystère, du moins pour les lecteurs des *Trente-deux duels de Jean Gigon.*

Le chef de musique ne répondit rien, il riait de trop bon cœur, et nous en fîmes autant en regagnant nos lits de trèfle et de sainfoin où nous dormions si bien à ce joli bivouac d'Aïn-Almeria, le vallon chéri des tourterelles, si nombreuses dans ces charmants parages, que leurs roucoulements amoureux couvraient le murmure du ruisseau bondissant en capricieuses cascades sous un dôme toujours vert de myrtes et de lauriers-roses.

A l'époque où Jean Gigon s'engagea dans le dix-septième de chasseurs à cheval, le *tic* de ce régiment consistait à prononcer à tout instant l'interjection *hélas!*

C'était une véritable monomanie, presque de la rage.

— Chasseur Lambinet, disait un brigadier en passant devant le râtelier d'armes de sa chambrée,

vous ferez une corvée d'appointement pour avoir laissé une pierre à feu à votre mousqueton.

La punition la plus faible qui puisse être infligée dans l'armée consiste à condamner l'homme puni à faire une corvée hors de tour.

— Hélas! répondait le chasseur, en allant remettre une *pierre en bois* à son arme.

— Hélas! Vous répliquez? vous ferez deux corvées d'appointement!

Si le chasseur avait une mauvaise tête, le dialogue continuait.

— Hélas! hélas! brigadier.

— Encore! ripostait le brigadier; vous serez consigné pour deux jours!

Nouveaux hélas! nouvelle punition; mais cette fois c'était la salle de police.

Tant et si bien que des cavaliers incorrigibles, de ces hommes qui n'ont jamais pu accepter une punition sans répliquer, d'une façon ou de l'autre, ont été traduits devant le conseil de leur régiment qui les a bel et bien envoyés aux compagnies de discipline, et la cause première de cette condamnation n'était autre, souvent, que la malheureuse applica-

tion d'une de ces locutions, adoptées, on ne sait pourquoi, à très-peu d'exceptions près, et trop souvent aussi, fatales à ceux qui les emploient de la meilleure foi du monde, comme cela est arrivé à Jean Gigon.

Un soir d'hiver, Jean Gigon, lui quatrième, faisait une partie de *quadrette*...

Vous ne connaissez peut-être pas ce jeu savant, chers lecteurs. En voici l'explication :

La quadrette, son nom l'indique assez clairement, se joue à quatre personnages, deux contre deux. Chacun des joueurs reçoit six cartes. La vingt-cinquième carte est retournée et indique l'atout. C'est presque l'écarté à quatre ; mais le roi ne compte pas pour un point. Il est le plus fort, voilà tout. Après lui viennent la dame, le valet, l'as, le dix, le neuf, le huit et le sept.

Le joueur placé à la droite de celui qui a donné les cartes commence la partie. Quatre levées font gagner la partie simple ; six levées la font gagner double.

Gigon avait pour partner un vieux soldat qui prétendait n'avoir pas son pareil dans tout le régi-

ment pour comprendre le jeu de la quadrette, jeu dont la simplicité primitive ne pourrait être égalée que par la naïveté de la *bataille*.

Je ne saurais mieux le prouver qu'en décrivant dans tous ses détails la fameuse partie qui valut à mon héros l'occasion de croiser le fer pour la première fois de sa vie.

Nous verrons tout à l'heure comment il se tira d'affaire.

— D'abord, mes enfants, dit la vieille moustache, le partner de Jean Gigon, nous jouons *à la muette*.

On va voir avec quelle religion est suivie la recommandation, *à la muette*, au noble jeu de la quadrette.

— C'est ça, répètent en chœur les trois autres joueurs ; jouons à la muette.

Les cartes sont données par un des adversaires du vieux chasseur et de Jean Gigon, qui se trouve placé à la droite du joueur chargé de la distribution.

— Cache ton jeu, dit la vieille moustache. Combien as-tu d'atouts, Jean Gigon?

— J'ai le roi, hélas !

— Très-bien ! Joue atout du roi.

— Atout du roi, dit Jean Gigon.

— Je mets le sept, dit le voisin de Jean Gigon.

— Moi, le huit, dit la vieille moustache.

— Moi, le neuf, dit le quatrième joueur.

— A nous la première levée, reprend le vieux soldat. Maintenant, mon garçon, joue ton as, ajoute-t-il en s'adressant à Jean Gigon.

— Mon as ? mais je ne l'ai pas !

— Comment, tu n'as pas l'as d'atout ?

— Mais non, mon ancien.

— Est-ce que par hasard vous vous fichez de moi, jeune homme ?

— Mais pas du tout.

— Et pourquoi donc, lorsque j'ai eu l'honneur de vous demander combien vous aviez d'atouts, m'avez-vous répondu : J'ai le roi et l'as ?

— Mais pas du tout, riposte Jean Gigon. Je vous ai répondu : J'ai le roi, hélas !

— Eh bien ?

— Eh bien ! Je ne vous ai pas répondu : J'ai le roi avec l'as ; je vous ai dit : J'ai le roi, hélas ! Ça

se dit tous les jours, hélas! on n'entend que ce mot-là dans le régiment, depuis que j'y suis.

— Ah! oui, depuis que vous y êtes, jeune *blaireau*. Hélas!

— Dites donc, vieux renard, ce n'est pas vous qui mangerez mes poules. Vous voyez bien que vous aussi, vous venez de dire très-bêtement le mot : Hélas!

— Ah! je parle bêtement, jeune homme. Tenez, voilà pour le mot.

Et les cinq cartes, restées dans la main du professeur de quadrette, volent sur la figure de Jean Gigon, qui ramasse tout le jeu et l'envoie en bloc à la tête de son partner. Le partner, oubliant qu'il a affaire à un jeune soldat, s'élance sur Jean Gigon et le frappe au visage avant que les camarades aient pu s'interposer, et voici comme quoi l'interjection *hélas!* fut la cause première du premier duel de Jean Gigon.

Un soufflet avait été donné et reçu devant toute une chambrée. L'affaire ne pouvait en conséquence s'arranger que sur le terrain.

Le lendemain au matin, tous les acteurs de la

fameuse partie de quadrette, accompagnés d'un des prévôts du maître d'armes, sortaient du quartier pour aller, près des murs du cimetière de la ville, satisfaire à l'honneur outragé. Jean Gigon et la vieille moustache, en qualité d'acteurs, les deux autres joueurs servant de témoins, et le prévôt, chargé de la surveillance générale de l'affaire.

— Savez-vous tirer le sabre? dit le prévôt à Jean Gigon.

— Pas trop, répond celui-ci; mais je connais un peu le bâton, et avec du cœur...

— Il ne s'agit pas de cœur ici; votre adversaire est un vieux soldat, et quoiqu'il ne soit ni maître d'armes, ni prévôt, il connaît assez l'escrime pour vous embrocher comme un lapin. Faites-lui des excuses...

— Des excuses? mais c'est lui qui m'a flanqué une giffle.

— Écoutez donc, jeune homme, vous lui avez dit qu'il parlait bêtement, et je ne vous cache pas que c'est assez bête de traiter ainsi un ancien.

— Pourquoi m'a-t-il appelé blaireau? et puis, voyez-vous, il ne s'agit plus de recommencer la

chose d'hier. Nous sommes sur le terrain et je veux prouver que je ne suis pas un blaireau. Donnez-moi mon sabre.

— Allons, dit le prévôt en s'adressant au vieux chasseur, j'ai fait ce que j'ai pu ; ménage-le.

Sur ces derniers mots, le délégué du maître d'armes remit à chacun des combattants les sabres destinés dans les régiments à servir pour les duels réguliers, et les deux adversaires placés vis-à-vis l'un de l'autre, le signal du combat fut donné.

Ce signal se compose tout simplement du mot : *allez*, prononcé par le surveillant du combat, ou par un des témoins, au moment où, après avoir tenu un moment l'extrémité des sabres ou des épées, afin d'éviter toute surprise, il se retire de la ligne de combat.

Le vieux soldat, le partner de Jean Gigon, était tombé en garde avec un aplomb de mauvais augure pour le salut de son adversaire, qui tenait son sabre avec fermeté, il est vrai, mais d'une façon si gauche, que le prévôt se promit bien de ne pas laisser le combat durer trop longtemps.

Jean Gigon avait son idée.

A peine le prévôt a-t-il fait quelques pas en arrière que Jean Gigon saisit son arme à deux mains, et, lui imprimant un moulinet d'une rapidité merveilleuse, il s'élance sur son adversaire, dont le sang-froid disparaît devant une attaque si imprévue, si furibonde.

Le malheureux professeur de quadrette perd la tête; il rompt d'abord en parant les coups du terrible moulinet; mais le moulinet ne s'arrête pas, malgré les cris des témoins, et du prévôt qui murmure entre ses dents :

— Je crois bien que c'est au blaireau que j'aurais dû dire de ménager l'autre.

Gigon va toujours de l'avant; son ex-partner rompt toujours, et, à force de rompre, il finit par atteindre, avec le dos, un angle droit formé par l'enceinte du cimetière et qui lui coupe la retraite.

— Arrêtez, jeune homme, s'écrie alors le prévôt tout essoufflé. Arrêtez, vous allez dégrader les murs.

— Suis-je un blaireau? répond Jean Gigon, tout en continuant son affreux moulinet.

Le vieux chasseur a été si complétement surpris

par l'obstacle imprévu qui vient de l'arrêter dans sa course rétrograde, que son sabre s'est échappé de sa main.

Jean Gigon lance à son tour son arme derrière lui, au risque d'éborgner un témoin; cela fait, il saisit de la main gauche son adversaire à la gorge et levant la main droite prête à rendre le soufflet de la veille, il continue à crier :

— Suis-je un blaireau ! suis-je un blaireau!

— Non, dit avec peine le patient.

- Bien vrai ? reprend Gigon.

— Parole d'honneur; mais lâche-moi!

— Hélas! ajouta le prévôt, qui avait fini par rejoindre le groupe des combattants, si les jeunes font trotter les anciens de cette façon-là, le régiment est perdu. En attendant, allons manger la soupe.

Et tout le personnel de la partie de quadrette rentra au quartier, où le récit du duel ne manqua pas de faire grand honneur à Jean Gigon qui, malgré son triomphe, se promit bien de réfléchir une autre fois avant de prononcer la malencontreuse interjection : Hélas!

CHAPITRE VI

Jean Gigon et Gigonnette

Le premier duel de Jean Gigon eut un grand retentissement parmi les *Chasseurs des Alpes,* mais l'honnête garçon n'en fut pas plus fier pour cela. En homme prudent il se garda bien de se vanter d'avoir forcé un ancien à se rétracter devant un *blaireau*, car il aurait pu probablement s'attirer d'autres affaires, dont l'issue eût été moins favorable qu'à la première.

Tout en remplissant de la façon la plus exemplaire

ses devoirs de cavalier, pour ne rien perdre de la souplesse et de la force dont la nature l'avait doué il se mit à suivre avec assiduité les leçons de la salle d'armes, sans ostentation, mais avec un tel succès que les prévôts, semblables au vieux magister de Jean et de Marie, déclarèrent bientôt n'avoir plus rien à apprendre à leur élève.

A dater du jour de cette franche déclaration, assez rare, disons-le en passant, chez les prévôts d'armes qui se croient généralement tous plus forts les uns que les autres, Jean Gigon fut dispensé de suivre réglementairement les leçons, mais le premier maître du régiment se prit de belle amitié pour le jeune et brillant tireur qu'il se promit de perfectionner dans l'art de la tierce et de la quarte, de la pointe et de la contre-pointe.

Jean Gigon, reçut avec sa modestie habituelle, la nouvelle de l'honneur qui lui était réservé ; mais cette nouvelle le toucha bien moins qu'une vague rumeur de guerre et de départ mise un beau matin en circulation dans tout le régiment.

Avant d'être officielllement annoncés par la voie de l'ordre, les changements de garnison, les départs

pour les camps d'instruction ou pour une armée en campagne sont ordinairement connus dans les régiments par l'intermédiaire des soldats d'ordonnance affectés au service des officiers. Non que les officiers prennent leurs brosseurs pour confidents, mais ceux-ci, forcés par leur service de sortir de très-bonne heure des casernes, recueillent les bruits qui courent en ville et, souvent pour se donner de l'importance, ils ne se font pas faute d'inventer des nouvelles parfois extravagantes. Ainsi, il est bien rare, même au milieu d'une paix profonde, que le lendemain de l'arrivée d'un régiment, surtout d'un régiment de cavalerie, dans une garnison nouvelle, le bruit ne se répande pas que ce régiment ne devra rester que huit ou quinze jours dans la ville où il vient d'entrer.

C'est le matin, à la cantine, en buvant la première goutte de la journée que se décident ces questions, pour les heureux du jour; car il ne faut pas se figurer que les soldats français aient tous et toujours la bourse assez bien garnie pour se régaler d'une goutte quotidienne.

Mais, dans un quartier occupé par un régiment,

il n'y a pas que les cantines où les hommes se trouvent forcément réunis chaque matin. L'essentiel c'est qu'il y ait une réunion quelconque de troupiers pour que les nouvelles les plus fabuleuses y prennent naissance.

La rumeur qui fit tant de plaisir à Jean Gigon n'était pas fausse.

— Vous ne savez pas? avait dit aux camarades de sa chambrée le chasseur du terrible capitaine qui interrogeait si drôlement les recrues de son escadron, vous ne savez pas? il y a du nouveau.

— Connu, avaient répété en chœur tous les cavaliers. Un changement de garnison, n'est-ce pas? C'est le centième depuis six mois.

— Eh bien! oui, un changement de garnison, et un fameux encore. Nous allons aller voir les *Espagnolettes.*

— Les espagnolettes? fit Jean Gigon, qui depuis son aventure de l'interjection hélas! avait appris à connaître la valeur des mots — les espagnolettes?

— Oui, les amis, des vraies sénoras, des manolas, des résillas. Nous allons en Espagne.

— Vrai, bien vrai? reprit Jean Gigon, qui pensait toujours à Marie.

— Mais c'est si vrai que le capitaine m'a dit de dire au lieutenant de semaine de prévenir le *marchef* (maréchal des logis chef) d'avertir le *marlogi* (maréchal des logis) de semaine pour qu'il dise au *brûlefer* (maréchal ferrant) de l'escadron de mettre des *cocos* neufs à tous les chevaux, parce que l'ordre du départ va arriver aujourd'hui.

— Mais qui est-ce qui lui a dit ça, à ton capitaine?

— Vous n'en parlerez pas, au moins, continua à voix basse le chasseur. Eh bien! c'est..... Ma foi, non, vous iriez le dire partout.

— Non, non, parole d'honneur, fut-il répondu de tous les coins de la chambre.

— Eh bien! c'est la femme du sous-préfet.

Les exclamations les plus bizarres venaient d'accueillir cette confidence lorsque la trompette fit entendre la sonnerie : à l'ordre, pour les maréchaux de logis chefs et, immédiatement après, celle pour les fourriers.

Ces deux sonneries exécutées à la suite l'une de

l'autre ne manquent jamais de produire une vive émotion chez ceux qui les entendent, surtout de bon matin, avant le pansage des chevaux comme, dans la circonstance présente.

— Avais-je raison? dit le brosseur du capitaine, d'un air triomphant. Hein! entendez-vous? Aux *marchefs!* bon, aux fourriers maintenant. Sonne, mon vieux, ajouta-t-il en se penchant à une des fenêtres de la chambre qui donnait sur la cour, sonne ferme. Avant huit jours tu sonneras la marche pour l'Espagne.

Non pas huit jours, mais un mois après la prédiction du brosseur, dont le capitaine avait été si bien renseigné par la femme du sous-préfet, les *Chasseurs des Alpes* quittaient leur garnison pour aller guerroyer en Espagne.

Jean Gigon ne pouvait manquer de bien débuter dans la carrière des armes.

Pendant toute la durée de la campagne, le 17e régiment de chasseurs à cheval n'eut pas l'occasion d'assister au complet à de grandes batailles, car, aussitôt après son entrée dans la patrie du Cid et

de don Quichotte, deux héros immortels à différents titres, il fut divisé en nombreux détachements chargés d'entretenir une correspondance active avec les divers corps d'armée et de surveiller en même temps une vaste étendue de terrain occupé par les constitutionnels.

Un jour, dans une escarmouche qui eut lieu près de la Corogne, si Jean Gigon, de la bouche duquel je tiens le récit de cette affaire, ne s'est pas trompé, deux escadrons des Chasseurs des Alpes furent assez sérieusement engagés avec une bande nombreuse de partisans. On se battait au milieu de fourrés d'un accès très-difficile pour la cavalerie, et le porte-étendard fut tué raide d'un coup de feu.

Jean Gigon, un des premiers, se précipita sur le corps du malheureux officier, qui en tombant de cheval, n'avait pas lâché l'étendard confié à sa bravoure. Le drapeau du régiment fut sauvé et les partisans payèrent au centuple la mort de l'officier français. En récompense de sa belle conduite, Jean Gigon fut nommé brigadier, grade bien modeste à la vérité, mais qui devait être le premier et le dernier échelon tantôt descendu tantôt gravi par le

pauvre orphelin dont la destinée fut toujours soumise à des chances exceptionnelles.

Au commencement de l'année 1824, l'escadron auquel appartenait Jean Gigon fut cantonné dans la charmante petite ville de Portugalette, joli port de de mer situé sur la côte de Biscaye.

En dehors du service de correspondance, les chasseurs n'avaient pas de grandes occupations. La fin de la guerre était prévue dès son commencement et il n'y avait plus à espérer de sérieux combats.

Le nouveau brigadier qui, avant d'être promu à ce grade avait un peu vécu en misanthrope, se plaisait fort à Portugalette. Son caractère légèrement sauvage lui avait d'abord inspiré une certaine répulsion pour toutes les réunions bruyantes, dans lesquelles ses camarades ne se faiaient pas faute de fêter le vin d'Espagne. Mais peu à peu cette espèce d'antipathie, résultat bien naturel des événements qui l'avaient accablé, tendit à disparaître, et, qui sait, Jean Gigon dont les débuts promettaient beaucoup, eut peut-être trouvé dans sa giberne le bâton du maréchal de France, si le sort acharné à la

poursuite du malheureux enfant trouvé n'était venu fatalement contrarier un si bel avenir.

Dans les derniers jours du mois de février de l'année 1824, le bruit se répandit à Portugalette qu'une troupe de danseurs et de danseuses venus de bien loin, on parlait de l'Andalousie, allait donner au joli théâtre que possédait la ville une série de représentations composées de ballets, de pantomimes et de toutes les espèces de danses de caractère, innombrables, comme chacun le sait, en Espagne.

Les annonces, faites par les crieurs municipaux, ne tardèrent pas à confirmer ces rumeurs, qui ne produisirent pas chez les officiers et chez les soldats français une impression moins vive que chez les habitants.

Enfin, on put lire sur tous les murs de la riante cité, de splendides affiches contenant le programme, séduisant de promesses, des exploits futurs de la troupe impatiemment attendue.

On disait surtout merveille d'une danseuse dont l'incomparable beauté avait tourné les têtes des plus riches et des plus brillants caballeros partout

où la séduisante ballerine avait daigné paraître. Car la divine senorita, ajoutait-on, était aussi capricieuse que belle.

Emparoz, c'était son nom, n'éloignait jamais les soupirants à leur première déclaration. Avec cette nonchalance particulière aux Espagnoles, elle se laissait volontiers conter les plus jolies, parfois les plus hardies fleurettes du monde. Mais si les galants paraissaient ne pas vouloir se contenter d'avoir été gracieusement accueillis par la ravissante danseuse, Emparoz, les congédiait très-poliment quoique d'une façon très-originale.

— Pedro mio, disait-elle tout simplement d'une voix douce et vibrante, imitant à s'y méprendre le son que rendrait un timbre de cristal frappé par un martelet revêtu de velours, Pedro mio! Et soit que la cruelle Emparoz fût chez elle, dans sa loge au théâtre, ou sur la promenade, un beau et grand jeune homme revêtu d'un élégant costume de velours noir et de soie, tel que le portent encore de nos jours les plus célèbres *espadas* d'Espagne, faisait son apparition devant le visiteur imprudent, et la senorita continuait :

— Mon ami, ayez donc la complaisance de dire au senor caballero ici présent, que je suis mariée, que vous êtes mon époux et que je vous aime.

Le grand et beau jeune homme dont la figure ne trahissait que de douces émotions, s'avançait vers le visiteur et répétait avec la plus exquise politesse les paroles de sa femme.

— Oui, senor caballero, madame est mariée, je suis son époux et elle m'aime.

Rarement le visiteur attendait la fin de la phrase confirmative prononcée par le mari, et il s'esquivait sans demander de plus amples explications que, du reste, on ne lui eût jamais données.

On doit comprendre de reste si le jour de la première représentation était ardemment désiré par la population de Portugalette et surtout par la garnison française.

L'attente parut bien longue, mais elle ne dura pas toujours, et la vue des affiches annonçant positivement le soir et l'heure de cette première représentation changea bientôt en une sorte de délire l'impatience de tous.

Le hasard, qui n'en fait jamais d'autre, arrangea

les choses de telle façon que, Jean Gigon fut commandé de service au théâtre. Le jeune brigadier, comme tout bon brigadier ou caporal, avait quatre hommes sous ses ordres. C'était tout simplement une garde d'honneur, avec un factionnaire devant la porte du théâtre, le service dans l'intérieur de la salle incombant à l'autorité municipale.

En qualité de chef de poste, Jean Gigon avait le droit de se placer où bon lui semblerait, en dehors toutefois des places réservées aux officiers.

Il se mit à l'entrée du parterre, le plus près possible de l'orchestre.

La salle fut bientôt remplie. Une épingle tombant du lustre n'aurait pas su trouver le moindre petit espace pour aller se planter dans le parquet.

Les musiciens de l'orchestre, violons, guitares et tambourins attaquèrent l'ouverture, et le plus profond silence succéda tout à coup aux conversations bruyantes engagées sur le mérite des artistes.

On jouait ce soir-là un ballet assez semblable, m'a dit Jean Gigon, à notre charmant et naïf ballet de *la Fille mal gardée.*

Emparoz, la belle, la célèbre Emparoz, remplis-

sait le rôle de la fillette rusée qui donne tant de mal à sa grand'mère, mais qui cause aussi tant de plaisir à son amoureux, par la grâce qu'elle met à se laisser surprendre à tout moment.

Dans le ballet espagnol représenté à Portugalette au mois de février 1824, voici comment se passait la première scène :

Au lever du rideau, la grand'mère de la fille mal gardée venait de sortir de la cour d'une ferme par une porte faisant face au public. Emparoz refermait la porte et, se retournant brusquement, d'un bond elle s'élançait vers la rampe sur le bord de laquelle elle s'arrêtait dans une attitude penchée des plus gracieuses.

De cette façon, elle apparaissait dans toute son éclatante beauté aux yeux émerveillés des spectateurs, dont les applaudissements frénétiques firent trembler ce soir-là les fondations du théâtre.

Comparer une danseuse à Vénus, à Diane ou à Cérès, la comparaison ne donnera pas une idée juste de la merveilleuse Emparoz, et d'après les confidences de Jean Gigon sur l'amie de son enfance, je ne trouve aujourd'hui, en corrigeant les

épreuves de cette histoire, qu'un seul moyen pour faire comprendre de mon mieux à mes lecteurs l'enthousiasme du public d'élite qui remplissait la salle de spectacle de Portugalette.

Avant, donc, de corriger les épreuves du présent chapitre, j'assistais, un soir du dernier mois d'octobre, à la représentation de *Roméo et Juliette*, à l'Opéra.

Le second acte de l'œuvre de Bellini commence par un fort joli ballet.

Dans ce ballet figurait un sextuor de danseuses, toutes remarquables par leurs grâces, leur talent ou leur beauté.

Des milliers de spectateurs et de spectatrices ont depuis longtemps admiré avant moi, comme Jean Gigon l'eût fait s'il les avait connues, Mlles Schlosser, Mercier, Cellier, Pilvois, Pitteri et Zina Richard.

Je cite de mémoire.

Eh bien ! chers lecteurs, et vous charmantes lectrices, prenez de la première toutes les beautés qu'elle possède ; de la seconde, le ravissant sourire et l'esprit enchanteur ; de la troisième, les beaux cheveux blonds et la rare intelligence ; de la qua-

trième, le minois éveillé et quelque peu évaporé, ce qui ne messied pas à une danseuse ; de la cinquième, l'énergique entrain et de la dernière, la grâce et la légèreté inimitables qui en font la reine de l'école française ; pétrissez le tout, non pas les personnes, grand Dieu! dans un mortier d'ambre rempli de feuilles de roses et de lis, faites du mélange de toutes ces grâces, de tous ces talents, de toutes ces beautés une seule et unique danseuse, et vous aurez le portrait d'Emparoz, telle que mon pauvre ami, Jean Gigon, me l'a mille fois dépeinte.

Je reviens à la fameuse représentation du théâtre de Portugalette.

Les guitares, les violons et les tambourins sont pincés, raclés et frappés avec furie par les musiciens de l'orchestre.

Emparoz s'est relevée le front rayonnant, le sourire aux lèvres. Ses doigts souples et mignons, font résonner joyeusement l'ivoire des castagnettes, lorsqu'une exclamation aussi formidable qu'inattendue, vient brusquement suspendre le raclement des guitares, le crincrin des violons et le roulement des tambourins.

— Gigonnette ! c'est Gigonnette !

Emparoz elle-même arrête le jeu de ses castagnettes, et avant qu'elle ait pu soupçonner par qui ce nom a été prononcé, elle voit tomber à ses pieds un chasseur français, la giberne sur le dos et le sabre au côté.

Dans la danseuse andalouse, Jean Gigon avait reconnu Marie !

Et sans aucun respect pour la solennité de la représentation, sans souci de ses fonctions de chef de poste, Jean Gigon avait franchi l'orchestre d'un seul bond, sans laisser aux spectateurs ébahis le temps de revenir de la surprise où les avaient plongés ces mots inconnus :

— Gigonnette ! c'est Gigonnette !

Une pareille scène ne pouvait se prolonger longtemps. Tout d'abord, Emparoz s'évanouit, de très-bonne foi du reste. Elle aussi venait de reconnaître à sa voix plutôt qu'à sa figure toute bouleversée, celui qu'elle avait pendant dix années cru son véritable frère.

Les danseurs et les danseuses s'étaient précipités en foule sur le théâtre; le public s'était levé en

masse, et au milieu du tumulte on entendait la voix des officiers qui ordonnaient à Jean Gigon de quitter au plus vite la place où sa présence causait un scandale dont personne ne pouvait trouver une explication raisonnable.

Emparoz était déjà transportée dans les coulisses, que le pauvre Jean Gigon était encore à genoux au milieu du théâtre, et il fallut qu'un adjudant de chasseurs vînt l'en arracher pour le conduire hors de la salle et le consigner au poste de police établi à l'hôtel de ville, sous le commandement d'un maréchal des logis.

Revenue bientôt à elle, grâce aux soins empressés qui lui furent prodigués, Marie déclara qu'elle avait été trop vivement impressionnée pour essayer de danser ce soir-là.

Le directeur de la troupe proposa de remplacer son premier sujet par une doublure, mais cette proposition fut si mal accueillie que la représentation n'eut pas lieu.

Tout le monde se retira en maudissant le malheureux brigadier qui, de son côté, maudissait tout le monde, qu'il accusait de lui avoir ravi une se-

conde fois la compagne adorée de son enfance.

Le lendemain de cette orageuse soirée, Jean Gigon, par une décision de l'officier supérieur chargé du commandement des escadrons détachés à Portugalette, était provisoirement suspendu de son grade de brigadier, pour avoir manqué d'une façon trop éclatante à la discipline militaire, mais il avait retrouvé sa chère Marie, et il était consolé par l'espérance de voir et d'embrasser encore son amie. Cet espoir, hélas ! ne devait pas durer longtemps.

Quelques instants avant de sortir du poste où avait été consigné pendant la nuit, l'infortuné Jean Gigon recevait une lettre apportée pour lui au commandant du poste par un beau jeune homme, portant le costume national espagnol, tout de soie et de velours. Avec la lettre, le messager avait remis un petit sachet.

Le sachet contenait une petite croix d'or suspendue à une fine tresse de cheveux blonds.

La lettre, écrite par Marie, contenait les lignes suivantes :

« Mon ami, mon bon frère Jean,

» Nous ne devons plus nous revoir. Après quatorze années de séparation, je ne vous avais pas oublié ; je ne vous oublierai jamais ! Mais je suis mariée au fils de l'homme qui m'a délivrée des mains des brigands, lorsque je fus enlevée près de la ferme des Vieux-Chênes, où tous deux nous avons passé de si beaux jours. Les ravisseurs n'avaient qu'un but, celui d'exiger une grosse rançon de mes infortunés père et mère, auxquels Dieu n'a pas voulu que je fusse rendue. Après avoir franchi la frontière, les misérables qui m'enlevaient ont attaqué, avec plusieurs de leurs camarades, des voyageurs espagnols, qui les ont mis en fuite. Celui des bandits qui me portait sur son cheval a été tué, et j'ai été recueillie par un des voyageurs, riche propriétaire, qui m'a soignée comme si j'eusse été sa propre fille.

» J'avais éprouvé dans tout mon être une si violente secousse le jour où je vous perdis, que pendant de longues années je ne pus recouvrer la

mémoire des faits qui s'étaient passés. Je ne savais plus d'où je venais, j'avais tout oublié, tout, jusqu'au nom de ma pauvre mère.

» Conduite dans la famille de mon sauveur, loin, bien loin de la France, à l'autre bout de l'Espagne, je fus confiée aux soins des meilleurs médecins du pays; mais je ne retrouvais pas ma mémoire perdue.

» Je ne pouvais rien apprendre, je ne savais plus lire ni écrire.

» Une seule chose produisait sur moi de l'impression : c'était la danse.

» Le chef de la famille au milieu de laquelle je recevais des soins si touchants avait plusieurs filles et un seul fils ; ce dernier, à peu près de mon âge, s'appelait Pedro. Il m'apprit d'abord les danses du pays et, toutes mes facultés se concentrant, m'a-t-on dit plus tard, vers un seul but, celui de danser mieux que mes jeunes compagnes, on fit venir expressément pour moi les plus habiles professeurs de la contrée. Mes progrès étonnaient tout le monde.

» On m'avait donné le nom d'Emparoz.

» A l'époque où j'atteignais ma dix-huitième année, Pedro qui m'avait prise en grande amitié, vint

un matin m'appeler pour répéter un nouveau pas que nous devions danser en l'honneur de la fête de son excellent père.

» J'étais encore couchée. Pendant la nuit entière, des rêves étranges avaient troublé mon sommeil, et j'étais à peine éveillée, lorsque Pedro frappa contre la porte de ma chambre en criant joyeusement :

— » Emparoz ! allons, paresseuse, lève-toi. Il est grand jour.

» Je ne répondis pas d'abord : ce nom d'Emparoz ne me semblait pas s'adresser à moi.

» Pedro redoublait ses appels.

» Une révolution complète s'opérait en moi. En moins de temps que je n'en mets à vous écrire cette ligne, j'étais debout, revêtue de mes habillements, et je me précipitai vers la porte que j'ouvris en disant à Pedro :

— » Est-ce moi que vous appelez ?

— » Mais très-certainement, ma chère Emparoz.

— » Emparoz ! répliquai-je avec un profond étonnement. Mais je ne m'appelle pas Emparoz, je m'appelle Marie.

» Pedro me crut folle.

» Par un miracle que je ne m'explique pas encore, tous mes souvenirs d'enfance me revenaient à la fois. Je revoyais la ferme des Vieux-Chênes, mon père, ma mère, mon frère Jean, le ruisseau, la colline aux lapins. Mais à mesure que mon esprit s'éclairait des souvenirs du passé, mon cœur se serrait, ma vue s'obscurcissait, et si Pedro ne m'eût reçue dans ses bras, je serais tombée évanouie sur le parquet de ma chambre.

» Cette crise, qui pouvait me rendre tout à fait folle, me sauva. Le soir même, après une journée de calme et de repos absolus, j'étais en état de raconter à ma nouvelle famille tous les faits dont j'avais pendant près de sept années perdu la mémoire.

» Il fut convenu que Pedro partirait le lendemain pour la France. Quinze jours plus tard, il revenait ; avec quelles tristes nouvelles, hélas !

» J'appris tout à la fois la mort de mes bien-aimés parents, votre apparition sur leur tombe, votre dévouement pour moi le jour de mon enlèvement et votre départ pour l'armée.

» Joseph, le seul des serviteurs de mon père resté

à la ferme, apprit à Pedro que je n'étais pas votre sœur... D'un seul coup, toutes les amours de mon enfance étaient perdues.

» Que pourrais-je vous dire maintenant, que vous n'ayez deviné?

» Orpheline, et n'ayant plus d'autre appui que la famille au sein de laquelle j'avais été recueillie, pouvais-je la quitter sans ingratitude; et puis, que serais-je devenue?

» Deux années se passèrent encore et... j'épousai Pedro, à cette condition : que je conserverais mon nom d'Emparoz et que mon mari organiserait une troupe de danseurs et de danseuses, avec laquelle nous irions partout donner des représentations.

» L'exercice de la danse, qui m'avait rendu la raison, était devenu pour moi une véritable passion.

» Pedro m'aimait d'un amour si profond qu'il accepta toutes mes conditions et depuis le jour de notre mariage, notre bonheur n'a jamais été voilé par le moindre nuage.

» J'ai toujours, mon bon frère Jean, conservé religieusement au fond de mon cœur le souvenir de mes parents adorés ainsi que le vôtre, mais j'aime

avec passion Pedro, aussi bon, aussi dévoué que vous l'étiez pour votre chère Marie.

» Depuis quelque temps, mon mari avait l'intention de quitter l'Espagne pour se rendre, avec moi et la troupe que nous dirigeons, dans la colonie de l'île de Cuba. Lorsque vous aurez fini de lire ma lettre, nous serons en route pour Lisbonne, où nous devons nous embarquer, mais avant de partir, mon mari vous portera lui-même avec cette lettre un petit sachet qui renferme la croix d'or que mon pauvre père m'avait donnée le jour où il vous fit présent de votre petit fusil.

» C'est ce que je possède de plus précieux au monde, mon bon frère Jean. Gardez toujours cette chère petite croix, pour l'amour de votre sœur Marie qui ne vous oubliera jamais. Pedro m'aime tant qu'il me permet d'attacher, avec une mèche de mes cheveux, le souvenir que je vous prie d'accepter et que j'arrose de mes larmes avant de l'enfermer dans le petit sachet.

» Adieu ! adieu ! mon bon frère Jean. Vous étiez trop bon pour avoir oublié les prières que nous disions tous les soirs aux genoux de notre mère,

Priez souvent pour moi, comme je prie chaque jour pour tous ceux que j'ai aimés sur cette terre.

» Votre sœur affectionnée,

» MARIE GIGON. »

Si Jean Gigon avait pu pleurer tout à son aise après la lecture de la lettre simple et touchante de Marie, *les trente-deux duels de Jèan Gigon* n'eussent peut-être jamais vu le jour, mais le pauvre brigadier n'en eut pas le temps.

A peine avait-il ouvert le sachet joint à la lettre, que la voix du chef de poste venait couper court aux tumultueuses pensées qui grondaient dans son cœur et dans sa tête :

— Jean Gigon, disait le sous-officier, le commandant vous demande tout de suite. Il paraît qu'il y a du nouveau. Allons, ne pleurnichez pas et filez.

— Est-ce que je pleurniche ? riposta presque brutalement Jean Gigon qui avait des larmes plein les yeux.

Et il sortit la tête haute, pour aller voir ce qu'il y avait de nouveau chez le commandant.

CHAPITRE VII

Du second au trente et unième duel de Jean Gigon

En entrant chez le commandant des escadrons des *Chasseurs des Alpes* cantonnés à Portugalette, Jean Gigon fut tout étonné de voir le visage de son supérieur empreint plutôt de pitié que de sévérité, en présence d'un soldat qui la veille avait causé tant de scandale au théâtre.

La conversation ne fut pas longue entre le chef d'escadrons et le brigadier.

— Me voici à vos ordres, mon commandant, dit Jean Gigon.

— Très-bien, brigadier, répondit l'officier supérieur. Asseyez-vous, continua-t-il en désignant un siége à Jean Gigon.

Si j'étais un romancier en vogue, j'aurais une belle occasion d'utiliser mon heureuse mémoire à propos de l'entrevue de mon héros et de son commandant. J'ai quitté le service il y a plus de quinze ans, et je connais encore ma théorie sur le bout du doigt. Mais je le demande en conscience à toutes les personnes qui veulent bien lire mes récits, seraient-elles charmées de me voir reproduire ici la position du soldat sans armes ?

Quel beau thème cependant pour les écrivains à la ligne :

« Jean Gigon, diraient-ils, entra du pied gauche dans la chambre occupée par le chef d'escadrons, commandant le détachement, etc.

» Cette chambre était située dans la partie la plus reculée d'une maison dont la façade donnait sur le port, etc.

» En entrant, Jean Gigon salua l'officier supérieur en prenant par le sommet son bonnet de police (son bonnet de police à lui, Jean Gigon) avec la main

droite, le pouce sur le côté droit du bonnet, les quatre doigts sur le côté gauche, etc.

» Il se plaça ensuite les talons sur la même ligne, les pieds un peu moins ouverts que l'équerre et également tournés en dehors, etc., etc. »

Je pourrais écrire trois cents lignes de cette espèce, mais je me hâte de demander pardon de cette boutade à mes lecteurs et surtout à mes lectrices, pour reprendre mon genre habituel de narration qui m'a procuré tant d'amis après l'apparition des *Souvenirs intimes d'un vieux chasseur d'Afrique.*

Jean Gigon ne fit pas de cérémonie. Il s'assit devant le commandant, qui lui parla en ces termes :

— Brigadier, vous avez donné hier au soir un bien mauvais exemple et j'ai dû prononcer la suspension de votre grade, en attendant la décision du colonel. Mais j'ai reçu ce matin même une visite qui m'a fait changer d'idée. Le mari de la danseuse aux pieds de laquelle vous êtes tombé comme une bombe est venu me voir et il m'a tout expliqué. Je ne vous répéterai pas ce qu'il m'a dit, car vous avez dû recevoir à cet égard une lettre de sa femme.

Je ne veux pas me montrer plus sévère que la

personne dont vous avez failli compromettre la réputation. Je n'enverrai pas de rapport au colonel.

Jusqu'à présent, on n'a pas eu à se plaindre de vous au régiment. Vous êtes un bon serviteur; vous ne manquez pas d'une certaine éducation; vous avez en un mot tout ce qu'il faut pour arriver. Travaillez, étudiez et je vous promets de faire pour votre avancement tout ce qui dépendra de moi.

En attendant, je lève la punition. Retournez à votre escadron, et qu'il ne soit plus question de cette affaire.

Sur ces derniers mots le commandant se leva, Jean Gigon en fit autant et il se dirigea tout pensif vers son logement.

La distance n'était pas grande de la maison du commandant au logement du brigadier. Mais si court que fût le trajet il ne le fut pas assez pour le malheur du désolé Jean Gigon.

Un mauvais camarade venait de l'apercevoir au moment où il allait disparaître dans l'intérieur de la maison où il logeait avec plusieurs chasseurs de son escadron.

— Eh! Gigonnette! cria le brigadier survenant,

est-ce que le commandant veut te marier avec ta danseuse?

Jean Gigon ne songeait à l'instant de cette fatale interpellation qu'à la lettre de Marie et aux bonnes paroles de son supérieur. Les meilleures résolutions germaient dans son cerveau, quand ce terrible mot de Gigonnette vint opérer une révolution complète chez le pauvre brigadier.

Se retourner vivement, courir sur l'imprudent bavard et lui camper sur la joue un soufflet retentissant, tout cela ne dura pas dix secondes.

Cette fois, l'honneur était bien plus sérieusement engagé que le jour de la partie de quadrette.

Deux témoins furent bientôt trouvés.

On se rendit sur le terrain, et comme l'affaire n'était pas arrangeable, les préparatifs du duel ne furent pas longs.

Les sabres coupaient comme des rasoirs: avant l'entrée du régiment en campagne ils avaient reçu le fil chez le maître armurier.

Jean Gigon coupa net l'oreille gauche de son adversaire, qui perdit beaucoup de sang, mais qui eut

jusqu'à sa sortie du service l'agrément d'être désigné par le sobriquet de *réformé*.

A cette époque on fendait l'oreille des chevaux déclarés impropres au service militaire, dans l'armée française. Cette coutume n'a été abolie que longtemps après l'année 1830.

Le blessé ramassa son oreille et il alla philosophiquement se faire panser par le chirurgien du régiment, auquel il persuada que la perte de son cartilage auriculaire provenait du fait de la voracité d'un cheval [1].

Jean Gigon dont les bonnes pensées avaient été si brutalement interrompues, alla boire du vin d'Espagne et pour la première fois de sa vie il s'enivra pour tâcher d'oublier Gigonnette, à jamais

[1] Par une coïncidence assez remarquable, j'ai connu en 1832, au 6e régiment de lanciers, alors commandé par le digne colonel Bougenel, aujourd'hui général de division, un lancier nommé Gigon, dont l'oreille a été, devant moi, tranchée net par un cheval, au moment où le cavalier montait sur la mangeoire pour étendre dans le râtelier le foin et la paille destinés au repas, à la *botte* du soir, pour parler plus militairement.

Seulement, l'oreille du lancier Gigon n'a jamais été retrouvée, La bête féroce qui l'avait tranchée, et qui était surnommée *le Russe*, avait avalé le morceau.

perdue pour lui. Hélas ! ce ne fut pas la dernière.

Mais il n'eut jamais l'ivresse furieuse, pas même tracassière.

A dater du jour de son second duel, dont la cause première ne saurait sans injustice lui être imputée, il devint sombre, taciturne.

Jamais, tant qu'il servit dans les *Chasseurs des Alpes*, il ne parla de son passé à aucun de ses camarades.

Jamais il n'insulta personne et, chose merveilleuse, incompréhensible, mais qui n'en est pas moins réelle, lorsqu'il était surexcité par la boisson il ne manquait jamais à son service.

Dans cet état, il se trouvait toujours raide comme un piquet. Son visage impassible, mais légèrement teinté de rouge sur les pommettes, ne trahissait pas la moindre émotion, même lorsque des chasseurs maladroits faisaient allusion aux aventures dont il semblait avoir perdu le souvenir.

Mais lorsqu'il était à jeun il commettait sottises sur sottises. Il lui est arrivé très-souvent de sortir de bon matin de son logement lorsqu'il était à Portugalette, ou de la caserne après la rentrée en France

du 17e chasseurs à cheval, et s'il ne trouvait pas l'occasion de boire il passait la journée dehors, sans plus songer à l'état militaire que s'il eût été rentier au Marais.

C'est en Afrique, où je l'ai connu, que Jean Gigon me donna les détails de tout ce qui lui était arrivé en France, et je dois l'avouer, c'est en France qu'eurent lieu tous ses duels, à l'exception de deux : le trente et unième et le dernier.

Et cependant Jean Gigon ne fut jamais un duelliste. Jamais, du moins, ses camarades ne l'ont regardé comme tel.

Que le lecteur en juge.

Le premier et le second duel de Jean Gigon, on les connaît.

Après son second duel, il se battit encore cinq fois, parce que d'autres brigadiers s'obstinèrent à l'appeler Gigonnette.

Les brigadiers furent punis, mais Jean Gigon fut cassé de son grade pour avoir pris un jour en très-mauvaise part les observations que lui adressait un de ses capitaines sur sa susceptibilité vraiment déplorable. Des ordres sévères furent toutefois donnés

pour que le nom incendiaire ne fût plus répété; mais une petite allocution prononcée par Jean Gigon, un jour qu'il n'avait pas bu, fit plus d'effet que les ordres des chefs.

— A présent que je suis cassé de mon grade, dit-il aux hommes de sa chambrée, je vous préviens que ceux qui m'appelleront Gigonnette seront des lâches, et qu'au lieu de leur couper les oreilles, je les tuerai. Je ne crains plus de perdre mes galons, ainsi tenez-vous-le pour dit.

Les règlements militaires exigent que les sous-officiers ou brigadiers cassés de leur grade changent d'escadron.

C'est une mesure très-sage, en ce sens qu'elle empêche d'être en contact direct avec leurs anciens subordonnés les chefs redevenus simples cavaliers.

Jean Gigon changea donc d'escadron, mais il ne changea pas de caractère, du moins, tant qu'il resta en France, où l'on se battait fort dans l'armée après la rentrée des troupes qui avaient fait la campagne d'Espagne.

J'ai lu dans les journaux de cette époque, et pendant que j'étais au service beaucoup d'anciens sol-

dats m'ont affirmé, que des régiments entiers avaient plusieurs fois reçu l'ordre de quitter les garnisons où ils se trouvaient, par suite du grand nombre de duels qui avaient lieu journellement dans ces garnisons, entre deux corps appartenant à des armes différentes.

Dans certaines villes, on a signalé de véritables boucheries. Mais aujourd'hui, Dieu merci, des collisions aussi déplorables ne sauraient se renouveler.

Toujours est-il que Jean Gigon eut plusieurs fois le malheur, après la rentrée en France des *Chasseurs des Alpes*, de se rencontrer avec des fantassins.

L'infanterie, la cavalerie et les armes spéciales n'avaient pas encore appris à bien se connaître, comme cela s'est fait depuis l'occupation de l'Algérie, la grande école de notre armée, où pendant huit années consécutives, je n'ai pas entendu un fantassin insulter un cavalier, ni un cavalier insulter un fantassin, uniquement par esprit de corps.

Mais, *per Dios*, après la guerre d'Espagne!

Dans la ville d'Arras, si je ne me trompe, un ré-

giment du génie et un régiment de chasseurs à cheval, qui n'était pas le 17e, ont failli s'entr'égorger.

Pourquoi ?

Parce qu'un chasseur à cheval, dans un cabaret borgne, avait appelé un soldat du génie :

— Terrassier !

Le soldat du génie, rendant allusion pour allusion, avait riposté par l'épithète de :

— Ramasse-crottin !

La vérité historique m'ordonne de reproduire ce vilain mot.

Des deux côtés, *on avait manqué à l'honneur* et on s'était battu.

Jusque-là, cè n'était qu'une rencontre individuelle. Mais en rentrant dans leurs casernes respectives, le soldat du génie, qui avait perdu un doigt à la bataille, s'était plaint énergiquement d'avoir été appelé terrassier.

De son côté, le chasseur, qui n'avait pas reçu une égratignure, avait crié bien haut que les soldats du génie traitaient les braves chasseurs rentrant d'Espagne de ramasse-crottin.

Tous les deux n'avaient pas grand tort, mais il y aura toujours des vérités mauvaises à rappeler.

Alors, comme la retraite n'était pas sonnée, tous les hommes qui n'étaient pas de service étaient sortis en foule des casernes.

On s'était rencontré, on s'était mutuellement insulté, et si les officiers des deux régiments n'étaient pas vigoureusement intervenus, soldats du génie et chasseurs à cheval, au lieu d'aller vider leurs querelles sur les remparts, eussent fini par changer les rues de la ville en véritable champ de carnage.

Jean Gigon se vit donc, bien à contre-cœur, forcé de se battre dix fois, parce que des fantassins l'avaient appelé comme le soldat du génie avait appelé le chasseur à cheval dans la bonne ville d'Arras.

Par contre, dans les intervalles de dix rencontres qu'il n'avait pas provoquées, Jean Gigon se trouva plusieurs fois en promenade avec des hommes de son régiment, qui traitèrent les fantassins de :

— Pousse-cailloux, ou de souris de rempart.

Et il n'estima jamais à moins de dix les duels causés par ses propres camarades.

Jean Gigon me l'a bien souvent juré, jamais il n'a été le provocateur dans ces tristes rencontres ; mais, ajoutait-il, il n'aima jamais, non plus, se laisser marcher sur le pied. C'est cependant ce qui lui arriva.

Adroit comme il l'était, et doué d'un sang-froid à toute épreuve, surtout lorsqu'il avait, suivant son expression, le corps un peu échauffé, il n'était jamais touché.

Aussi les prévôts d'armes appartenant à l'infanterie commencèrent-ils à le provoquer directement.

Jean Gigon n'aimait pas à se battre sans raison. Mauvaises ou bonnes, il voulait en avoir.

Il reconduisit très-poliment le premier prévôt qui vint lui proposer de croiser le fer, absolument comme s'il se fût agi d'aller boire ensemble une demi-tasse de café.

— Pourquoi, lui dit-il, voulez-vous que je me batte avec vous ? Je ne vous connais pas ; vous ne m'avez jamais insulté, pas plus que je ne l'ai fait de

mon côté, et vous m'insulteriez à présent que je n'y ferais pas attention. On s'est déjà bien assez battu depuis quinze jours ; laissez-moi tranquille.

Le prévôt partait, mais il avait son idée.

Il s'arrangeait de façon à se croiser le lendemain ou le surlendemain avec Jean Gigon, si celui-ci sortait de son quartier, et le malin prévôt saluait ironiquement le chasseur en lui disant :

— Monsieur Jean *Gigot* se porte bien ?

Jean Gigon avait horreur de cette façon d'estropier son nom. Une seule fois dans son escadron, un chasseur l'avait appelé Jean Gigot, mais ce jour-là, Jean Gigon était passablement échauffé et il avait toute sa raison. Il se contenta de rire. Mais le lendemain au matin, son camarade de lit lui ayant rappelé ce fait insignifiant, Jean Gigon refit la harangue qu'il avait faite naguère à propos du nom de Gigonnette et l'affaire n'eut pas de mauvaises suites. L'insulte venant d'un prévôt d'infanterie, elle était bien plus grave.

Le prévôt avait réussi, mais il paya cher son succès.

On se battit au sabre.

Jean Gigon, d'un affreux coup nommé *le coup de manchette*, fit sauter le poignet de son adversaire.

Séance tenante, un des témoins du blessé, prévôt comme lui, demanda une revanche à l'épée.

Malheureusement, Jean Gigon était complétement à jeun, il voyait tout en noir.

Il accepta la revanche, et planta trois pouces d'un fleuret démoucheté dans l'épaule du second prévôt.

L'honneur fut déclaré brillamment satisfait pour ce jour-là, et chacun retourna dans sa caserne.

Sans aucun doute, plus d'un lecteur se demandera comment les chefs pouvaient tolérer tous ces duels ?

La réponse sera facile.

D'abord, les chefs n'apprenaient les choses que lorsqu'elles étaient passées.

Ensuite, si active que fût leur surveillance, ils ne pouvaient, à moins de consigner leurs régiments à perpétuité, empêcher des rencontres qui souvent avaient lieu dans des endroits très-éloignés des garnisons.

Lorsque des régiments entiers étaient, comme cela est arrivé à Arras et ailleurs, sur le point de

se massacrer par masses, on avait recours au grand moyen.

Les trompettes et les tambours, sur l'ordre des commandants de place ou des colonels, faisaient entendre subitement la sonnerie et la batterie de la *générale*. Cavaliers et fantassins couraient à leur quartier, car ce signal annonçait un danger ; ce signal, c'était la France qui ordonnait à ses enfants d'aller se ranger sous leurs drapeaux. Désobéir, c'eût été manquer au véritable honneur, et les sottes et sanglantes rencontres cessaient comme par enchantement.

Mais comment aurait-on pu prévoir et prévenir ces duels préparés avec les précautions que certains maîtres d'armes durent emplcyer, pour amener Jean Gigon à se mesurer avec eux ?

Huit jours après la double rencontre qui avait été si fatale à deux prévôts, Jean Gigon reçut, du premier maître d'armes du régiment auquel appartenaient ses deux derniers adversaires, l'invitation d'honorer de sa présence un assaut qui se donnait dans une ville voisine, au profit des pauvres de l'endroit.

Jean Gigon se rendit chez le maître d'armes pour décliner cet honneur et lui déclarer que jamais il n'avait été reçu maître; que la fatalité seule l'avait poussé dans les vingt-sept duels qu'il avait été obligé de subir depuis son entrée au service.

Le maître d'armes avait insisté, puis voyant ses efforts inutiles, il avait accusé Jean Gigon d'avoir caché la vérité en ne se déclarant pas maître; car un maître seul, ajoutait-t-il, pouvait être capable de manier le sabre et l'épée avec tant d'habileté.

Le maître d'armes prononça même le mot de lâcheté.

— Si vous n'étiez pas sergent, répondit naturellement Jean Gigon, vous ne m'accuseriez pas impunément de lâcheté.

— Oh! qu'à cela ne tienne; entre maîtres d'armes on peut arranger les choses.

Et les choses s'arrangèreut si mal pour l'obstiné et breveté bretteur, que Jean Gigon, deux heures plus tard, lui pratiquait une fort jolie entaille sur la poitrine au moyen d'un coup appelé le *coup de banderole*.

Ce beau coup de sabre consiste à fendre la poi-

trine de son adversaire, en diagonale, de l'épaule droite à la hanche gauche.

Afin d'éviter tout soupçon, combattants et témoins étaient partis en voiture par des chemins différents pour se retrouver dans un bois, à quatre lieues de la garnison, et la blessure reçue par le maître d'armes put facilement être mise sur le compte d'un collègue appartenant à un régiment de la garnison voisine.

Jean Gigon ne fut pas inquiété pour s'être battu avec son supérieur, car le secret fut bien gardé par tous les intéressés, surtout par le maître d'armes et ses témoins, tous les trois sous-officiers.

Fort heureusement aussi, le 17e chasseurs à cheval reçut l'ordre de partir de la ville où il se trouvait, pour aller tenir garnison dans une sous-préfecture du midi, où le régiment se trouverait seul.

Jean Gigon, l'homme le moins querelleur du monde, allait donc enfin pouvoir se reposer.

Et de fait, avant de partir pour l'Afrique, c'est-à-dire depuis 1827 jusqu'à 1830, s'il participa à un duel, ce ne fut qu'en qualité de témoin et surtout de joyeux témoin.

CHAPITRE VIII

Le maître d'études et le perruquier

Or, il arriva que dans la sous-préfecture où le 17e régiment de chasseurs à cheval venait de prendre garnison, Jean Gigon fit la connaissance d'un maître d'études attaché au collége de la ville

Ce maître d'études, qui s'appelait Bernard, aimait comme Jean Gigon les promenades lointaines et solitaires.

Je ne dois pas oublier de dire que Jean Gigon dont le temps de service réglementaire allait bientôt expirer, avait été de nouveau nommé brigadier. On

commençait à cette époque à parler vaguement d'une expédition en Afrique, et les chefs de corps avaient reçu l'avis officieux de retenir, autant que possible, sous les drapeaux, ceux de leurs soldats aguerris ayant prochainement droit à leur congé.

Jean Gigon reconquit en conséquence ses modestes galons, sur la promesse faite par lui de se rengager lorsque les hommes de la classe de l'année 1820, à laquelle il appartenait, seraient renvoyés dans leurs foyers.

Pauvre Jean Gigon! dans quels foyers aurait-il pu se retirer?

Redevenu brigadier, il lui fallut se remettre à apprendre la théorie; mais comme il n'apprenait jamais si bien qu'en étudiant à haute voix, il allait dans la campagne et, tout en parcourant les vallées et les collines, il se gravait dans la tête, en les répétant d'une voix de stentor, les commandements et les instructions dont il devait inculquer la pratique à des recrues placées sous sa direction.

Ce fut pendant le cours d'une de ces répétitions en plein air que Jean Gigon rencontra Bernard.

Bernard, étendu sur le gazon, ne récitait pas sa

théorie ; il chantait alternativement sur des airs de sa composition les odes d'Horace et d'Anacréon.

— Vous avez une belle voix, dit-il à Jean Gigon, au moment où celui-ci après avoir lancé de toute la force de ses poumons le commandement de : *sabre à la main*, commençait l'explication dudit commandement.

— A la première partie du commandement, qui est : sabre...

— Sabre de bois, mon camarade, comme vous y allez ! continua Bernard. Vous commandez plus fort qu'un colonel.

Jean Gigon suspendit en même temps sa marche et ses explications.

— Ah ! pardon, dit-il à son interlocuteur, vous étudiez peut-être aussi votre théorie et cela vous dérange que je récite tout haut ; je vais filer plus loin.

— Mais, du tout, répliqua Bernard, ne vous gênez pas pour moi. Je me repose tout simplement, comme vous le voyez ; et, pour ne pas penser à ces mauvais garnements du collége, je causais avec mes auteurs favoris, Horace et Anacréon.

— Ah ! vous ètes au collége ? fit Jean Gigon, vous êtes professeur ?

— Hélas ! non, je suis maître d'études ou si vous aimez mieux...

— Oui, je connais ça. On vous donne un petit nom d'amitié, comme chez nous on en donne aux adjudants-majors et aux adjudants. Vous avez choisi une jolie place...

— Une jolie place ? dit Bernard stupéfait.

— Voulez-vous me permettre de m'asseoir à côté de vous ? continua Jean Gigon, qui n'y avait pas mis la moindre malice. Un beau petit gazon, bien touffu. Ah ! si nous avions là deux ou trois litres de vin d'Espagne, ou autre !

Et tout en parlant, Gigon s'étendait auprès de Bernard.

— Ah ! j'ai cru que vous me parliez de ma place de maître d'études et, franchement, je me disais : Voilà un brigadier de chasseurs qui veut se moquer de moi.

— Allons donc, me moquer de vous ! Au contraire, vous avez une figure qui me plaît beaucoup,

et puisque j'ai la chance de rencontrer un homme instruit...

— Oh ! instruit...

— Je maintiens le mot. Je ne connais pas beaucoup les auteurs dont vous récitiez tout à l'heure le grec et le latin, mais j'en ai entendu parler, et pour les savoir par cœur, nécessairement vous devez être instruit. Voyez-vous, monsieur, j'ai toujours regretté de ne pas avoir continué mes études, et...

Jean Gigon hésita.

— Eh bien ! dit Bernard, pourquoi, si vous avez eu un commencement, ne continuez-vous pas ? ce n'est pas le temps qui vous manque. J'ai quelques heures de liberté par jour, voulez-vous que je sois votre professeur ?

— Je ne ferais peut-être pas si mal, répondit Jean Gigon, comme s'il se fût parlé à lui-même

— Mais voilà bientôt deux heures, ajouta-t-il en regardant le soleil. Il est temps de retourner en ville, pour moi du moins. Si vous voulez partir avec moi, nous causerons en route de cette affaire.

Jean Gigon et Bernard se levèrent et ils n'avaient

pas franchi deux cents pas côte à côte qu'ils étaient presque amis.

En passant devant un cabaret, Bernard offrit à son compagnon de se rafraîchir.

— Je regrette de ne pouvoir vous offrir du vin d'Espagne, mon brave brigadier, dit-il à Jean Gigon, mais le vin du pays n'est pas à dédaigner.

— Le vin est toujours bon, quand il est offert et accepté de bon cœur, répondit Jean Gigon. Entrons; mais je vous préviens que...

Et il frappa sur ses poches qui ne rendirent pas le moindre son métallique.

— Ah! brigadier, ce n'est pas gentil de votre part, ce que vous dites là, répondit Bernard, puisque je vous invite.

— C'est vrai, j'ai dit une bêtise. C'est toujours ainsi lorsque je n'ai rien pris depuis le matin. Enfin, entrons.

On entra dans le cabaret.

On but une bouteille d'abord; Jean Gigon s'égayait, Bernard en fit venir une autre.

— Franchement, dit Jean Gigon, mon cher...

— Bernard, dit l'amphitryon.

— Franchement, mon cher Bernard, vous me faites l'effet d'un bon garçon. Oh! ce n'est pas parce que vous me régalez d'un verre de vin. Tout le régiment sait bien que je ne suis pas un *carottier*. Si vous le voulez, nous deviendrons deux bons camarades.

Bernard interrompit vivement son invité :

— J'aime à vous entendre parler de la sorte, mon cher Gigon. D'autant plus, continua-t-il avec mystère, que je ne serais pas fâché d'avoir pour ami un brave tel que vous paraissez l'être.

En effet, Jean Gigon qui allait atteindre sa vingt-neuvième année, avait une magnifique allure et surtout une bonne tête de soldat, quoique à cette époque il ne portât pas encore la longue barbiche à nulle autre pareille dont son menton fut orné en Afrique.

Aux *Chasseurs des Alpes*, comme dans tous les régiments de cavalerie française, à l'exception de la garde royale, on ne portait pas de barbe au menton, sous la Restauration.

Dans la garde même, si on l'avait tolérée, ce fut à condition qu'elle s'appellerait *la royale*, mais les

soldats ne la désignèrent jamais entre eux que sous le nom d'*impériale*.

En Afrique on l'appela tout simplement la *barbiche*.

Jean Gigon était d'une taille moyenne, mais admirablement proportionnée.

Adroit comme un singe, fort et habile comme un cavalier bédouin du désert, doué d'un tempérament de fer, il conserva toujours une santé si florissante que jamais il n'entra pour cause de maladie à l'hôpital.

Un de nos amis communs, habile dessinateur, m'a fait en Afrique présent d'un portrait du pauvre Jean Gigon. J'ai fait graver ce portrait dont la ressemblance est frappante, et ne justifie pas l'assertion des chasseurs d'Afrique qui prétendaient que Jean Gigon devait ressembler à don Quichotte.

Peut-être était-il né dans le même pays que le héros immortalisé par Cervantes, mais il n'eut pas comme lui l'honneur d'être revendiqué, pour un de leurs enfants, par six des principales villes d'Espagne.

— Est-ce que tout le monde n'est pas brave ? répondit Jean Gigon, aux dernières paroles de son ami Bernard.

— Sans doute, répliqua celui-ci, tout le monde devrait être brave, mais il y a des circonstances...

— Je ne vous comprends pas.

— Par exemple, si un homme capable de m'assommer d'un coup de poing venait pour me frapper, croyez-vous, dit Bernard, que je n'agirais pas sagement en évitant sa rencontre ? Regardez-moi.

Bernard avait plutôt l'apparence d'un jeune garçon chétif et malingre que celle d'un homme, quoiqu'il fût âgé d'environ vingt-cinq ans.

— Eh bien ! et ça ? dit Jean Gigon en frappant sur son sabre.

— Ça, ça, c'est bon pour vous autres militaires, mais moi !

— Voyons, mon cher Bernard, parlons cartes sur table. Quelqu'un vous a-t-il menacé ? avez-vous des ennemis ?

— Non, pas précisément ; mais si je ne craignais pas que vous me regardiez avec pitié, je vous ferais une confidence.

— Ne sommes-nous pas amis ? Parlez.

— Madame la bourgeoise, commença par dire Bernard, donnez-nous une autre bouteille.

— Je vous écoute, fit Jean Gigon après avoir bu son dixième verre de vin.

— Figurez-vous, mon cher Gigon, que j'ai l'habitude d'aller me faire raser...

Jean Gigon regarda en souriant le menton presque imberbe de Bernard.

— Raser ou couper les cheveux, reprit Bernard chez un perruquier dont la femme m'a pris en amitié...

— Oh ! oh ! interrompit Jean Gigon. Vous savez, mon jeune ami, qu'il ne faut jamais mettre sa cuiller dans la gamelle de son voisin ?

— Oh ! reprit Bernard en rougissant légèrement, c est en tout bien tout honneur, au moins. La femme du perruquier m'a pris en affection parce que je lui prête de bons livres, et comme elle aime à s'instruire...

— Comme moi, fit Jean Gigon.

— Il est arrivé que je suis allé chez elle une fois ou deux sans avoir besoin de me faire raser...

— Ou couper les cheveux.

— Eh bien! figurez-vous, mon cher Jean Gigon, que le perruquier, un gros homme rougeaud et rageur, m'a dit hier que si je remettais les pieds dans sa boutique, il me briserait comme une allumette.

— Et franchement, dit Jean Gigon, il n'y a pas d'amourette sous jeu?

— Mais je n'oserais jamais, et quoique l'on dise que cela vienne tout seul, je vous donne ma parole que jamais je n'y ai songé.

— Vous n'avez pas besoin d'y songer, puisque cela vient tout seul. Enfin, vous m'affirmez que la perruquière ne vous a jamais fait d'avances et que, de votre côté, vous ne lui avez jamais conté fleurette?

— Jamais, au grand jamais, mon brave brigadier; le mari est un brutal qui en dit autant à tout le monde. A tout le monde faible comme moi, bien entendu. Et comme il est fort comme un taureau...

— Ah! il est fort comme un taureau, et il menace les faibles? Mon jeune ami, avez-vous besoin de vous faire couper les cheveux aujourd'hui?

— Pas précisément, vous le voyez.

— Oui, mais demain matin, c'est dimanche, il faudra vous faire ratisser le menton. J'ai mon idée.

— Vous voulez que je retourne chez le terrible perruquier ?

— Soyez sans crainte, jeune homme, je serai là. Mais il est temps de rentrer au quartier, et puisque vous avez offert...

— C'est trop juste, dit Bernard, qui paya de très-bonne grâce les trois bouteilles de vin, bues presque entièrement par Jean Gigon.

Et les deux nouveaux amis atteignirent bientôt les premières maisons de la ville.

Avant de se diriger vers la caserne, Jean Gigon dit à Bernard :

— Nous n'avons rien à faire demain ; venez me prendre après la messe militaire de huit heures. C'est le jour du prêt et je serai très-heureux de vous rendre votre politesse. Allons, à demain, et ne faites pas de mauvais rêves.

Bernard fut exact au rendez-vous. S'il avait peur du perruquier, il n'était pas fâché de revoir la perruquière ; mais pour tout au monde il ne fût pas retourné seul dans la boutique du féroce barbier.

En sortant de l'église où le régiment allait chaque dimanche entendre la messe, Jean Gigon aperçut Bernard, et comme notre brigadier ne faisait pas partie du détachement de service en armes, il obtint facilement la permission d'aller rejoindre son ami.

— Heure militaire, c'est très-bien jeune homme, dit Jean Gigon en abordant Bernard. J'ai la permission de rester en ville jusqu'à dix heures du soir, et j'espère que nous allons nous amuser. Allons d'abord chez votre taureau de perruquier.

Bernard voulut faire quelques objections. Il avait réfléchi pendant la nuit; il craignait que son ami le brigadier ne s'attirât une mauvaise affaire, et il finit par dire à Jean Gigon qu'il ne tenait pas à braver la défense du perruquier qui, sans aucun doute, ferait retomber sa colère sur sa pauvre petite femme.

— Mon cher Bernard, répondit Jean Gigon, vous avez trop bon cœur; laissez-moi faire; encore une fois, je réponds de tout. Où demeure votre barbier?

— Là-bas, à droite; la boutique peinte en bleu

de ciel. Ah! mon Dieu! il est justement sur le pas de sa porte.

— Avez-vous peur, jeune homme? dites-le; je vous renie pour mon ami.

— Non, non, mon brave Gigon, je vous suis. Passez devant.

En reconnaissant le jeune et intéressant maître d'études, le perruquier rageur et rougeaud avait serré les poings; mais Jean Gigon ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et il entra dans la boutique après avoir prié très-poliment l'énorme Figaro de lui faire place.

Bernard suivait le brigadier à un quart de longueur de tête.

La perruquière était à son comptoir,

— Pourrait-on se faire friser? dit Jean Gigon en entrant. Mon ami et moi, nous sommes invités à un bal champêtre, et nous voulons être pommadés à la dernière mode.

Le perruquier avait suivi les deux amis.

Bernard n'osait pas regarder du côté du comptoir.

— Voyons, continua Gigon en s'adressant au

frater, et en s'asseyant sur le vieux fauteuil destiné aux patients, m'avez-vous entendu ?

Jean Gigon avait retiré son shako, et il exhibait aux yeux du perruquier une tête dont le sommet ressemblait à s'y méprendre à une brosse à cheval, en service depuis longtemps.

— Vous voulez rire, brigadier ! dit le jaloux barbier. Vos cheveux sont si courts, que je ne pourrais même pas les couper.

— Eh bien ! pommadez-les. Avez-vous peur que je ne vous paye pas ? Vous me friserez les moustaches, si vous êtes assez maladroit pour ne pas savoir friser des cheveux parce qu'ils sont un peu courts.

— Maladroit, maladroit, murmurait le gros barbier. Enfin, je vais vous mettre de la pommade.

Bernard ne disait mot, mais peu à peu, il avait tourné autour du fauteuil occupé par Jean Gigon, et il se rapprochait du comptoir, lorsque le perruquier en passant pour prendre un pot de pommade que lui tendait sa femme, heurta violemment le maître d'études. Celui-ci tomba la face précisément sur la main que la perruquière allongeait vers son

mari. Le maladroit barbier, sans réfléchir qu'il avait causé cet accident par sa brutalité, eut le malheur de frapper de son énorme pied, et par derrière, le pauvre Bernard, en s'écriant :

— Ah ! coquin, vous embrassez la main de ma femme.

Mais au même instant, le brutal recevait la peine du talion, assaisonnée de cette apostrophe :

— Ah ! coquin, vous frappez mon ami après l'avoir jeté sur votre comptoir.

— Mon ami ! monsieur Bernard ! Brigadier ! criait la perruquière.

— Ah ! tu l'appelles ton ami ! hurlait le perruquier.

— Grand lâche ! glapissait Bernard.

— Cela ne se passera pas ainsi, monsieur le coiffeur, dit Jean Gigon en se plaçant entre le comptoir et le perruquier. Vous avez frappé mon ami, un jeune homme doux comme un mouton, et vous êtes fort comme un bœuf.

— Je ne vous connais pas, vociféra le frater. Sortez de ma boutique. Quant à votre ami, je n'en ferai qu'une bouchée. Quand il le voudra, je suis

son homme, à coups de pieds, à coups de poings.

— Du tout, du tout, riposta Jean Gigon avec un sang-froid superbe. Nous égaliserons la partie. Mon ami veut bien vous faire l'honneur de se battre avec vous, mais ce sera au pistolet, les yeux bandés, à trois pas.

La perruquière s'évanouit.

Le perruquier, plus rageur que jamais, eut encore le malheur de s'écrier :

— Le pistolet, l'épée, le canon, tout ce que vous voudrez, pourvu que je tue ce muscadin-là.

Bernard était plus mort que vif.

— Partons, dit Jean Gigon.

— Mère Madeleine! cria Bernard auquel la vue de l'infortunée perruquière évanouie derrière son comptoir sembla rendre un peu de courage, mère Madeleine, votre maîtresse se trouve mal.

Une femme âgée parut au fond de la boutique.

Bernard voulut aider la vieille domestique à secourir l'épouse de son cruel ennemi, mais celui-ci n'avait pas l'intention de laisser sa proie lui échapper.

— Est-ce que vous n'avez pas entendu que je

veux vous tuer, monsieur le maître d'études? Laissez là ma femme et marchons.

— Eh bien, Bernard? dit à son tour Jean Gigon, accompagnant ses paroles d'un regard à donner du courage au plus poltron des hommes.

Tout le monde, à l'exception des deux femmes, sortit de la boutique.

On se dirigea vers le quartier de cavalerie, où Jean Gigon entra, afin disait-il, d'y prendre des pistolets.

Une minute après il en sortait, et se contentait de dire à Bernard et au perruquier :

— Nous trouverons tout ce qu'il faut sur le terrain.

La petite troupe reprit sa marche. Au bout d'une demi-heure elle était arrivée auprès d'un bois sur la bordure duquel s'élevaient à quelque distance plusieurs meules de blé.

Un brigadier de chasseurs, portant un sac sous le bras, paraissait avoir été placé en védette auprès de ces meules.

— Par quel chemin avez-vous donc pris? s'écria-t-il en apercevant les arrivants.

— Par la grande route, répondit Jean Gigon, afin de ne pas éveiller de soupçons. Et toi, on ne t'a pas vu sauter par-dessus le mur du quartier?

— Personne, dit le brigadier; j'avais peur d'être en retard; mais je connais un sentier qui m'a conduit ici en moins d'un quart d'heure. J'ai bien tout, ajouta-t-il en déposant son sac à terre. Oui : deux pistolets, de la poudre, des balles, tout y est.

Une métamorphose semblait s'être opérée chez le perruquier anthropophage. Était-ce la course passablement précipitée qu'il venait de faire? Était-ce la peur? En tout cas, il ne soufflait mot et il regardait avec une sorte de respectueuse frayeur les armes luisantes dont le brigadier faisait craquer les batteries.

Bernard était un peu pâle, mais il avait cependant meilleure mine que dans la boutique du perruquier.

La physionomie de l'homme qui tout à l'heure voulait massacrer le maître d'études changeait à vue d'œil.

Jean Gigon prit la parole :

— Si l'affaire qui nous amène ici pouvait s'arran-

ger, j'en serais bien aise; mais c'est impossible...

— Je n'ai pas de témoins, souffla le malheureux perruquier.

— Mais c'est impossible, continua Jean Gigon, l'honneur outragé s'y refuse. Monsieur, et il désignait le perruquier, a frappé lâchement un pauvre jeune homme qui n'a qu'un tort, celui d'être moins fort que lui. Ce jeune homme à la figure timide et au maintien de jeune fille m'a dit tout bas, chemin faisant, qu'il assassinerait monsieur le coiffeur si celui-ci ne lui rendait pas raison. D'un autre côté, monsieur le coiffeur a déclaré qu'il voulait tuer M. Bernard. Vous voyez bien, mon cher collègue, continua-t-il en s'adressant au brigadier porteur des pistolets, vous voyez bien que l'affaire est inarrangeable. Vous servirez de témoin à monsieur le coiffeur. Maintenant, en action. Nous allons d'abord, ainsi que cela a été convenu, vous bander les yeux, après avoir chargé les armes devant vous.

Jean Gigon et son collègue s'emparèrent chacun d'un des combattants, et procédèrent à leur funèbre toilette.

— Combien de doigts? dit le témoin du perru-

quier, après lui avoir couvert les yeux d'un mouchoir.

— Quinze, répondit celui-ci d'une voix mourante.

— Très-bien, vous n'y voyez pas.

— Combien de doigts? dit Jean Gigon à Bernard.

— Quatre, dit Bernard avec une certaine assurance.

— Très-bien, il n'y en a que deux. A présent, continua Jean Gigon, prenez vos armes.

Un énorme pistolet d'arçon fut remis dans la main droite des combattants.

— Comme c'est lourd! dit le perruquier.

— Nous allons vous placer vis-à-vis l'un de l'autre à cinq pas, reprit d'une voix solennelle l'ordonnateur du combat. Dieu guidera vos coups et le coupable seul doit trembler. Je frapperai trois fois dans mes mains. Au troisième coup, vous ferez feu ensemble. Celui qui tirerait avant le mot *trois,* mon camarade et moi nous l'embrocherions comme un poulet. Collègue, à votre poste.

Le collègue, conduisant le perruquier, le plaça la face tournée vers le nord.

Jean Gigon guidant Bernard, lui tourna la figure vers le sud.

Entre les dos des deux combattants s'élevait la plus énorme des meules de blé, dont l'épaisseur n'était pas moindre de vingt mètres.

— Attention! cria Jean Gigon. Au commandement *un*, vous abaisserez vos pistolets; au commandement *deux*, vous ajusterez, vous n'aurez pas de peine, vos pistolets se toucheront presque par la gueule; au commandement *trois*, vous tirerez. Y sommes-nous? *Un*, *deux*, *trois*.

Les deux coups partirent à la fois.

Le perruquier tomba à la renverse!

Bernard n'avait pas bougé.

Jean Gigon et son collègue étaient muets de saisissement, mais cela ne dura que le moment d'un éclair.

Tous deux s'élancèrent vers l'homme tombé qui ne bougeait pas plus qu'un mort.

— Seriez-vous blessé? dit Jean Gigon.

— Oui, répondit avec effort le perruquier.

— A quel endroit? dirent à la fois les deux brigadiers.

— Là!

Et le misérable barbier porta la main à la partie postérieure de sa cuisse où les deux témoins découvrirent en effet une déchirure produite dans l'étoffe du pantalon par l'introduction d'un corps étranger.

— C'est inoui, dit Jean Gigon. Des armes chargées sans balles; deux imbéciles qui tirent l'un au sud, l'autre au nord, avec une meule de blé entre eux deux, et j'en aurais fait tuer un!

— Voyons, retournez-vous, homme féroce.

Le perruquier se retourna, et les deux témoins de ce duel extraordinaire partirent d'un formidable éclat de rire en voyant le projectile qui avait causé la blessure : c'était une dent de herse en bois, sur laquelle était venu s'asseoir un peu brusquement, il est vrai, le mari de la sensible perruquière.

La plaie n'était pas mortelle. Un peu d'eau fraîche et un mouchoir suffirent à la panser provisoirement. Mais le maladroit perruquier ne voulut pas rentrer en ville avant la nuit.

Combattants et témoins allèrent terminer la journée plus gaiement qu'elle n'avait commencé, dans une guinguette des environs. Le blessé se montra

généreux, à condition que tout le monde garderait le secret, qui fut en effet bien gardé.

Le lundi, en ouvrant sa boutique à six heures du matin, le jaloux perruquier fut salué par sa première pratique du bonjour suivant:

— Et votre blessure, est-elle fermée?

Pendant huit jours, ce fut la même répétition.

———

CHAPITRE IX

Jean Gigon part pour l'Afrique

A dater du jour où il avait si dignement rempli les fonctions de mestre de camp, pendant le duel du maître d'études et du perruquier, Jean Gigon se mit avec ardeur à l'étude, sous la direction de son ami Bernard. Par malheur, Bernard était abonné, lui douzième, à un grand journal parisien, et Jean Gigon, qui ne perdait pas de vue tout ce qui se passait du côté de l'Afrique, abandonnait ses livres et ses leçons aussitôt que la précieuse feuille faisait son apparition dans la modeste chambrette du maître

d'études, qui avait obtenu du principal du collége la permission d'y recevoir le brigadier de chasseurs pendant la durée des classes.

Jean Gigon, après la lecture du journal, ne s'appliquait qu'à connaître la géographie des États barbaresques. Il suivait avec la plus grande attention tous les mouvements de la flotte chargée du blocus des ports de la régence d'Alger, mais son impatience ne pouvait se contenter longtemps d'apprendre huit jours après le dernier petit clerc de la ville, les rares nouvelles venues de ces parages fabuleux.

Pour arriver à connaître un des premiers les événements qui s'accomplissaient dans la Méditerranée sur laquelle l'Europe entière avait les yeux fixés, il s'y prit, ma foi, très-adroitement. Il alla trouver de grand matin un cafetier, on ne disait guère limonadier à cette époque, dont l'établissement attirait la meilleure clientèle de la ville. On y recevait au moins trois journaux !

Trois journaux, par abonnement direct, de Paris.

Une fois en présence du propriétaire de cet établissement hors ligne, Jean Gigon lui fit la proposition suivante :

— Monsieur, je suis, comme vous pouvez le voir à mes galons, brigadier au régiment de chasseurs à cheval, en garnison dans votre bonne ville. Par des raisons de haute convenance, je ne puis fréquenter, selon mon désir, votre magnifique café...

— Mais vous savez bien, brigadier, répondit le cafetier, que c'est le café des officiers...

— C'est précisément une des raison qui me privent de cet honneur ; mais à part celle-là, il y en a d'autres qu'il est inutile de vous expliquer. Et cependant je viens vous proposer...

— Mais puisque je viens de vous dire que mon café...

— Est le café des officiers, je le sais aussi bien que vous. Permettez-moi d'achever : vous avez un fils âgé d'environ douze ans, que vous élevez chez vous. Je viens vous proposer de m'admettre auprès de votre enfant, en qualité de professeur d'escrime, à la seule condition que chaque matin vous me permettrez de lire les journaux. Soyez sans crainte, je viendrai cinq minutes après l'arrivée de la malle-poste et une heure avant que personne ne se présente dans votre café qui n'ouvre pas de très-bonne

heure. Cela vous va-t-il? Je m'appelle Jean Gigon, et si vous désirez prendre des renseignements...

— Comment, brigadier, vous êtes monsieur Jean Gigon?

— Lui-même.

— Ah! vous nous avez bien fait rire avec le gros perruquier et le petit maître d'études. Voulez-vous accepter un petit verre de vieux cognac?

— Un petit verre?

— Un petit ou un grand, brigadier.

— Vous vous méprenez, monsieur, reprit avec dignité Jean Gigon. En répétant les mots un petit verre, j'avais l'intention d'ajouter: c'est bien de l'honneur. Mais petit ou grand, j'accepte.

Tout en dégustant le vieux cognac, Jean Gigon, avisait sur une table les trois journaux parisiens arrivés il n'y avait pas dix minutes, et qui, sous leurs bandes vierges de toute déchirure, exhalaient un parfum de fraîcheur à dérider un nouvelliste moins enthousiaste que lui.

— Vous permettez? dit-il au cafetier.

— Très-volontiers, brigadier, lisez à votre aise pendant que je vais aller réveiller mon gamin. Si

votre figure lui plaît, votre proposition sera acceptée de grand cœur par moi.

— Il serait bien difficile si ma figure ne lui allait pas, murmura Jean Gigon en faisant glisser avec soin un journal, le plus grand, de dessous sa bande.

Dire, ajouta-t-il, que je vais lire les feuilles peut-être avant le sous-préfet ! Avant le colonel, toujours, car le vaguemestre est trop paresseux pour se lever aussi matin que moi.

Jean Gigon n'aimait pas le vaguemestre parce que celui-ci ne lui apportait jamais de lettres. Et c'est si bon de recevoir une lettre au régiment, surtout lorsquelle renferme, même avec des reproches, un mandat sur la poste !

Mais personne ne pouvait écrire à Jean Gigon ; personne ne pouvait lui adresser de mandat sur la poste !

Aussi, avait-il tort de traiter le vaguemestre de paresseux.

Jean Gigon ouvrit le journal.

En tête de la première colonne, il lut avec une émotion profonde les lignes suivantes :

On écrit de Toulon, le .. décembre 1829 :

« Malgré la rigueur de la saison, notre flotte continue le blocus des côtes de la régence d'Alger, avec la plus grande sévérité. Le 15 de ce mois, deux tartanes algériennes chargées de forbans, qui avaient réussi à franchir la ligne de nos croiseurs, ont été attaquées à la hauteur de Palma (Baléares), par le brick de la marine royale *le Cuirassier,* qui d'une bordée a coulé la première et en a fait autant de la seconde en l'abordant par le travers. Le commandant du brick avait donné à son navire toutes les allures d'un brick de commerce désemparé, en masquant sa batterie et en simulant un désordre complet dans sa mâture. Les forbans algériens croyant enlever une proie facile ont été cruellement détrompés par la manœuvre finale du *Cuirassier*.

« *P. S.* — Dans tous nos cercles maritimes, on commence à parler d'une sérieuse et prochaine expédition destinée à châtier les barbares, qui seraient attaqués par terre et par mer. On ajoute même qu'un corps assez nombreux de cavalerie fera partie de l'armée de débarquement. »

— Vivent les cuirassiers! s'écria Jean Gigon en terminant sa lecture.

— Les cuirassiers! répéta le maître du café qui rentrait dans la salle, escorté de son fils. Est-ce qu'il va venir ici un régiment de cuirassiers?

— Oui, les cuirassiers tout de même, reprit avec feu le brigadier de chasseurs, quoique ce soit le *Cuirassier* tout seul qui ait fait ce beau coup-là. Tenez, lisez, bourgeois, et laissez-moi porter cette bonne nouvelle au quartier. Ah! j'oubliais mon élève. Eh bien! mon petit ami, ma figure vous convient-elle?

Le jeune garçon avait appris, comme tout le monde, l'histoire du duel à la meule de blé et il n'était pas fâché de faire connaissance avec l'ordonnateur de ce curieux combat. Sa réponse fut très-claire quoiqu'elle ne s'adressât pas directement à l'interrogateur.

— Oh! oui, papa! je serais très-content d'apprendre toutes les armes, le sabre, l'épée et le pistolet avec M. Jean Gigon.

— Très-bien, mon fils, vous voyez comme votre père.

— C'est bon signe, dit Jean Gigon; nous prendrons la première leçon, ce soir à cinq heures, après la soupe. Je me sauve avec ma nouvelle.

Et Jean Gigon disparut en répétant :

— Ah! il y aura de la cavalerie, comme en Égypte, Allons-nous rire avec les mauricauds! J'ai mon idée.

Les idées de Jean Gigon étaient toujours suivies d'une prompte exécution.

Au lieu de rentrer directement au quartier, l'adroit brigadier se dirigea vers le logement du major, du gros-major, ainsi que les troupiers désignent encore aujourd'hui l'officier supérieur chargé spécialement de tout ce qui regarde les engagements et les rengagements.

— Le major est-il levé? demanda Jean Gigon au chasseur de planton.

— Parbleu, répondit le cavalier, vous savez bien brigadier, que l'ouvrage presse à cause de la classe qui va partir.

— Demandez-lui s'il peut recevoir le brigadier Jean Gigon.

— J'y vais, brigadier.

Une minute se passa.

— Montez, brigadier, cria le chasseur.

Jean Gigon monta et comme il allait toujours droit au but, il n'attendit pas l'invitation de son supérieur pour parler.

— Mon commandant, dit-il en entrant dans le bureau de l'officier supérieur, on m'a rendu mes galons de brigadier à la condition que je me rengagerais. C'est aujourd'hui qu'on signe les rengagements et je viens vous prier de m'accorder une faveur : si le gouvernement envoie de la cavalerie en Afrique, je demande à partir.

— Qu'est-ce que vous me chantez là, brigadier? répondit le major qui n'avait probablement pas encore lu son journal. De la cavalerie en Afrique?

— Mon commandant, si vous ne voulez pas que cela se fasse, je n'ai pas le droit de vous contredire. Mais, si par hasard, après que j'aurai signé un nouvel engagement de huit ans, on demandait des hommes de bonne volonté pour aller se battre en Afrique, je désire être porté sur la liste, ou...

— Eh bien! brigadier, que veut dire cet : ou?

— Ou, alors, j'aimerais autant ne pas rester au régiment.

Le gros-major connaissait trop bien son subordonné pour ne pas se douter que le brigadier eût appris quelque chose de nouveau, et il se fit expliquer les raisons qui avaient déterminé Jean Gigon à venir lui adresser de si bon matin une pareille demande, alors que rien ne semblait la motiver.

Jean Gigon raconta ce qu'il avait lu ; le gros-major se mit à rire, promit de parler au colonel et il congédia le brigadier en lui disant :

— Soyez tranquille, Jean Gigon, nous n'avons pas assez de chance ni l'un ni l'autre pour aller faire une si belle campagne. En tout cas je prends note de votre requête.

Le gros-major se trompait, dans un sens, du moins ; car, non-seulement Jean Gigon, qui n'eut pas le temps de donner beaucoup de leçons d'escrime au fils du cafetier, mais encore quatre escadrons de chasseurs à cheval faisaient, l'année suivante, c'est-à-dire en 1830, partie du petit corps de cavalerie attaché à la grande et glorieuse expédition d'Alger.

Jean Gigon, lui, n'était pas au nombre des élus, mais il fallait compléter sur le pied de guerre les

quatre escadrons. Jean Gigon n'hésita pas; il rendit ses galons de brigadier afin de partir comme simple chasseur.

Après la prise d'Alger, on s'occupa de former une cavalerie spéciale pour le service de la nouvelle conquête de la France.

Cette cavalerie prit d'abord le nom de *Chasseurs algériens.*

Jean Gigon fut un des premiers chasseurs algériens.

Plus tard, les chasseurs algériens furent nommés *Chasseurs d'Afrique.*

Jean Gigon fut un des premiers brigadiers du premier régiment des *Chasseurs à cheval d'Afrique*, car le brave soldat s'était fait remarquer par sa bravoure depuis le jour du débarquement, et il avait pour la troisième fois reconquis ses galons de laine.

C'est au premier régiment de chasseurs d'Afrique que j'ai connu Jean Gigon; c'est de lui que je tiens les détails de tout ce qui précède.

Les faits et gestes de mon héros, que je vais raconter maintenant, ou j'en ai été le témoin oculaire,

ou ils se sont passés pendant que je servais dans le même régiment que le pauvre Jean Gigon.

On ne pouvait guère espérer voir Jean Gigon rester longtemps dans le même escadron.

Tant que l'on se battait, il se battait si bien que, vingt fois, il a été proposé pour le grade de maréchal des logis.

Mais aussi, lorsque la saison d'hiver bloquait l'armée dans ses cantonnements, Jean Gigon, qui avait été fatalement entraîné par le malheur, c'était son expression, à trouver dans l'abus de l'absinthe une déplorable consolation, Jean Gigon manquait à tous ses devoirs, et il se faisait casser de son grade.

— Combien de fois as-tu été cassé? lui demandai-je un jour.

C'était en 1840, et Jean Gigon avait alors vingt ans de service.

— Sept fois, au moins, me répondit-il. Mais tu le vois, les morceaux sont bons.

— Oui, répliquai-je, ils sont encore bons; seulement, si tu continues, tu te feras envoyer aux compagnies de discipline. Laisse donc l'absinthe

de côté; si tu as toujours soif, bois du vin. Tu sais bien que le vin ne t'a jamais fait commettre de sottises, tandis que l'absinthe t'abrutit. Je te le répète, tu finiras par aller aux *disciplinés*, et, qui sait, peut-être aux *zéphirs.*

— Moi, aux disciplinés! moi aux zéphirs! s'écriait Jean Gigon. *Moi, Jean Gigon, directeur des botillons au camp d'Erlon!* Allons donc!

Dans le chapitre suivant, je donnerai l'explication du titre, aussi bizarre qu'historique, que le premier de chasseurs à cheval d'Afrique avait, à l'unanimité, décerné à Jean Gigon.

CHAPITRE X

Jean Gigon, directeur des botillons au camp d'Erlon

L'emplacement occupé aujourd'hui par la ville de Bouffarick, au beau milieu de la plaine de la Mitidja, en Algérie, servit d'abord à l'établissement d'un camp retranché appelé le *camp d'Erlon*, du nom du lieutenant-général comte Drouet d'Erlon, son fondateur.

Pendant longtemps, trop longtemps peut-être, le camp d'Erlon ne fut qu'un poste militaire merveilleusement placé au centre de la plaine la plus fer-

tile du monde, et ce fut seulement vers 1842 que le père Bugeaud, j'appelle l'illustre maréchal comme tous les soldats le désignaient en Afrique, vint demander des comptes sévères aux colons auxquels de magnifiques concessions avaient été accordées.

On disait bien déjà, cinq ou six années avant l'arrivée du maréchal Bugeaud : La ville de Bouffarick, mais quelle singulière ville !

Chaque printemps, les colons résidant à Bouffarick allaient, sous la protection des troupes, couper des foins superbes qui ne leur coûtaient pas une obole en frais de culture, et ils les vendaient ensuite à l'administration.

Pendant le reste de l'année, messieurs les colons s'établissaient presque tous cabaretiers, et les terres se cultivaient à la grâce de Dieu.

Au printemps suivant, on recommençait la coupe des foins, et ainsi de suite.

Mais tout changea de face après l'inspection du père Bugeaud.

Les interrogatoires n'étaient pas longs :

— Vous, monsieur, disait le maréchal à un colon, qui, bon an mal an, avait vendu pour vingt mille

francs de fourrage, dont la récolte avait coûté la vie à une douzaine de soldats tués par les maraudeurs ou par les fièvres, on vous a accordé une concession de deux cents hectares de terrain dont il n'aurait fallu que gratter la surface pour obtenir des récoltes prodigieuses. Qu'avez-vous récolté ?

— Du foin, monsieur le maréchal.

— Très-bien, du foin dont chaque botte a coûté la vie à un chasseur. Votre concession vous est retirée, car vous vous étiez engagé à cultiver vos terres et vous ne l'avez même pas essayé. A un autre.

L'autre avait récolté du trèfle qui croissait tout naturellement sur sa concession.

Naturellement aussi, l'autre se voyait retirer sa concession, et des travailleurs remplaçaient les paresseux. On faisait des plantations, on labourait, on semait du blé, on bâtissait de bonnes maisons qui formaient de belles rues largement arrosées par des cours d'eau vive, et Bouffarick pouvait enfin porter avec orgueil le nom d'une véritable ville.

Jean Gigon était présent à la fondation du camp d'Erlon, en 1834.

Avant qu'aucun colon n'eût mis le pied sur le sol fertile de cette contrée, tous les chasseurs d'Afrique qui savaient manier une faux, allaient chaque matin, sous la protection de pelotons armés et de l'infanterie, couper ces beaux foins dont je viens de parler, et qui étaient disposés en meules énormes pour l'approvisionnement des magasins de l'armée d'occupation.

Jean Gigon, qui avait été berger pendant une dizaine d'années, n'avait pas tardé à se faire remarquer par l'habileté avec laquelle il maniait la faux, et le capitaine de son escadron l'avait bientôt nommé directeur des faucheurs.

Mais l'hiver, on ne fauchait plus, et on utilisait la saison en faisant confectionner pour la cavalerie une espèce particulière de bottes de foins, contenant dans un volume très-restreint assez de fourrage pour nourrir un cheval pendant vingt-quatre heures, au moins.

Tout le monde a vu, en France, des cavaliers de service emporter de la paille et du foin dans des filets suspendus de chaque côté de la palette de la selle. Mais ces filets ne contiennent qu'une faible

ration, et en Afrique il fallait pouvoir emporter sur chaque cheval de quoi le nourrir, à part l'orge, au moins pendant huit jours.

On inventa les botillons.

Voici la manière de procéder, en usage aux chasseurs d'Afrique, pour la confection de ces botillons.

Un chasseur prend un tas de foin qu'il secoue avec soin, de façon à en retirer tout corps étranger. Cela fait, il s'assied les jambes écartées sur le tas.

Un second chasseur muni d'un petit morceau de bois, prend sur le tas une petite poignée de foin, le plus long possible, et d'un tour de main il en fait un lien au milieu duquel il passe son morceau de bois, en ayant soin de ne pas opérer de solution de continuité entre le commencement de cordage et l'amas de foin qui sert de siége à son camarade.

Le second chasseur s'éloigne à reculons en tournant continuellement son morceau de bois, et le chasseur assis fait filer entre ses mains tout le fourrage qu'il a réuni. C'est le métier de cordier renversé.

Le cordier, c'est le chasseur assis; l'enfant qui tourne la roue, c'est le chasseur qui marche à reculons.

Ces cordes en fourrage se font d'une longueur indéterminée.

Lorsque tout l'amas de foin est transformé en cordage, on replie cinq ou six fois sur elle-même une des extrémités de ce cordage, dont le restant est enroulé et serré fortement autour de la petite botte formée par les replis, et le botillon est fait.

On faisait donc au camp d'Erlon une longue provision de botillons pour les éventualités des campagnes à venir, et Jean Gigon déployait une si grande adresse dans leur confection qu'il fut chargé de la surveillance spéciale de cette partie du service.

Il n'avait pas son pareil dans tout le régiment pour faire un botillon de parade, et le jour où il vint présenter à son capitaine un amour de botillon pesant dix livres, formé d'un cordonnet de foin mince comme le petit doigt et long de plus de cent cinquante pieds avant d'être roulé sur lui-même, le tout pas plus gros que le bras, Jean Gigon fut à l'unanimité nommé par les chasseurs : *Directeur des botillons au camp d'Erlon*. Il ne tarda pas à se montrer digne d'un si grand honneur.

Les communications entre le camp d'Erlon et

Douéra, poste intermédiaire placé sur la route d'Alger à Bouffarick, n'étaient pas faciles pendant les dix premières années de l'occupation française.

Il arriva très-souvent que la faible garnison de ces postes, mais surtout celle du camp d'Erlon, furent bloquées par des milliers de cavaliers arabes; de telle sorte qu'avant la merveilleuse invention des télégraphes aériens manœuvrés par des soldats, et qui disaient souvent tout le contraire de ce qu'ils auraient dû dire, les rapports de camp à camp devenaient impossibles.

Mais impossible, pour ce qui peut être entrepris en guerre, n'est pas français. Jean Gigon se chargea de le prouver.

Depuis huit jours, la plaine de la Mitidja était couverte de cavaliers arabes. Ils venaient jusque sur le bord des fossés échanger des coups de fusil avec la petite garnison du camp d'Erlon, réduite complétement à la défensive, et, cependant, le commandant supérieur devait envoyer au général qui se trouvait à Douéra une dépêche de la plus haute importance.

En faisant une sortie générale, on ne pouvait rien espérer de bon; il y avait plus de quatre mille

Arabes exécutant des fantasias effrénées dans la plaine, sur la route de Douéra, et c'eût été courir volontairement au-devant d'un massacre complet.

Le commandant se désolait, non qu'il tremblât pour lui ou pour ses hommes, mais il se désolait de ne pas avoir sous la main quelque bon espion bédouin capable de se glisser la nuit, comme un serpent, dans les marécages qui entouraient la place, pour de là gagner les montagnes du Sahel, sur un des points desquelles est situé l'établissement de Douéra.

Jean Gigon, devenu une des autorités du camp d'Erlon, eut vent de la chose.

Il alla trouver le commandant supérieur.

— Mon commandant, lui dit le brave brigadier, vous avez l'intention d'envoyer une dépêche à Douéra. Si vous voulez me laisser choisir quatre hommes de mon escadron, quatre pendards de ma connaissance, je pars ce soir, et deux heures après, le général aura votre dépêche, en mains propres, à Douéra.

Le commandant connaissait Jean Gigon. Il ne fit aucune objection. Seulement, il fit écrire la dépêche

en cinq expéditions, et remit le tout à l'intrépide brigadier, en se contentant de lui dire :

— Allez, et que Dieu vous conduise !

Jean Gigon alla, et deux heures après, le général commandant à Douéra recevait les cinq exemplaires de la dépêche. Le hardi brigadier et ses quatre chasseurs avaient franchi en moins d'une heure plus de seize kilomètres.

Au moment où Jean Gigon se présenta devant le général, celui-ci crut tout naturellement que le brigadier venait d'Alger, la route de Douéra au camp d'Erlon se trouvant interceptée.

— Vous venez d'Alger? dit-il à Jean Gigon, en recevant les cinq dépêches.

— Non, mon général, je viens du camp d'Erlon.

— Du camp d'Erlon? Êtes-vous fou !

— Non, mon général, je ne suis pas fou. Je viens du camp d'Erlon avec mes quatre hommes et mes cinq dépêches.

— Comment vous appelez vous, brigadier?

— Jean Gigon, directeur des botillons au camp d'Erlon.

— Auguste! cria le général en appelant son do-

mestique, apporte deux verres et une bonne bouteille de vin. Où sont vos quatre hommes, brigadier !

Ils m'attendent en bas pour repartir.

— Auguste, continua le général, tu vas dire aux quatre chasseurs qui sont en bas d'emmener leurs chevaux et celui du brigadier, aux écuries de l'escadron qui se trouve au camp. Tu conduiras ensuite les hommes à la cantine, où je leur ouvre un crédit illimité : des braves comme eux ne doivent pas se griser, en remontant, tu apporteras une autre bouteille.

— Brigadier, buvez un coup et racontez-moi votre voyage.

Jean Gigon, qui avait du savoir-vivre, remplit les deux verres.

— A votre santé, général, dit-il, en vidant le sien d'un bloc.

— Merci, brigadier, asseyez-vous.

— Figurez-vous, mon général, que le commandant du camp d'Erlon n'avait pas d'espion arabe pour vous envoyer sa dépêche ; alors j'ai demandé à m'en charger ; mais comme je pouvais avoir le cou coupé en chemin, on a fait cinq dépêches que

voilà. J'ai choisi, pour venir avec moi, quatre *lapins* de l'escadron ; nous avons sellé nos chevaux qui ne demandaient pas mieux que de prendre l'air, car depuis huit jours nous sommes bloqués.

Nous sommes sortis à la brune du camp retranché, et vous savez que dans le pays des Bédouins. la brune ne dure pas longtemps ; la nuit vient tout de suite ; je comptais là-dessus.

Les deux côtés de la route étaient tout blancs d'Arabes, mais petit à petit, tout devenait noir.

— Y sommes-nous ? dis-je tout bas à mes hommes.

— Oui, Jean Gigon.

— Allons-y.

Et comme j'ai une belle voix, je me mets à commander de toutes mes forces :

— Marchez quatre, au trot !

Mes quatre chasseurs que j'avais choisis, passez-moi le mot, général, parmi les plus gueul..., enfin parmi les mieux embouchés de l'escadron, répètent après moi et chacun son tour :

— Marchez quatre au trot !

Les Arabes qui grouillaient à droite et à gauche de

la route, s'arrêtent droits comme des piquets. Nous filions comme des éclairs. Je continue mes commandements :

– Formez les pelotons, au galop !

Les Arabes croient avoir affaire à un escadron, et ils n'osent pas tirer de peur de se tuer les uns les autres.

A la hauteur du puits, vous savez, mon général, le puits qui se trouve à moitié chemin de Bouffarick, au pont des Chevalets, un tas de Bédouins nous barre le chemin. Nous passons dessus.

Nous voilà au blockhaus du pont des Chevalets. Une fois le pont franchi et les marécages laissés derrière nous, c'était fini.

— Attention, dis-je à mes hommes : sur la queue du quatrième escadron, face en arrière, ordre inverse en bataille !

Une vraie manœuvre de régiment, mon général ; j'en suis encore tout égosillé.

Et Jean Gigon lorgnait la bouteille.

— Faites, mon brave, répondit à ce langage muet, mais significatif, le général qui avait très-bien compris.

Jean Gigon avala son second verre de Bordeaux, et il reprit sa narration :

— Mes capitaines répètent encore, mais c'était la continuation de la frime ; ils avaient le mot d'ordre.

En passant devant le blockhaus, nous crions tous les cinq à la fois :

— Chasseurs d'Afrique ! les Bédouins nous suivent.

Les trente hommes qui gardaient le blockhaus avaient entendu nos commandements, et ils garnissaient déjà les banquettes du retranchement faisant face à la route. Je commande :

— Commencez le feu !

Nous nous arrêtons tous les cinq pour laisser respirer nos chevaux. Les bonnes bêtes nous ont devinés, et elles sont retournées du côté des *Arbia*. Nous tirons nos cinq coups de fusil, nos cinq coups de pistolet, et pendant que la garnison du blockhaus exécute un feu d'enfer, nous faisons un demi-tour, nous grimpons dans la montagne et nous arrivons à Douéra.

Maintenant, mon général, si vous voulez me donner un reçu de mes cinq dépêches, nous allons repartir.

Tout en écoutant Jean Gigon, le général avait ouvert la dépêche expédiée par le commandant du camp d'Erlon.

— Vous repartirez avec moi, brigadier, dit-il à l'intrépide soldat. En attendant, allez vous reposer, et comptez sur moi. Vous êtes un brave.

— Vous êtes bien bon, mon général, riposta Jean Gigon, mais si je ne rapporte pas la réponse à Bouffarick, le commandant sera inquiet.

— Soyez tranquille, vous dis-je. Nous y serons demain de bonne heure.

— Alors, bonsoir, mon général.

— Bonsoir, brigadier. Vous et vos quatre chasseurs, vous marcherez avec moi demain à la tête de la colonne que je conduis au camp d'Erlon.

Jean Gigon sortit.

— Vous oubliez quelque chose, mon brave ! cria le général emportez donc cette bouteille.

Jean Gigon rentra, prit la bouteille restée pleine sur la table et disparut en marmottant ces paroles:

— Il est de fait qu'elle se serait joliment ennuyée toute seule pendant la nuit.

Et il alla retrouver ses quatre valeureux compagnons.

Le lendemain, à dix heures du matin, une colonne forte de quinze cents hommes faisait son entrée au camp d'Erlon, sans avoir eu besoin de tirer un coup de fusil pendant le trajet entre les deux camps.

Les quatre mille cavaliers arabes de la veille exécutaient toujours leur fantasia dans la plaine, mais ils ne s'approchèrent pas assez près de la route pour qu'un engagement s'ensuivît.

Jean Gigon marchait avec ses quatre *lapins,* en tête de la colonne, immédiatement après le chef du corps d'armée.

— Vous verrez qu'ils ne viendront pas à portée de fusil, dit le général à ses officiers d'ordonnance.

— Parbleu ! répondit Jean Gigon, ils nous ont reconnus !

Jean Gigon nous dira lui-même, dans le chapitre suivant, pourquoi les bonnes intentions du général à son égard ne purent aboutir à bien.

CHAPITRE XI

Réflexions de Jean Gigon. — Ses aventures avec un bonnet de bal

Quelque temps après avoir accompli son merveilleux exploit du camp d'Erlon, Jean Gigon, dont la vie devait être continuellement parsemée des événements les plus extraordinaires, Jean Gigon devenait, par la force des choses et conjointement avec un bonnet de bal, le héros d'une aventure que je me serais bien gardé de passer sous silence.

Jean Gigon était de planton chez le colonel de son régiment.

L'habitation du colonel, un des plus rudes colonels

de l'armée d'Afrique, était située en dehors du camp de Mustapha, sur une des belles collines du Sahel algérien qui s'élèvent parallèlement à la côte, à droite de la route conduisant d'Alger à la maison Carrée.

Devant la maison, entièrement occupée par le colonel et sa famille, on remarquait un magnifique palmier ; à droite de la porte d'entrée se trouvait un banc de pierre sur lequel venaient d'habitude s'asseoir les brigadiers mis, d'après les règlements militaires, pour vingt-quatre heures à la disposition immédiate du colonel, eux et leurs chevaux.

Trois heures de l'après-midi venaient de sonner au camp de Mustapha. Jean Gigon, tout botté et la giberne sur le ventre, le sabre au côté, sommeillait doucement sur le banc de pierre, pendant que son cheval mangeait la ration d'orge de l'après-midi dans une petite écurie disposée pour recevoir les montures des cavaliers de service chez le colonel.

Le colonel était sorti en phaëton pour faire une promenade, le calme le plus complet régnait autour de l'habitation.

— Si je fumais une pipe, pour me réveiller ? se dit tout à coup Jean Gigon. Le colonel est parti, par

conséquent pas d'ordres à porter, j'aurai donc tout le temps voulu, et surtout pas de dérangement.

Aussitôt dit, aussitôt fait. La pipe de terre, une pipe toute noircie, de la tête à l'extrémité de son court tuyau, par l'usage incessant qu'en faisait son propriétaire, est tirée de la profondeur de la poche droite du pantalon, où elle reposait mollement sur un vieux mouchoir à carreaux. Après la pipe, Gigon sort de la vaste cavité une blague à tabac, jaunie et ridée, comme la figure du vieux brigadier. La pipe est bourrée, le tabac s'allume, et Jean Gigon se plonge dans ses réflexions.

— Allons, se disait le brave soldat, me voilà encore une fois brigadier, je n'en sortirai pas ! Si, plutôt, j'en sors trop souvent de ce pauvre grade que je ne peux franchir. Décidément, je n'ai pas de chance... Pas de chance ! Ai-je raison de parler ainsi ? Ah ! j'ai manqué mon affaire après mon petit voyage du camp d'Erlon à Douéra.

J'étais en belle passe pour arriver, mais le diable a voulu que mon escadron rentrât à Mustapha, et un jour que j'étais commandé de planton à l'état-major général, avec un chasseur sous mes ordres, est-

ce que je ne me suis pas mis dans la tête de faire exécuter des grandes manœuvres à mon homme tout seul, sur la place du gouvernement, en plein midi, à Alger!

On a bien ri, mais on m'a cassé de brigadier et on m'a remis chasseur. Depuis, nous avons eu une belle affaire du côté de Blidah. Je me suis jeté au milieu des Arabes, et parce qu'ils n'ont pas voulu me tuer, et que de mon côté j'en ai démonté quelques-uns, on m'a refait brigadier pour la septième ou la huitième fois... je ne les compte plus.

Quand je songe que des jeunes gens entrés au service bien après moi sont déjà sous-lieutenants, lieutenants et même capitaines! Capitaine! si Marie pouvait un jour me voir avec deux belles épaulettes d'argent!

Pauvre Marie, où est-elle? Pense-t-elle à moi, seulement? J'ai toujours sa lettre et sa petite croix! sa petite croix qui me fait passer au travers des Bédouins sans attraper une égratignure.

Jean Gigon regarda tout autour de lui. De la place où il était assis, il pouvait voir au loin, sur la

route d'Alger; dans la maison, on n'entendait pas le moindre bruit.

Il se trouvait bien seul.

Le vieux brigadier entr'ouvrit sa capote, et glissant la main droite sur sa poitrine, il en retira une espèce de petit sac en drap rouge suspendu à son cou par un cordon de cuir. Après un second coup d'œil circulaire, Jean Gigon tira de la main gauche la pipe qu'il tenait entre ses dents, et la posa sur le banc de pierre, puis saisissant de la main droite son képi qu'il porta devant ses yeux, absolument comme s'il avait cherché à lire le nom absent du fabricant de sa coiffure, il y plongea cette main, tenant toujours le petit sac de drap rouge, sur lequel il imprima plusieurs baisers convulsifs.

Dans ce petit sac étaient renfermés le sachet en soie contenant la lettre et la croix d'or de sa chère Marie.

Au même instant, Jean Gigon entendit au-dessus de sa tête un petit bruit.

— Psitt, psitt, suivi de ces mots prononcés à voix basse : Brigadier, brigadier !

C'était la soubrette de madame la colonelle qui se

permettait d'attirer de la sorte l'attention du planton.

Jean Gigon rentra vivement la main sous sa capotte, dont il remit non moins vivement les boutons; il se coiffa plus promptement encore, et il se mit à tousser de toutes ses forces pour faire croire, à tout hasard, qu'une opiniâtre quinte avait seule fait couler deux grosses larmes roulant dans son épaisse moustache.

Mais la soubrette avait bien autre chose à faire que de chercher à connaître ce que pouvait regarder dans son képi le brigadier de planton.

Jean Gigon leva le nez en l'air, et il aperçut la soubrette penchée à une fenêtre, précisément audessus du banc de pierre.

— Est-ce moi que vous appelez, mademoiselle? dit-il de son air le plus aimable, car il avait déjà recouvré tout son sang-froid.

— Mais oui, brigadier, montez vite; madame veut vous parler.

Jean Gigon secoua la cendre de sa pipe, la remit dans sa poche, rajusta son ceinturon, replaça sa

giberne sur le dos, et il se rendit à l'appel de la soubrette.

Celle-ci conduisit le brigadier dans un salon où se trouvait la femme du colonel.

Jean Gigon, en présence de sa supérieure, fit le salut militaire, et il attendit dans cette respectueuse position.

— Mon ami, dit madame de X..., vous n'avez rien à faire en ce moment ?

— Absolument rien, ma colonelle, répondit Jean Gigon.

— Pouvez-vous disposer d'une demi-heure ?

— A vos ordres, ma colonelle, deux heures, toute la journée s'il le faut.

— Oh ! il n'en faut pas tant. Vous avez un bon cheval ?

— Je l'appelle *Fend-l'air*, ma colonelle.

— Eh bien, mon ami, voici une lettre que je vous prie de porter à son adresse, rue Bab-Azoum, à Alger. On vous remettra en échange quelque chose de très-léger et de très-peu embarrassant. Vous auriez la bonté de me l'apporter. Le colonel

ne rentrera pas avant trois quarts d'heure et je peux compter sur vous, brigadier ?

— Ma colonelle, Jean Gigon, ancien directeur des...

— Ah ! c'est vous, monsieur Jean Gigon ! Je suis très-heureuse de vous voir de planton aujourd'hui, car je sais que vous ne manquez jamais à votre parole, et quoiqu'il ne s'agisse pas de service...

— Soyez tranquille, ma colonelle, dit Jean Gigon en prenant la lettre, le temps d'aller et de revenir au galop ; je ne serai pas dix minutes en route. Je descends brider Fend-l'air et je reviens.

— Merci, mille fois merci, brigadier ; je compte sur vous, mais ne commettez pas d'imprudences.

Cinq minutes après cet entretien, Jean Gigon galopait dans la rue Bab-Azoum, à la recherche du numéro indiqué sur la lettre que lui avait remise la femme du colonel.

Il s'arrêta devant les arcades d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par les ateliers d'une modiste en grande réputation à Alger.

— Est-ce ici Mme Paméla ? cria Jean Gigon sans mettre pied à terre et en s'adressant à une jolie de-

moiselle de comptoir qui flânait à l'entrée du magasin.

— Oui, monsieur, répondit la demoiselle.

— Eh bien, mademoiselle, voici une dépêche que je vous prie de remettre à votre bourgeoise. J'attends la réponse.

La réponse ne fut pas longue à venir.

La gentille messagère reparut bientôt, et elle remit au brigadier un objet enveloppé de papier gris, et qui devait être bien léger en effet, car Jean Gigon ne put s'empêcher de dire :

— Mais, mademoiselle, ma colonelle m'a parlé d'un paquet : ce n'est pas un paquet que vous me donnez là.

— C'est bien ce qui vous trompe ; c'est un paquet très-précieux, au contraire, monsieur le brigadier.

Dans ce temps-là, les demoiselles de magasin, à Alger, connaissaient parfaitement les différents grades de l'armée. Honni soit qui mal y pense !

— Alors, reprit Jean Gigon, il faut prendre garde à la casse.

— Certainement ; il faut le porter en l'air, comme cela.

Et la rieuse étendit son bras droit de toute sa longueur et à hauteur de sa charmante tête.

— Bon voyage, brigadier.

Cela dit, l'espiègle rentra dans l'atelier en laissant au milieu de la rue Bab-Azoum Jean Gigon, son cheval et le paquet enveloppé de papier gris.

— Eh bien ! me voilà gentil, se dit le brigadier, en imitant le geste de la jeune modiste. Enfin, à la guerre comme à la guerre. Allons, en route, Fend-l'Air.

Fend-l'Air partit au galop, mais il ne courut pas loin sans s'arrêter. Au moment où il allait s'engager sous la porte Bab-Azoum, toujours encombrée de piétons, de chameaux et de voitures, une voix railleuse fit entendre ces mots :

— Eh ! Jean Gigon, est-ce que tu portes des œufs dans ton papier ?

Jean Gigon regarda autour de lui et il reconnut dans la foule un de ses collègues.

— Tiens, c'est toi, Godard ! dit-il à son interlocuteur, comment se fait-il que tu te trouves maintenant à Alger ? Tu as donc manqué l'appel du passage ?

— Mais pas du tout, répondit Godard, j'ai la permission. Figure-toi que, ce matin, le vaguemestre m'a payé un petit mandat de quinze francs que mon brave homme de père m'avait envoyé... Mais tu n'aimes pas entendre parler de vaguemestre, mon pauvre Gigon. Je viens de te dire une bêtise, je vais réparer cela.

Godard frappa joyeusement sur la poche de son pantalon.

— Impossible, reprit Jean Gigon qui avait trop compris le geste de son camarade. J'ai promis de rapporter ce paquet à la colonelle, et tu comprends...

— Parfaitement. Mais ce sera l'affaire d'un instant; à deux pas d'ici, rue de Chartres, je connais un Maltais qui possède du petit vin d'Espagne que je veux te faire goûter. Une seule bouteille et tu fileras.

— Une seule bouteille, dit Jean Gigon, bien vrai?

— Tu verras. Allons, fais vite demi-tour et suis-moi. Après tout, ce n'est pas positivement un service militaire que tu fais là!

— Militaire ou non, je ne veux pas manquer à ma parole.

— Mais tu n'y manqueras pas, obstiné. Tiens, nous voilà arrivés. Donne-moi ton paquet et mets pied à terre.

— Prends garde, c'est casuel.

— Ohé! *yaoulé*, cria Godard à un petit juif, viens prendre le cheval de mon ami et conduis-le dans la petite rue à côté, que les officiers ne le voïent pas.

L'enfant obéit et les deux amis entrèrent chez le Maltais.

Jean Gigon avait repris son paquet.

Vingt minutes après être entré avec Godard dans le cabaret dont le propriétaire débitait de si bon vin d'Espagne, Jean Gigon, la figure passablement illuminée, remontait sur son vaillant coursier, mais cette fois, il n'avait plus de paquet à la main.

— Tu n'oublies rien? lui dit Godard.

— Absolument rien, répondit Jean Gigon. Tu sais bien que j'ai eu soin de mettre le *bibelot* de côté.

— Tu vois bien aussi qu'il n'y a pas de temps perdu. La colonelle t'avait donné une demi-heure : dix minutes pour faire la commission, vingt minutes pour boire nos six litres de muscat; tu seras encore

en avance. Maintenant une poignée de main et au galop.

Fend-l'Air partit comme un boulet de canon.

Jean Gigon était tout heureux de ne pas manquer à la parole qu'il avait donnée. Après avoir mis pied à terre dans la cour de la villa du colonel et conduit son cheval à l'écurie, il allait se diriger vers l'escalier conduisant aux appartements, lorsqu'il entendit le bruit d'une voiture.

— Si c'était le colonel? pensa Jean Gigon; et il sortit vivement de la cour pour aller prendre son poste habituel sur le banc de pierre.

Le vieux brigadier ne s'était pas trompé. A peine s'était-il assis, après avoir aperçu le phaëton bien connu de M. de X..., que la légère voiture s'arrêtait devant la porte de la villa.

Le colonel mit pied à terre.

— Il n'y a rien de nouveau, brigadier? dit-il en passant devant le planton qui lui faisait le salut militaire.

— Rien, mon colonel.

— Baptiste, ne descendez pas, reprit l'officier

supérieur en s'adressant à son cocher, nous allons retourner à Alger.

Le colonel monta dans ses appartements.

Jean Gigon reprit sa place sur le banc. Le brave brigadier se sentait trop joyeux d'être revenu avant le terrible officier, pour s'inquiéter outre mesure de la commission qui lui avait été confiée. Il se serait bien gardé, au contraire, d'aller en rendre compte en ce moment.

— Car enfin, se disait-il, peut-être la colonelle ne veut-elle pas que son mari sache ce que j'ai rapporté d'Alger. Décidément, il vaut mieux que j'attende. Si la colonelle est pressée, elle m'enverra sa soubrette et l'autre n'y verra que du feu.

Et Jean Gigon reprit sa place sur le banc de pierre, où il ne tarda pas à s'endormir avec le calme d'un chasseur d'Afrique qui aurait sauvé la vie à la femme de son colonel.

Voyons, pendant le sommeil de Jean Gigon, ce que faisait l'autre, ainsi que mons Gigon s'était permis de désigner *in petto* son colonel.

Le colonel était arrivé dans le salon du premier étage, où il avait trouvé Mme de X... en grande toi-

lette, mais contre son habitude sans aucun ornement, sans le moindre petit morceau de gaze ou de ruban mêlé à la coiffure.

Il y avait ce jour-là grand dîner et bal chez le gouverneur des possessions françaises en Afrique.

— Vous êtes prête, madame? dit en entrant le rude colonel, qui, disait-on, conservait parfois dans son intérieur la sévérité dont il donnait tant de preuves au régiment.

— Oui, mon ami, toute prête; vous le voyez.

— Eh bien! madame, la voiture est prête aussi, et si vous voulez prendre mon bras...

— Oui, mon ami, mais...

— Ah! il y a un mais?

— Oh! cela ne peut nous retarder beaucoup.

— Mais encore, que vous manque-t-il?

La colonelle s'arma de courage.

— Eh bien! mon ami, ma modiste m'avait manqué de parole. Elle devait m'envoyer pour trois heures une petite parure, un rien, une coiffure insignifiante, un chiffon de tulle et quelques fleurs. Ne voyant rien venir, j'ai cru pouvoir prier votre brigadier de planton d'aller à Alger...

— Mais il est en bas, à son poste, mon brigadier de planton. C'est Jean Gigon.

La colonelle respira. La pauvre grande dame croyait que Jean Gigon n'avait pas encore eu le temps de lui rapporter sa coiffure de bal.

Le colonel ouvrit une des fenêtres du salon.

— Brigadier ! cria-t-il d'une voix plus sévère encore que de coutume.

Jean Gigon rêvait à Portugalette ; mais il connaissait trop bien son service pour s'endormir à fond. Tout à la fois il se réveilla, se redressa et répondit :

— Présent, colonel.

— Montez ici.

Jean Gigon donna un coup d'œil à son uniforme tout en marchant, et dix secondes après avoir été si désagréablement réveillé, il se trouvait en face du colonel et de Mme de X...

Le colonel commença le dialogue.

— Eh bien ! madame, voici votre messager ; interrogez-le.

La colonelle, en voyant Jean Gigon raide et impassible au milieu du salon, commença à trembler. Cependant elle ne tarda pas à se rassurer un peu

en examinant la figure martiale et placide du vieux brigadier, lequel ne paraissait pas avoir à se reprocher le plus petit méfait.

— Monsieur Jean Gigon, dit-elle enfin avec assez d'embarras, vous n'avez peut-être pas trouvé la personne pour laquelle je vous avais remis un billet ?

— Faites excuse, ma colonelle.

— Et... elle ne vous a rien donné à rapporter ?

— Faites excuse, ma colonelle.

Mme de X... respira plus librement.

— Et cet objet, l'avez-vous rapporté ?

— Certainement, ma colonelle.

Mme de X... respira tout à fait. Elle sourit même au vieux soldat en lui disant :

— Eh bien ! mon ami, dépêchez-vous d'aller chercher cet objet, que vous avez probablement oublié de monter avec vous.

— Moi, ma colonelle, oublier une commission donnée par ma supérieure, jamais !

Mme de X... était radieuse et son regard semblait dire au colonel : Vous le voyez, le retard n'aura pas duré longtemps.

— Donne-le vite alors, clampin, dit le colonel. Lorsqu'il était en colère, le colonel de X... tutoyait tout le monde.

— Allez vite le chercher, je vous attends, dit Mme de X...

— Je l'ai apporté avec moi, ma colonelle.

Et Jean Gigon ôte ses gants qu'il fourre dans la poche de gauche de son pantalon, afin d'avoir les mains plus libres. De la main droite il retire de sa fameuse poche à tabac : d'abord le vieux mouchoir à carreaux, ensuite la blague, puis la pipe, qu'il dépose sur le parquet. L'infortunée Mme de X..., dont les joues commençaient à se couvrir de pâleur, suivait avec une anxiété croissante les gestes de Jean Gigon, toujours calme, toujours impassible.

— Ah ! je le tiens, dit-il avec un sourire de satisfaction prononcée.

Et Jean Gigon tire des profondeurs de sa vaste poche une masse ioforme, un amas de papier gris, par les déchirures duquel apparaissent des débris de fleurs, de dentelle, et des tronçons tordus de fil de fer.

Mme de X... s'appuie sur le dossier d'un canapé.

Jean Gigon continue son travail en disant :

— Un petit coup de main et il n'y paraîtra pas. Dame ! je ne voulais pas le salir.

— Après avoir, pendant un instant, cherché à débrouiller ce chaos de fleurs et de papier, il finit par trouver ce qui, dans le principe, devait être l'ouverture du bonnet de bal.

En véritable modiste, il place le tout sur sa main gauche ; de la main droite il étire les fils de fer ; il cherche à relever, à redresser les fleurs, à unir la gaze, et quand il croit avoir remis tout en bon ordre, il avance le poing jusqu'à la portée de la main de Mme de X..., clouée immobile à sa place.

— Ma colonelle, dit-il en même temps, voilà l'affaire !

Au moment où Mme de X... s'évanouissait, et je vous le demande, chères lectrices, pouvait-elle agir autrement ? à ce moment, dis-je, le colonel lui disait de sa grosse voix sardonique :

— Cela vous apprendra, madame, à vous servir de mes brigadiers en guise de femmes de chambre.

Puis il ajouta :

— Descendez à votre poste, brigadier.

Jean Gigon ne se le fit pas dire deux fois, et il descendit les escaliers quatre à quatre en murmurant :

— Je n'y comprends rien. Pour ne pas laisser le bibelot de la colonelle se salir sur la table du Maltais, je l'avais mis dans ma poche, d'après l'avis de Godard, qui est très-soigneux; et voilà que la colonelle se trouve mal. Je l'avais pourtant bien rafistolé, son bibelot, c'était gentil.

Dix minutes après cette aventure, le colonel et Mme de X... montaient en voiture pour se rendre à Alger ; mais Mme de X... ne portait dans ses cheveux qu'une simple rose.

Au bal du gouverneur, Mme de X... fut l'héroïne de la soirée en racontant l'histoire de son bonnet de bal et de sa camériste improvisée.

CHAPITRE XII

Le point d'honneur. — Une mauvaise idée de Corse

J'ai dit, dans un chapitre précédent, que jamais, en Afrique, je n'avais entendu un soldat d'infanterie insulter de propos délibéré un cavalier, pas plus que je n'avais entendu des cavaliers insulter leurs camarades de l'infanterie, du génie et de l'artillerie uniquement parce qu'ils appartenaient à une autre arme qu'à celle dont ils faisaient partie.

J'ajouterai qu'à ma connaissance, on n'a jamais eu à déplorer ces terribles rivalités engendrées si mal à propos par la mauvaise application du sentiment que l'on est convenu d'appeler *esprit de corps*.

En temps de guerre, la vie d'un compagnon d'armes est trop précieuse aux yeux de chacun pour donner suite à quelques paroles malsonnantes, et les duels sont très-rares en Afrique, où l'honneur, le véritable honneur militaire a engendré des prodiges.

A ce sujet et avant d'arriver au trente et unième duel de Jean Gigon, je ne puis résister au désir de raconter un fait dont le souvenir restera toujours gravé dans ma mémoire, et qui prouvera, je l'espère, la puissance de l'honneur, même sur les âmes perverties.

En 1841, il existait à Cherchell dans un des bataillons d'infanterie légère d'Afrique dont les hommes sont généralement désignés sous le nom de *zéphyrs*, il existait, dis-je, un soldat que j'appelerai Marcel.

Tant qu'il avait servi en France, ce Marcel s'était toujours fait remarquer par sa mauvaise conduite.

Insolent vis-à-vis de ses supérieurs, hargneux avec ses camarades, auxquels il cherchait dispute à tout propos, surtout aux faibles, il offrait la fidèle mais triste image de ce qu'on appelle en termes militaires une *mauvaise pratique*.

Marcel, cela ne pouvait manquer de lui arriver un jour où l'autre, fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à cinq ans de travaux publics. Il subit sa peine dans les ateliers d'Alger, et, vers l'année 1841, il fut incorporé dans le deuxième bataillon d'infanterie légère d'Afrique, où il devait, selon les règlements, servir pendant autant d'années qu'il en avait passées à purger l'arrêt du conseil de guerre.

Les militaires condamnés aux travaux publics, qu'il faut bien se garder de confondre avec les travaux forcés, étaient, à l'époque où Marcel s'y trouvait, employés à la construction du môle d'Alger. En se rendant chaque jour à son travail ou lorsqu'il en revenait, Marcel voyait souvent des détachements de zouaves partir pour la plaine ou rentrer d'expédition. Cette vue produisit tout d'abord sur le condamné une impression si profonde, qu'il se jura à lui-même d'entrer tôt ou tard dans ce corps d'élite, commandé alors par le colonel Cavaignac. La résolution était bonne, mais l'exécution ne laissait pas que de présenter des difficultés presque insurmontables. La liste des méfaits de Marcel était si longue, son incorrigibilité cent fois signalée était si notoire,

que les premiers camarades auxquels il fit la confidence de son hardi projet le traitèrent tout simplement de fou. Marcel ne se découragea pas de ce premier échec. Il demanda une audience au commandant de l'atelier.

— Mon commandant, lui dit-il, puis-je espérer, à force de bonne conduite, de zèle et de dévouement, d'entrer un jour aux zouaves?

— Vous, Marcel, aux zouaves! répondit le commandant stupéfait d'une pareille demande dans la bouche d'un homme qui avait à expier ses fautes innombrables par cinq années de travaux publics. Entrer aux zouaves! Mais vous ne songez donc pas que vous devez d'abord rester cinq ans à l'atelier; après ces cinq années, et en supposant que votre mauvaise tête ne vous fasse pas condamner au boulet, vour entrerez dans les bataillons d'infanterie légère d'Afrique; vous y *referez* les cinq années que vous devez à l'État, car vous savez bien que le temps passé à subir sa peine ne compte pas; total, dix ans.

Ah! si vous étiez entré ici à la suite d'un coup de tête, si un seul instant d'égarement vous avait

fait condamner, vous pourriez espérer votre grâce de la clémence du souverain, après quelques années d'une conduite irréprochable, mais nous avons de si tristes notes sur votre compte.

— Cependant, reprit Marcel, si je vous jurais de donner ici à tout le monde l'exemple de la discipline, d'une soumission aveugle à tous les ordres, si sévères qu'ils soient?

Marcel parlait d'un ton si convaincu, que le chef de l'atelier aurait manqué à ses devoirs en ne cherchant pas à encourager le pauvre condamné, qu'il congédia en lui adressant ces paroles :

— Vous paraissez être de bonne foi. Faites ce que vous venez de me promettre, et... nous verrons.

A partir de ce jour, Marcel déploya une si grande énergie dans l'accomplissement de son travail, il se mit à obéir avec tant de douceur aux ordres de ses chefs, il fit, en un mot, preuve d'une si rare intelligence et d'une abnégation si complète, que ses camarades ne tardèrent pas à le baptiser par anticipation du nom de zouave.

Le travail du môle n'était pas toujours facile à

exécuter. La Méditerranée est capricieuse, et il arrivait parfois que la vie des travailleurs se trouvait compromise par suite du gonflement subit de la mer. Dans plusieurs de ces circonstances, Marcel eut le bonheur de se signaler d'une façon toute particulière. Un jour de tempête, il se jeta tout habillé dans les flots pour porter une amarre à bord d'une embarcation sans rames et sans gouvernail qui contenait une dizaine de condamnés et que la vague menaçait d'entraîner vers la haute mer.

Une autre fois, il s'élança au secours d'un sergent surveillant qu'un condamné avait désarmé de son sabre, et sans cette courageuse intervention, un crime eût peut-être été commis.

Cette dernière action valut à Marcel une remise de deux années sur sa peine, et peu de temps après, sur un rapport spécial du commandant de place d'Alger, le brave Marengo, il fut complétement grâcié pour avoir, au péril de ses jours, arrêté au milieu de la rue Bab-el-Oued deux chevaux emportés traînant une de ces légères voitures qui desservent les environs de la ville.

La plus rude partie de la besogne était faite. Mar-

cel n'était plus aux travaux publics, mais passait de droit *zéphyr*, et, il faut bien l'avouer, les mauvaises connaissances abondent dans les bataillons d'infanterie légère d'Afrique.

Mais dans les zéphyrs, on porte un fusil, on fait campagne, on marche en ligne avec les autres régiments de l'armée, et les occasions de se distinguer, nos annales d'Algérie l'ont prouvé, n'y manquent pas plus que partout ailleurs.

Marcel était désormais trop sûr de lui-même pour se laisser entraîner à manquer à ses devoirs par les incorrigibles du bataillon dans lequel il venait d'entrer. Seulement, il n'ignorait pas que les zouaves ne se recrutaient pas parmi les zéphyrs, et il se promit bien de redoubler de zèle et de courage pour en arriver à ses fins.

Après six mois d'une conduite irréprochable, il fit demander au colonel Cavaignac, commandant le seul régiment de zouaves qui fût en Algérie, la faveur d'une audience.

Le colonel consentit à recevoir le zéphyr.

Marcel raconta tout son passé, sans en rien cacher. Ses paroles émurent profondément le colonel

Cavaignac, lorsqu'il lui avoua que la première pensée de revenir au bien lui avait été inspirée par la vue de ses braves soldats, toujours acclamés par la foule à leur départ pour quelque glorieuse expédition, toujours fêtés à leur retour.

— Depuis le jour où j'ai aperçu l'uniforme de votre régiment, j'ai juré, dit Marcel, de faire oublier mes déplorables antécédents, et je me suis tenu parole. Prenez-moi avec vous, mon colonel, et je vous jure que vous n'aurez jamais eu un soldat plus dévoué et surtout plus reconnaissant. Depuis que je suis aux zéphyrs, je n'ai pas subi une minute de punition. J'ai assisté à plusieurs combats à la suite desquels mes chefs ont bien voulu me féliciter; mais, je le sens bien là, et Marcel posait la main sur son cœur, je ne me croirai complétement régénéré que le jour où il me sera permis de verser mon sang à l'ombre du drapeau de votre régiment.

— C'est une bien grande faveur que vous me demandez là, répondit le colonel; mais j'aime à vous croire et je prendrai des renseignements sur votre compte. Je ne vous promets pas votre admission immédiate dans mon régiment, cela ne dépend

pas de ma seule volonté. Dans tous les cas, je prends bonne note de votre repentir et de vos serments. Retournez à votre bataillon; les zouaves, qui n'avaient pas encore de drapeau, vont en recevoir un pour la prochaine expédition de Milianah. A cette occasion, et si vraiment vous en êtes digne, je pourrai peut-être demander votre changement. Allez, et continuez à marcher droit dans la nouvelle voie que vous vous êtes tracée.

Huit jours après son entretien avec le colonel Cavaignac, Marcel était incorporé aux zouaves.

On va voir s'il tint parole à son nouveau colonel.

A la fin du mois d'avril de l'année 1841, les zouaves faisaient partie d'un corps d'armée commandé par le maréchal Bugeaud, qui avait réuni environ quinze mille hommes sous ses ordres pour aller opérer dans la plaine du Chéliff et sur les montagnes de Milianah.

Ainsi que l'avait annoncé le colonel Cavaignac, les zouaves venaient de recevoir leur drapeau, car jusqu'à ce moment ils n'étaient considérés que comme bataillons isolés. La réception du noble étendard se fit aux portes de Blidah, à l'instant où

toute l'armée allait s'ébranler pour entrer en campagne.

Le 3 mai suivant, un combat furieux, presque une petite bataille, s'engageait entre les hordes d'Abdel-Kader et nos troupes, échelonnées depuis la plaine du Chéliff jusqu'aux plateaux des montagnes environnant Milianah, sur une longueur d'environ dix kilomètres.

Tous les régimenis avaient reçu l'ordre de simuler un mouvement de retraite précipitée ; mais au signal d'une salve d'artillerie, la retraite s'était changée en une attaque irrésistible, et les réguliers de l'émir, qui croyaient nous avoir chassés de nos positions, s'enfuirent à toutes jambes, laissant sur le terrain bon nombre des leurs et une quantité considérable de babouches. Pour mieux courir ils s'étaient tous débarrassés de leurs chaussures.

Après le combat, l'armée bivouaqua, partie dans la plaine, partie sur les premiers contreforts de la montagne au sommet de laquelle s'élève Milianah. Le colonel Cavaignac, dont le régiment venait de glorieusement donner le baptême de feu à son drapeau, était à peine installé sous sa modeste tente,

où il commençait à recevoir les rapports de ses capitaines, qu'un vieux sergent s'avança vers lui.

— Mon colonel, dit le sous-officier, nous avons à la compagnie un zouave qui a reçu deux balles dans la poitrine pendant qu'il se battait comme un lion. Le pauvre diable va bien certainement *passer l'arme à gauche*, mais il a encore eu la force de demander à vous voir, et ma foi, mon colonel, ce pauvre Marcel nous a demandé cela d'une voix si déchirante, que je me suis permis...

— Marcel! s'écria le colonel, mais c'est un homme sorti récemment des zéphyrs. Vite, sergent, conduisez-moi.

Et le brave colonel suivit le sous-officier jusqu'à l'endroit où gisait, presque sans connaissance, le blessé.

Le vieux sergent se pencha à l'oreille du zouave frappé mortellement :

— Marcel, lui dit-il, voilà le colonel.

— Merci, mon colonel, dit le pauvre Marcel, dont les yeux s'ouvrirent avec peine. Vous voyez que je vous ai tenu parole. Me voilà baptisé comme le drapeau,

— Du courage, mon garçon, reprit M. Cavaignac, vous vous êtes bravement comporté, Dieu vous sauvera.

— Oh ! mon colonel, vous dites cela pour me consoler, mais je sens bien que je m'en vais. Voulez-vous me permettre de toucher votre main ?

Le colonel tendit sa main au blessé.

— Mon brave colonel, reprit Marcel dont la voix devenait plus faible à chaque instant, j'ai une dernière grâce à vous demander.

Le colonel, afin de pouvoir entendre les dernières paroles du blessé, s'agenouilla près de lui.

— Mon colonel, pendant ma vie, j'ai causé de si profonds chagrins à mes parents et surtout à ma pauvre mère, que je suis sûr d'être pardonné par elle si vous voulez me permettre...

La force parut manquer au malheureux zouave.

— Dites, Marcel, je vous accorde tout d'avance.

— Eh bien ! mon colonel, laissez-moi embrasser le drapeau du régiment avant de mourir.

Le colonel se releva et, s'adressant au capitaine de la compagnie de Marcel :

— Capitaine, lui dit-il, veuillez donner l'ordre de ma part au porte-étendard de venir ici avec le drapeau.

Une minute ne s'était pas écoulée que tout le régiment assistait à un de ces spectacles dont le souvenir ne saurait jamais s'effacer du cœur de ceux qui en ont été les témoins.

Le colonel avait saisi le drapeau, qu'il tenait au-dessus de la tête du blessé.

Marcel, incapable jusqu'à cet instant suprême de faire un mouvement, venait de relever brusquement la partie supérieure de son corps et de se cramponner des deux mains aux franges du drapeau, dont il baisait la soie avec transport en murmurant :

— Soyez béni, mon colonel !

Tout à coup les mains du blessé se desserrèrent, sa tête retomba en arrière et il expira.

Jusqu'au moment où ses camarades lui rendirent les derniers honneurs dus au soldat tombé sur le champ de bataille, la figure de Marcel conserva l'empreinte de l'indicible joie qui l'animait en pressant sur ses lèvres le drapeau de son régiment.

Si Marcel avait compris le véritable point d'honneur, je n'en saurais dire autant d'un camarade de Jean Gigon, qui força un jour ce dernier à mettre le sabre à la main pour un motif étrange, dont l'idée n'avait pu naître, j'aime à le croire, que dans un cerveau malade.

Au nombre de ses collègues, Jean Gigon comptait un certain Corse, bon soldat en campagne, mais en garnison le plus taciturne et le plus sauvage des brigadiers de chasseurs d'Afrique passés, présents et futurs.

Seul dans le régiment, Jean Gigon avait réussi à apprivoiser la nature inquiète et timide en apparence du brigadier corse, qui jamais ne cherchait à partager les plaisirs de ses camarades.

Jusqu'au jour où il connut Jean Gigon, personne ne pouvait se rappeler l'avoir vu se promener avec un ami. Aussi tout le monde fut-il grandement surpris en voyant, un dimanche, Jean Gigon et le rétif enfant de la Corse sortir ensemble du quartier de Mustapha et se diriger vers Alger avec la permission de dix heures.

Le lendemain, au pansage du matin, on remar-

quait sur la joue gauche du brigadier corse une espèce de large balafre dont Jean Gigon seul pouvait raconter l'histoire, et c'est ce qu'il fit dans les termes suivants, en présence de tous les brigadiers de son escadron :

— Vous savez, mes amis, que je suis sorti hier avec le Corse pour aller passer la soirée dans la bonne ville d'Alger.

J'avais, sur le produit de la dernière razzia, mis de côté une petite somme, dans l'intention d'offrir à mon nouvel ami un petit dîner en échange des bons procédés que depuis quelque temps il n'a cessé de montrer à mon endroit.

Sur la route et dans les rues d'Alger, on nous considérait tous les deux comme des bêtes curieuses, les hommes du régiment, bien entendu, car, de mémoire de chasseur, jamais le Corse n'avait fait à un camarade l'honneur d'accepter une invitation, pas plus, du reste, qu'il n'avait l'habitude d'en adresser aux autres.

Nous arrivons à Alger. Ce jour-là j'étais en veine de dépense, ce qui m'arrive très-rarement et pour cause ; je conduisis mon invité dans un petit éta-

blissement où nous avons parfaitement dîné, à deux francs cinquante centimes par tête.

— Quel luxe! s'écrièrent les auditeurs.

— Ah! dame, fit Jean Gigon, on ne dîne pas tous les jours avec un sauvage apprivoisé.

Après le dîner, nous sommes allés faire un tour au café de la Perle, où nous avons pris un modeste gloria, accompagné peut-être de trois ou quatre petits verres de supplément. Après le café, nous avons bu chacun deux canettes de bière en écoutant les fioritures de ces dames du café chantant, et voilà tout. Je vous le demande en conscience, y avait-il là de quoi griser, ou même incommoder deux brigadiers de chasseurs d'Afrique, dont un montagnard des Pyrénées, et l'autre montagnard de la Corse, c'est-à-dire rompus à toutes les misères de la vie?

— Et vous n'avez plus rien bu après la bière? dit le voisin de gauche de Jean Gigon.

— Un simple *champoreau* au vin [1], avant de sor-

[1] Boisson chaude fort en usage en Afrique et bien préférable à tous les spiritueux. Il y a des champoreaux au vin et des champoreaux au café.

Depuis la première apparition des *Trente-deux duels de Jean*

tir de la ville, afin de nous donner les forces nécessaires pour arriver avant dix heures à Mustapha.

— Et la balafre ? dit à son tour le voisin de droite du narrateur.

— Oui, oui, la balafre ! la balafre !

— Attendez donc. Nous allons y arriver. Si bien qu'après être sortis d'Alger par la porte Bab-Azoum, nous arpentons le terrain vivement, comme de vrais chacals. Comme il y avait beaucoup de permissionnaires sur la route, mon Corse ne disait pas grand'chose, mais voilà qu'après avoir dépassé le fort Bab-Azoum, il s'arrête tout à coup, me prend la main droite, qu'il serre dans les siennes, et il me dit, absolument du même ton qu'il aurait employé pour me demander une grâce.

— Jean Gigon, rends-moi un service.

Gigon, des anciens d'Afrique sont venus m'affirmer que le nom de *Champoreau* était celui d'un vieux maréchal des logis de chasseurs qui avait inventé la boisson en question.

Je crois plutôt que ce nom de *Champoreau* est tiré du mot *champorao* fort usité à la Nouvelle-Orléans où, depuis très-longtemps, il sert à désigner une boisson composée de toutes sortes de liqueurs, depuis l'absinthe jusqu'au curaçao.

C'est un affreux mélange que tout le monde s'accorde à trouver très-réconfortant.

— Lequel? répondis-je.

— Quittons la route et marchons sur le bord de la mer.

— Tu appelles ça un service ?

— Oui, Jean Gigon, c'est un service, puisque cela me fera grand plaisir.

— A ton aise! Marchons sur le sable.

J'aurais bien préféré, observa le vieux brigadier, rester sur la route au milieu des camarades qui chantaient à qui mieux mieux, mais je ne voulais pas contrarier mon invité.

Le temps était superbe; la lune brillait au ciel d'Afrique avec autant d'éclat que le soleil de France dans les départements du nord; la mer bougeait à peine, et, ma foi, mon Corse paraissait si joyeux, que je ne regrettai pas le solide terrain de la grande route.

— Quelle belle nuit! s'écria mon compagnon, lorsque nous fûmes bien seuls. Quelle admirable clarté! Il me semble, mon cher Gigon, que je me promène librement sur les bords de mon île, après un séjour forcé de cinq à six mois dans les mâquis de nos montagnes.

— Dans les mâquis? Tu as fait un séjour forcé dans les mâquis ?

Mon Corse ne parut nullement étonné de mon exclamation, et il continua sa tirade :

— Mais vois donc, Jean Gigon, comme tout cela est beau. Tiens, regarde, là, ce petit monticule de sable ; quelle ravissante place pour une embuscade !

Nous marchions toujours, mais je m'arrêtai à mon tour le premier pour regarder avec attention mon compagnon de route dont l'œil brillait d'un feu aussi vif que les étoiles du ciel.

— Ah çà, lui dis-je assez brusquement, qu'est-ce que tu me chantes là avec tes mâquis et tes embuscades ? Est-ce que par hasard tu aurais pratiqué dans ton pays le joli métier de bandit ?

— On ne fait pas toujours ce que l'on voudrait faire, répondit avec le même sang-froid mon cher collègue dont le regard, je ne sais pourquoi, s'animait de plus en plus. Tiens, Jean Gigon, continua-t-il, veux-tu que je te dise ce qui se passe en moi ?

— Dis toujours.

— Eh bien, je trouve que l'endroit où nous sommes semble avoir été disposé tout exprès pour

que deux camarades, deux amis, puissent s'y régaler d'un coup de sabre. Tu es un brave, toi, Jean Gigon; tu es le seul que j'aime au régiment. Croise le fer avec moi, et je te donne ma parole que jamais je n'aurai été plus heureux que par cette admirable nuit.

Décidément, j'avais affaire à un vieux bandit, mais je ne m'en inquiétai guère, et je repris ma course tout en me rapprochant de la route, car nous n'étions plus éloignés de Mustapha. Au moment de quitter la plage, j'entends le froissement produit par une lame de sabre lorsqu'elle est tirée du fourreau. Je regarde derrière moi, et j'aperçois mon bandit qui exécutait un moulinet diabolique en s'écriant :

— Vois donc les beaux reflets, Jean Gigon. Hein! quelques gouttes de sang sur cette lame polie, comme cela ferait bien. Allons! un vieux camarade comme toi, tu ne seras pas assez lâche pour ne pas *t'aligner d'amitié* avec moi, et patati et patata!

Enfin, mes amis, mon coquin d'invité paraissait si déterminé à goûter de mon sang, il s'approchait de moi avec un sourire si étrange, tout

continuant le maniement du sabre, qu'à mon tour je fus forcé de dégaîner, non pour attaquer, Dieu m'en est témoin, mais pour me défendre.

En voyant briller ma lame hors du fourreau, mon homme se mit à pousser des cris de joie sauvage.

— Ah! ah! s'écriait-il, je te reconnais, mon brave Jean Gigon, le brigadier sans peur. Oh! que je t'aimerai quand j'aurai vu ton sang!

— Et alors? dirent tous ensemble les amis de Jean Gigon.

— Alors, reprit Jean Gigon, je dus me mettre sérieusement en garde, mais je m'aperçus bien vite de la faiblesse de mon adversaire, que je résolus de corriger de son amour pour le sang de son semblable.

Je parai les premières bottes, et sans crier gare je ripostai subitement par un riche coup de plat de sabre qui a produit sur la joue gauche de mon malheureux collègue la balafre en question, attendu que c'est l'extrémité de la lame qui a porté, et comme le biseau coupe aussi bien que le tranchant, si la chair n'a pas été enlevée, du moins l'ancien bandi conservera-t-il pendant quelque temps encore l'

souvenir de notre promenade au clair de la lune. Maintenant, mes amis, dit en terminant Jean Gigon, je crois le Corse assez puni pour que vous évitiez de lui parler de cette rencontre dont il n'osera jamais, soyez-en persuadés, contredire le récit que j'ai plutôt adouci que chargé. Mais, *per santa la Madona*, ainsi que nous le disions en Espagne, et comme ils le disent à peu près de la même manière en Corse, je n'aurais jamais cru qu'après avoir reçu un pareil soufflet, mon bandit viendrait me sauter au cou en m'appelant son frère.

— C'est ce qui prouve, dit le grand Godard, l'intime de Jean Gigon, qu'il y a frères et frères, comme il y a fagots et fagots.

Et là-dessus, conteur et auditeurs se retirèrent.

Heureusement pour sa tranquillité future, le brigadier corse avait droit à son congé quelques jours après sa rencontre avec Jean Gigon.

Personne ne le regretta dans le régiment, et lorsqu'il partit pour s'embarquer à bord du bateau à vapeur de France, un seul de ses collègues l'accompagna.

Et ce collègue, ce fut Jean Gigon.

Avant de quitter pour jamais celui qui désirait si ardemment voir la couleur de son sang, Jean Gigon, pour toute vengeance, se contenta de lui glisser ces mots dans l'oreille :

— Si tu as jamais le malheur de dire dans ton pays que cette balafre-là t'a été faite par le yatagan d'un Bédouin, je demande une permission pour aller te couper les oreilles. Maintenant, bon voyage.

CHAPITRE XIII

Le dernier duel de Jean Gigon

Dans le courant de l'année 1840, Jean Gigon toujours brigadier, malgré ses trois chevrons indiquant qu'il avait dépassé quinze années de service, Jean Gigon fit une grande perte en aidant un chasseur, sur le point de se noyer avec son cheval, à regagner le bord de la mer.

Tout le régiment, hommes et chevaux, était à la baignade, c'est le terme consacré.

Au signal de ralliement donné par le trompette de service, Jean Gigon aperçut le chasseur en ques-

tion que son cheval avait emporté loin du rivage. Au lieu de se fier à l'instinct de sa monture, l'imprudent chasseur, en entendant la sonnerie, avait violemment tiré sur les rênes du bridon pour faire exécuter un demi-tour à son cheval, mais celui-ci s'était cabré, tout en nageant, et le cavalier avait glissé sur sa croupe.

De la croupe il était tombé tout à fait dans l'eau, n'ayant pour soutien que la rêne du bridon qu'il n'avait pas lâchée. L'homme ne voulait pas se noyer et il tenait ferme son seul appui ; le cheval voulait rejoindre ses camarades, mais il en était empêché par le poids du corps de son maître suspendu à sa bouche.

C'est alors que Jean Gigon avait été le témoin de l'espèce de combat livré entre l'homme et l'animal.

Fend-l'Air, le cheval de Jean Gigon, nageait comme une dorade. En dix enjambées il avait porté son maître près du groupe en danger de périr. Jean Gigon avait remis le chasseur sur sa monture, mais le chasseur, pendant la courte lutte qui avait eu lieu entre lui et son sauveur, avait saisi le cordon

auquel était suspendu le petit sac en drap rouge, renfermant les reliques de Marie. Le cordon s'était brisé, le sachet avait été emporté par la vague, et Jean Gigon ne s'était aperçu de cette perte cruelle qu'au moment où il reprenait ses vêtements.

Le malheureux brigadier ne fit pas entendre une seule plainte, il n'adressa pas le moindre reproche à l'homme qui lui avait involontairement causé une immense douleur, mais à dater de ce jour funeste il nous annonça son intention bien arrêtée de se faire tuer à la première affaire avec les Arabes.

Il était écrit que Jean Gigon n'aurait pas la consolation de mourir pour sa patrie adoptive.

L'escadron de chasseurs d'Afrique auquel il appartenait occupait, en dehors de la porte Bab-Azoum, des logements improvisés dans les habitations mauresques situées à droite et à gauche de la route conduisant d'Alger au camp de Mustapha.

Au commencement de la saison des pluies, Jean Gigon était de semaine et, après le pansage du soir, il se rendit, avec plusieurs de ses camarades dans un cabaret tenu par une ex-cantinière de l'armée, à l'enseigne du *Chacal empaillé*.

Un caporal de la légion étrangère se trouvait debout près du comptoir, sur lequel il venait de déposer un verre à moitié rempli d'eau et de sirop de gomme.

Pour la première et pour la dernière fois de sa vie, Jean Gigon devint le provocateur d'une querelle.

— Tiens, dit-il en entrant dans la salle commune et en apercevant le caporal isolé, est-ce que l'on boit tout seul dans votre régiment ?

— Mon cher collègue, répondit le caporal, je ne demande pas mieux que de trinquer avec vous. Mais lorsque je suis entré ici pour me rafraîchir, car je viens de l'hôpital du Dey, je n'ai pas vu de camarades et j'ai demandé, comme vous le voyez, un verre de sirop. Ce n'est pas cela qui me grisera.

Il était impossible de parler avec plus de sagesse que le caporal venait de le faire, mais le sort de Jean Gigon devait s'accomplir.

— C'est égal, reprit-il, un soldat français ne doit pas boire tout seul. On invite le premier venu.

Et avant que le caporal eût pu soupçonner l'intention du brigadier, celui-ci avait saisi le verre

placé sur le comptoir et en avait jeté le contenu sur le plancher.

Cette folle action était à peine commise, que le caporal appliquait sur la joue de Jean Gigon un vigoureux soufflet.

Les camarades du brigadier se jetèrent entre les deux adversaires, et ils n'eurent pas de peine à faire comprendre à Jean Gigon, homme de cœur avant tout, combien sa conduite était répréhensible dans cette circonstance.

Jean Gigon reconnut ses torts.

Le caporal offrit bravement de donner une réparation par les armes, si on l'exigeait, mais les brigadiers présents à cette déplorable scène répondirent par un refus, puisqu'il avait été le premier insulté sans aucune raison.

On se donna la main de part et d'autre, et le caporal partit dans la direction de Mustapha.

Mais la fatalité voulut que le maréchal des logis chef de l'escadron eût connaissance de la dispute. Ce maréchal des logis chef était arrivé récemment de France par permutation, c'est-à-dire qu'il ne connaissait pas les mœurs de l'armée d'Afrique, où,

comme je l'ai dit, les duels étaient très-rares, car en présence de l'ennemi on y regardait à deux fois avant de se battre avec un camarade qui le lendemain pouvait vous sauver la vie.

En apprenant qu'un brigadier de son escadron avait reçu un soufflet donné par un caporal de la légion étrangère, le maréchal des logis chef fit appeler Jean Gigon, et sans vouloir entendre les explications des témoins de la discussion, il adressa de violents reproches au vieux soldat qu'il osa même traiter de lâche s'il ne retrouvait pas le caporal, et s'il ne se battait pas avec lui.

Il fallait connaître bien peu Jean Gigon pour lui jeter une pareille insulte à la face, et le maréchal des logis chef, qui est mort depuis en Afrique, a souvent avoué qu'au nombre des fautes commises pendant sa vie, celle qu'il regrettait le plus, c'était d'avoir été si durement injuste envers Jean Gigon, le brave des braves.

Au mot de *lâche*, prononcé par son supérieur, Jean Gigon porta rapidement la main à la poignée de son sabre, mais ce mouvement terrible s'arrêta aussi vite qu'il avait été exécuté.

Sans dire un mot, Jean Gigon tourna le dos au maréchal des logis chef, et il s'élança à toutes jambes sur la route de Mustapha.

A la hauteur du fort Bab-Azoum, situé à environ un kilomètre de l'ancienne porte de ce nom, il rejoignit le caporal de la légion étrangère, qui regagnait d'un pas très-paisible son cantonnement. Jean Gigon, certain de ne pas se tromper, aborda son collègue de l'infanterie avec le plus parfait sang-froid.

— Pardon, camarade, lui dit-il, c'est bien vous qui m'avez donné un soufflet tout à l'heure?

— Vous m'y avez forcé.

— Oh! je ne vous en veux pas. Mais on vient de me traiter de lâche parce que je vous ai laissé partir sans nous *aligner*, et vous m'avez l'air trop brave pour me refuser l'occasion de prouver que je ne suis pas ce que l'on a dit de moi tout à l'heure.

— Je croyais que c'était une affaire terminée, mais je vous avais offert une réparation, je suis prêt à vous la donner.

Jean Gigon offrit son bras à son collègue, et tous deux se dirigèrent vers le quartier de la porte Bab-Azoum.

Le caporal n'avait pas d'arme; il accepta de se battre avec la terrible demi-latte des chasseurs d'Afrique.

Deux brigadiers de l'escadron lui servirent de témoins, et la plate-forme d'une batterie creusée dans le roc sur le bord de la mer fut choisie pour le lieu du combat.

Jean Gigon avait également pour témoins deux de ses collègues.

Tout le monde, à l'exception du vieux brigadier, manifestait une véritable répugnance pour ce duel.

En arrivant sur la plate-forme, le caporal adressa quelques mots aux quatre témoins pour leur exprimer ses regrets de croiser le fer avec un homme dont la réputation ne pouvait être ternie par une malheureuse expression.

— Mais, ajouta-t-il, mon collègue m'a expliqué ses raisons, et je suis prêt.

Jean Gigon remercia le caporal, et tous deux tombèrent en garde.

Dès les premières passes, il fut évident pour les témoins que le vaillant brigadier possédait sur son adversaire une incontestable supériorité.

Le caporal tenait son arme d'une main ferme, la pointe droit au corps de Jean Gigon, et il restait sur une prudente défensive.

— Effacez-vous, collègue, dit tout à coup Jean Gigon, ou je vous embroche.

Et tout en parlant, il écartait, avec une savante parade de contre-tierce le sabre du caporal, se contentant d'indiquer le coup dont il l'avait menacé.

Le caporal ne perdait rien de son sang-froid.

Deux des témoins de cette rencontre m'ont affirmé qu'il avait par moments le même regard que Jean Gigon.

Le combat était engagé depuis deux minutes. Le bras du caporal commençait à se fatiguer.

— Gare au coup de tête! lui crie Jean Gigon qui fait décrire à son arme un rapide moulinet.

Le caporal tient plus que jamais la pointe au corps.

Jean Gigon s'élance, mais sans frapper, et il tombe le corps traversé par le sabre de son adversaire.

Le caporal paraissait terrifié de sa victoire.

Deux des témoins le guident par un sentier pra-

tiqué dans le rocher et qui le conduit jusqu'au bord de la mer, d'où il peut facilement regagner la grande route, sans être obligé de traverser les groupes de chasseurs réunis devant les portes de leurs logements.

Les deux autres témoins s'empressent de faire apporter un brancard sur lequel on place Jean Gigon.

On demandait huit hommes de bonne volonté pour transporter à l'hôpital de Mustapha le pauvre brigadier, qui respirait encore ; tout l'escadron se présenta.

A six heures du soir, Jean Gigon rendait le dernier soupir en prononçant le nom de Marie.

Pour tout le régiment, le vieux brigadier s'était fait tuer volontairement.

CHAPITRE XIV

Les funérailles de Jean Gigon

A la nouvelle de la mort de Jean Gigon, les collégues du pauvre brigadier se réunirent, et il fut décidé à l'unanimité, avec l'assentiment des officiers supérieurs, qu'une députation de tous les régiments en garnison à Alger et aux environs du camp du Mustapha-Pacha serait invitée à assister aux obsèques du vieux soldat si malheureusement frappé.

Je suis arrivé au moment le plus pénible de mon récit, et j'ai peur de faillir à ma tâche.

Si, après vingt années écoulées depuis la mort de

mon brave camarade, je n'avais pas encore présente à mes yeux la scène à la fois grandiose et bizarre des funérailles de Jean Gigon; si, craignant d'avoir perdu le souvenir exact des moindres détails de cette lugubre cérémonie, je n'étais pas fortifié par le témoignage des rares survivants qui en furent les témoins, je n'eusse peut-être jamais osé concevoir la pensée de retracer ce que j'ai vu, ce que je vois encore à l'instant où j'écris ces lignes, pour lesquelles il me faudrait la plume de Shakespeare.

Nous sommes au mois de décembre. Il est huit heures du matin, et le soleil n'est pas encore parvenu à percer de ses rayons la couche épaisse de sombres nuages que le vent du nord-ouest accumule gros de tempêtes sur les crêtes du fort l'Empereur.

La mer mugit avec une fureur croissante; ses lames courtes et blanchissantes d'écume déferlent sans interruption sur la plage du vallon qui, de Mustapha, s'étant jusqu'à la maison Carrée.

La pluie commence à tomber; une pluie torrentielle, dont le fracas semble redoubler à mesure que

grandit le bruit sourd des vagues qui viennent se briser à l'extrémité du terrain où, mornes et silencieux, autour d'une fosse nouvellement creusée, près du champ des manœuvres, six cents hommes attendent pour dire un dernier adieu à leur compagnon d'armes.

Toutes les armes sont représentées dans ce groupe immense. Les hommes les plus rapprochés de la fosse sont couverts du manteau blanc des chasseurs d'Afrique; autour d'eux se pressent les délégués de l'artillerie et du génie aux longues capotes bleues, jetées sur les épaules; les zouaves et les chasseurs à pied, dont les visages bronzés disparaissent sous de vastes capuchons gris; puis encore des soldats de la ligne, des spahis au manteau rouge, des soldats de la légion étrangère, des soldats du train, toute une armée enfin.

A chaque nouvel arrivant on échange un mot à voix basse, on se serre la main, et le groupe entier reprend son immobilité.

Tout à coup, une décharge de coups de fusil éclate dans la direction de Mustapha-Pacha; tous les regards se dirigent vers la porte principale du

camp et l'on voit apparaître le cortége funèbre.

Sur un brancard d'hôpital, porté par quatre chasseurs d'Afrique et précédé par le plus ancien brigadier du régiment, en grande tenue et le sabre à la main, repose, couverte d'un drap, la dépouille mortelle de Jean Gigon. La capote du vieux brigadier et son sabre tiré hors du fourreau avec lequel il forme une croix, voilà tous les ornements qui décorent le drap mortuaire.

Huit chasseurs, le fusil sous le bras droit, marchent de chaque côté du corps, quatre à doite, quatre à gauche ; ce sont eux qui, en sortant du vaste quartier, on fait entendre le premier des trois saluts prescrits par les règlements militaires.

Derrière le brancard, s'avancent tous les collègues de Jean Gigon, les brigadiers décorés au premier rang.

La distance du camp au champ de repos est rapidement franchie.

Le cercle formé par les députations de la division d'Alger, s'est ouvert à l'approche du cortége qui pénètre dans l'enceinte vivante.

Les porteurs du brancard s'arrêtent au bord de

la fosse, une seconde décharge est tirée en l'air par les chasseurs d'escorte, et quatre brigadiers enlèvent le corps de leur camarade qu'ils déposent, avec toutes les précautions possibles, sur son dernier lit de cailloux et de sable.

Le plus ancien brigadier du régiment, celui qui ouvrait la marche du convoi, s'est placé du côté de la fosse qui regarde la mer.

Il se baisse et soulève le drap qui recouvre la tête de Jean Gigon, dont la mâle figure conserve encore une énergie que l'on pourrait croire vivante.

L'émotion est à son comble; tous les assistants osent à peine respirer.

— Mes amis, dit d'une voix ferme le doyen des collègues du mort, tous les brigadiers du premier régiment de chasseurs à cheval d'Afrique vous remercient du fond du cœur d'être venus en si grand nombre rendre les derniers devoirs à notre infortuné camarade. Il n'aurait pas dû mourir comme il est mort, mais Dieu est Dieu !

Je vais laisser découverte la tête de notre pauvre ami. Que ceux qui veulent voir pour la dernière fois la figure d'un brave, fassent comme moi !

Et le vieux soldat, dont l'émotion mal contenue n'échappe à personne, se baisse, ramasse une poignée de terre, et allant se placer au pied de la fosse :

— Adieu ! Jean Gigon, adieu ! s'écrie-t-il en sanglottant.

Et il lance sa poignée de terre sur le corps de son ami. Puis, le sabre au port d'armes, il va reprendre sa place à la tête de la fosse, du côté de la France, en disant :

— Les invités d'abord.

Un mouvement spontané s'est opéré parmi l'assemblée. Chasseurs et spahis, artilleurs et zouaves, tous en un mot se sont courbés à la fois vers la terre où chacun a pris une parcelle du sable qui doit recouvrir la tombe, et, sans commandement, sans trouble, les six cents spectateurs rompant le cercle se sont alignés sur plusieurs rangs de profondeur.

Un vieux caporal de zouaves, décoré de la croix de la Légion d'honneur, s'avance le premier :

— Adieu, Jean Gigon !

Et il ouvre la main au-dessus de la fosse.

— Adieu, Jean Gigon ! dit à son tour un brigadier d'artillerie.

— Adieu, Jean Gigon ! répètent, en passant successivement au pied de la fosse, tous ceux qui ont voulu dire un dernier adieu au vieux chasseur.

Le défilé est terminé. Le corps du défunt est entièrement recouvert de terre et de sable ; la tête seule apparaît encore.

Le cercle s'est reformé.

A côté du brigadier qui vient de présider au défilé, surgit, comme sortant de dessous terre, un homme enveloppé d'un long manteau blanc, dont il a rejeté un des pans sur son épaule gauche.

On croirait presque à l'apparition d'un fantôme, si tous les yeux ne reconnaissaient dans le retardataire l'ami intime, le confident de Jean Gigon.

Lui aussi c'est un brigadier de chasseurs d'Afrique, le plus grand, le plus maigre, le plus pâle de tout le régiment.

Tout le monde était persuadé qu'il était malade de la fièvre à l'hôpital, mais il venait d'en sortir, et, se glissant sans bruit des derniers rangs aux premiers, c'est lui dont la tête, plus effrayante à

voir que celle du mort, avait, en dominant tout à coup l'assemblée entière, produit une certaine sensation de malaise.

Par un brusque mouvement de l'épaule, l'ami de Jean Gigon fait tomber droits les plis de son manteau d'où il dégage un bras d'une longueur démesurée qui rend, en s'étendant vers la fosse, un bruit sec semblable à celui produit par le choc de deux baguettes de tambour frappées l'une contre l'autre.

Puis, d'une voix caverneuse, il fait entendre ces incroyables paroles:

— Messieurs et camarades!

Avant que la terre recouvre pour toujours la tombe autour de laquelle vous êtes pressés si nombreux, je dois remplir les dernières volontés du défunt, que le hasard avait placé hier auprès du lit de douleur de son plus ancien camarade au corps.

— Godard, m'a dit Jean Gigon, en me prenant la main, cette main que je tends vers vous, Godard, promets-moi de remplir mon dernier vœu.

— Si les règlements et la religion ne s'y opposent

pas, tu peux compter sur moi, ai-je répondu. Conte-moi ton affaire ; et il me l'a contée, et j'ai juré !

J'aurais pu, continua Godard, faire appel à une souscription générale pour exaucer les dernières volontés de Jean Gigon ! Mes propres deniers m'ont suffi !

Godard, m'a-t-il dit avant de rendre le dernier soupir, tu sais combien j'aimais le jus de la treille ; eh bien ! promets-moi de faire reposer ma tête sur une bouteille pleine de vin. Je ne tiens pas au prix, ne te mets pas en dépense ; mais fais cela pour moi, je mourrai plus tranquille.

J'ai juré, comme je vous l'ai dit, et là-dessus mon pauvre Gigon n'a plus ajouté qu'un mot : celui de Marie, et il a rendu son âme au bon Dieu. Je vais remplir ma promesse.

Et Godard, dont la harangue a été prononcée d'une voix dominant par sa profondeur le bruit de la tempête, Godard étend le bras gauche, recouvert jusqu'à cet instant par son manteau, et il montre à la foule stupéfaite, mais toujours calme et sérieuse, une bouteille remplie de vin et soigneusement bouchée avec de la cire noire. Puis, courbant sa

grande taille, de la main droite il soulève la tête de Jean Gigon, sous laquelle il place en travers la bouteille qu'il vient d'exhiber.

En se redressant, Godard ramène l'extrémité du suaire sur la figure de son vieil ami, et il crie aux chasseurs armés :

— Maintenant, le dernier salut!

Les chasseurs défilent à leur tour devant la fosse, inclinent leur arme, font feu en passant, et l'assemblée se disperse dans toutes les directions, pendant que Godard, resté seul, sur sa pressante demande, finit de combler et d'arranger avec un soin tout fraternel la tombe de Jean Gigon, sur laquelle il veut, dit-il, planter une petite croix de bois, quoique le terrain où repose le vieux brigadier de chasseurs d'Afrique ne doive pas tarder à changer de destination.

CHAPITRE XV

Conclusion

Godard avait raison. Le terrain où reposait le corps de Jean Gigon fut complétement transformé, ainsi que le prouve la lettre suivante qui m'a été adressée d'Alger, il y a quelques jours à peine, par un de mes vieux compagnons d'armes:

« Mon cher ami,

» Tu me demandes avant de terminer ton nouveau volume intitulé: *Les trente-deux duels de Jean Gigon*, ce que peut être devenue la tombe du vieux brigadier dont le nom est passé à l'état de légende dans le régiment?

» Depuis de longues années la tombe n'existe pas plus que le cimetière. Le petit coin de terre où reposait Jean Gigon a été transformé en jardin de cabaret et les chasseurs boivent aujourd'hui leur bouteille de vin à l'ombre d'une vigne à laquelle la tradition a conservé le nom de la vigne de Jean Gigon. Cette vigne magnifique proviendrait, m'a-t-on affirmé, d'un cep planté jadis sur la tombe du vieux brave par son intime le grand Godard.

A cette lettre se trouvait joint l'étrange renseignement qui suit, recueilli par mon ami, cinq ans après ma sortie du service, c'est-à-dire en 1848.

» Huit ans après la mort de Jean Gigon, un ancien caporal de la légion étrangère devenu colon aux environs d'Alger, mourait dans un des hôpitaux civils de la colonie où il avait été transporté à la suite d'une attaque de fièvre pernicieuse.

» On ne connaissait au défunt ni parents ni amis, et son corps transporté à l'amphithéâtre de l'hôpital fut livré à l'autopsie.

» En pratiquant cette opération, un des chirurgiens découvrit sur la tempe gauche de l'ex-caporal une marque bleue presque imperceptible.

» A l'aide d'une loupe, il finit par distinguer un signe assez semblable à ceux par lesquels se reconnaissent les Arabes des différentes tributs.

» Ce signe, presque effacé, par le temps, avait la forme de la foudre au repos, ainsi que l'avait fait jadis remarquer le vieux gendarme Gigon, en recueillant l'orphelin dont je viens de raconter l'histoire.

» Le billet d'hôpital de l'ancien caporal de la légion étrangère ne contenait que ces mots pour toute indication de famille. — Né, on le suppose, en 1800, de père et mère inconnus.

» Par quelle horrible fatalité ce signe mystérieux se trouvait-il sur la tempe de l'homme qui avait été le dernier adversaire de Jean Gigon?

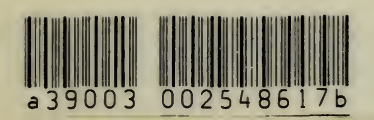
» Le pauvre brigadier de chasseurs d'Afrique avait-il été tué par son frère?

» C'est ce qu'il m'a été impossible de découvrir. »

TABLE

—

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Bréda.


a39003 002548617b

